


ZZOFALCONE



GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLEBRES.

GALERIE

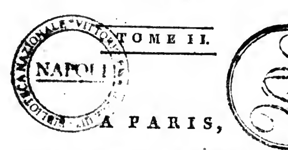
HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages ; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome ; seul propriétaire de l'ouvrage.



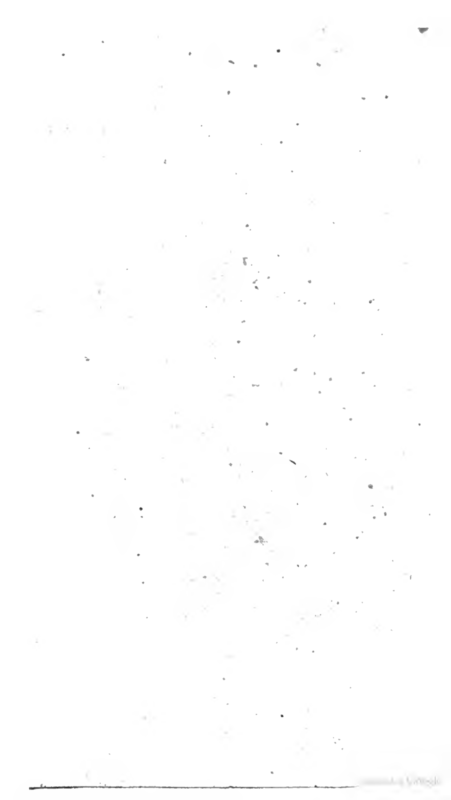
TOME II.

À PARIS,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.° 23.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIII. — 1805.



HIST. D'ANGLETERRE.



F. BACON.

Vander-Werff pinx.t *Landon direx.t*

FRANÇOIS BACON.

L'Angleterre a produit, à trois siécles de distance, deux hommes de génie, du nom de Bacon, Roger et François. Roger, né en 1216, fut cordelier, fit des découvertes étonnantes en physique, sut tout ce qu'on pouvait savoir, fut suspect de sorcellerie, et comme tel, obligé de se justifier du soupçon d'avoir commerce avec le Diable.

François, né en 1560, de Nicolas Bacon, grand chancelier sous Elizabeth, a refait tout le Système des connaissances humaines, et ouvert des routes nouvelles où Newton, Boyle, Locke, etc. sont entrés à sa suite.

Il y a deux hommes dans François Bacon, comme dans beaucoup de personnages, l'homme de génie et l'homme public. Sous le premier rapport, il honore la nature humaine : sous le second, il en prouve la faiblesse. François Bacon avait de grandes obligations au comte d'Essex, favori d'Elisabeth. Quand ce seigneur tomba dans la disgrace, Bacon ne refusa point de remplir contre lui les fonctions rigoureuses dont le chargea Elisabeth. On a dit, à la vérité, qu'il fit un extrait favorable de la procédure, qu'il exagéra à la reine le repentir et la soumission de l'accusé. Mais, dans la dernière disgrace du comte, Bacon ne fut pas seulement rapporteur, il fut accusateur. L'opinion le taxa de lâcheté et

d'ingratitude. Peut-être qu'après avoir examiné et balancé les devoirs de sa place, l'ordre d'Elizabeth, les derniers torts du comte d'Essex envers la reine, il n'aurait fallu reprocher à Bacon que de la faiblesse de caractère. Cette faiblesse est attestée d'ailleurs par le désordre de sa maison et de ses affaires, par l'anecdote suivante, consignée partout : pendant le procès qu'il subit devant les pairs, pour avoir reçu ou permis que ses gens reçussent ou exigeassent des présens dans les affaires soumises au sceau, plusieurs de ceux qu'il avait laissé s'enrichir se levaient, lorsqu'il passait : *restez assis, leur dit-il, mes maîtres, votre élévation fera ma chute.* François Bacon fut condamné à une très-forte amende dont le roi lui fit remise, et à perdre sa dignité de premier magistrat. Il y a donc deux partis à prendre sur Bacon comme homme d'état : celui de croire qu'il ne convenait pas à ce genre de vie (et l'exemple de plus d'un homme de cabinet, devenu très-dissemblable à lui-même, lorsqu'on l'a appliqué à des affaires soit politiques, soit d'administration, autoriserait cette façon de penser :), ou bien d'adopter, dans toute leur sévérité, les reproches qui ont été faits à l'illustre chancelier. Dans le dernier cas, on termine bientôt cet examen, avec le mot de milord Bolingbroke sur le duc de Malborough, son ennemi : *c'était un si grand homme que j'ai oublié ses vices.* La nation anglaise, dont l'opinion

fut d'abord très-sévère contre François Bacon, ne permet plus qu'on insiste sur les torts ou les faiblesses d'un homme dont le génie l'honore.

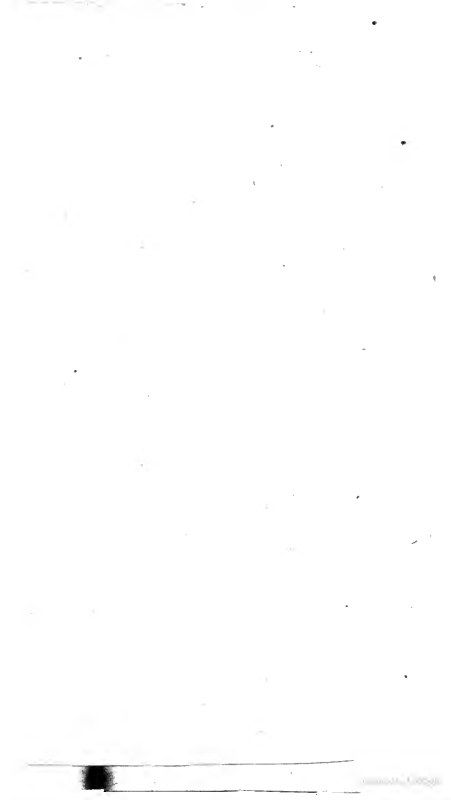
Bacon passa dans la retraite les cinq années qu'il survécut à son jugement, et pendant ce court espace de temps il fit des ouvrages qui auraient pu remplir et illustrer la vie la plus longue. Gassendi, au dix-septième siécle, Voltaire et Dalembert au dix-huitième, ont exalté le génie de Bacon. C'est la même admiration exprimée différemment.

« A considérer les vues saines et étendues de ce « grand homme, dit Dalembert, la multitude « d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la « hardiesse de son style qui réunit partout les « plus sublimes images avec la précision la plus « rigoureuse, on serait tenté de regarder Bacon, « comme le plus grand, le plus universel, le plus « éloquent des philosophes.... Il commença par « envisager, d'une vue générale, les divers objets « des sciences naturelles. Il partagea ces sciences « en différentes branches dont il fit l'énumération « la plus exacte qu'il fut possible : il examina ce « que l'on savait déja sur chacun de ces objets, « et fit le catalogue immense de ce qui restait à « découvrir. C'est le but de son admirable ou- « vrage *de la Dignité et de l'Accroissement des* « *sciences humaines.* » Il publia cet ouvrage en 1605. En 1620, il donna son *nouvel Organe*, ou du renouvellement des sciences. C'est celui qui

semble lui avoir plus coûté, et qui paraît aussi lui mériter plus de gloire.

Le caractère du génie de Bacon, c'est la puissance et l'étendue: il embrasse tout le domaine de la pensée, dans le présent et dans l'avenir. C'est ce que M. Garat a très-heureusement peint d'un seul trait. « L'ancienne Mythologie, dit-il, parmi « ses divinités en avait une qu'elle représentait « avec deux têtes, l'une tournée vers les siécles « écoulés qu'elle embrassait d'un seul regard, « l'autre vers les siécles à venir qu'elle embras« sait aussi, quoiqu'ils n'existassent pas encore: « on dirait que c'est l'image et l'emblème du génie « de Bacon. »

François Bacon fut fait greffier de la chambre étoilée par Elizabeth, et par Jacques I solliciteur général, puis chancelier, en 1619; destitué en 1621; il mourut d'une fluxion de poitrine, en 1626, dans sa 66.e année.





ROGER BACON.

C. del.t *Landon direx.t*

ROGER BACON.

Ce franciscain anglais, si supérieur à son siècle, parut comme un rayon de lumière au milieu des ténèbres ; ses contemporains qui ne l'entendaient pas, qui ne pouvaient l'apprécier, l'accusèrent de magie ; ils s'imaginèrent que le diable, qui jouait alors un grand rôle dans toutes les affaires, révélait à Bacon les importantes vérités qu'il découvrait chaque jour ; ce diable était son génie actif et avide de connaître. La nature l'avait formé pour surprendre quelques-uns des secrets qu'elle cache soigneusement à la multitude.

Roger Bacon, né à Ilchester en 1214, et mort à Oxford en 1294, se forma de bonne heure dans les plus célèbres universités de France et d'Angleterre. Après avoir séjourné quelques années à Paris, il revint dans sa patrie, riche de connaissances aussi variées qu'étendues. Les cloîtres étaient alors l'asyle des savans et des hommes malheureux : les premiers y trouvaient cette douce retraite qui convient à l'étude et aux méditations du génie : les seconds venaient y oublier les peines de l'ame qui s'augmentent au milieu des plaisirs du monde. Bacon vint s'y réfugier, non pour consumer son temps à disputer sérieusement sur les plus misérables bagatelles ; mais pour l'employer tout entier à faire faire un pas à presque toutes les connaissances humaines. Il ne faut pas s'étonner, si dans ce siècle d'ignorance, il

trouva plus d'envieux que d'admirateurs. Son général lui défendit d'écrire, et finit par le faire enfermer. Après une prison de dix années, Bacon recouvra sa liberté, et vint reprendre ses études à Oxford. Il proposa en 1267 au pape Clément IV la réforme du calendrier, mais il fallait un autre siècle pour apprécier son travail, et il était réservé à Grégoire XIII d'en sentir tout le mérite. On le vit ensuite appliquer son génie à la recherche des grandes vérités physiques, et les découvrir presque toutes. Des miroirs ardens sortirent de ses mains; il proposa des idées qui mettaient sur la voie de la découverte des lunettes, des télescopes et des microscopes, et résolut divers problèmes sur les foyers des verres et des miroirs sphériques; les lois de l'optique lui furent parfaitement connues; mais la plus célèbre de ses découvertes est sans contredit celle de la poudre à canon.: on en trouve la description dans ses ouvrages, et on ne peut lui contester cette terrible invention qu'en croyant avec *Plot* que Bacon a puisé ses idées à ce sujet dans un ouvrage d'un auteur grec, intitulé *De Compositione Ignium*. Bacon finit enfin par triompher de l'envie, et le surnom de *docteur admirable* lui fut généralement accordé.

C'est dans le livre intitulé *Opus Major* que Bacon a consigné ses vues profondes sur les sciences, et cette importante vérité, que pour faire des progrès dans l'étude de la nature, il faut joindre l'expérience au raisonnement. Ph. L. R.





Le Vacher del.^t *Landon direx.^t*

BAILLY.

Sylvain Bailly naquit à Paris en 1736. Son père, garde des tableaux du roi, était à-la-fois peintre et poète, et il a laissé quelques pièces de théâtre. Il poussa la faiblesse paternelle jusqu'à ne vouloir contraindre à aucune étude sérieuse son fils, qui ne dut qu'à un heureux hasard la connaissance des sciences qu'il cultiva depuis avec tant de succès. Un homme instruit dans les mathématiques lui en apprit les premiers élémens, en échange des leçons de dessin que son fils recevait de Bailly père. La rencontre de l'abbé de la Caille, qui venait de signaler par un pénible voyage son zèle pour les sciences, tourna les études du jeune Bailly du côté de l'astronomie. Guidé par les leçons de ce savant observateur, dont il était devenu l'ami, il ne tarda pas à se faire connaître par des mémoires et d'autres ouvrages sur divers objets de la science à laquelle il s'était adonné, et mérita d'être admis à l'académie des sciences dès 1763. Il fit paraître, douze ans après, *l'Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne*, qu'il a ornée de toutes les graces du style, et dans laquelle brillent également les recherches du savant et le talent de l'homme de lettres, deux genres de mérite qui ne se rencontrent pas toujours dans le même ouvrage. *L'histoire de l'Astronomie indienne et orientale*, publiée quelques années, après n'eut pas moins de succès. Cette

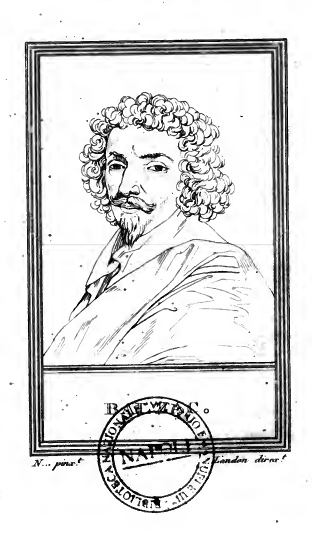
dernière avait été précédée par les *Lettres sur l'Atlantide*, dans lesquelles établissant un nouveau système sur l'origine des sciences et des arts, l'auteur en attribue la première iuvention à un peuple qui, selon lui, habitait le nord-est de la Grande-Tartarie, et qui a été anéanti par quelques-unes de ces terribles révolutions dont l'histoire du monde fournit des exemples. Sans entrer dans la discussion du degré de probabilité de cette assertion, qui dépouille l'orient de la gloire d'avoir été le berceau des connaissances humaines, on admire dans cet ouvrage la tournure ingénieuse employée pour présenter des idées absolument nouvelles, et l'élégance du style : ce dernier mérite s'était fait aussi remarquer dans plusieurs écrits purement littéraires que Bailly avait donnés au public, et il lui ouvrit les portes de l'académie française, en 1784. L'érudition répandue dans son grand ouvrage le fit recevoir l'année suivante dans l'académie des inscriptions.

Admis dans les trois sociétés savantes, honneur dont Fontenelle seul avait joui jusqu'alors, Bailly cultivait paisiblement les sciences et les lettres, auxquelles il devait une réputation brillante et une existence honorable ; mais des circonstances fatales firent naître dans son ame l'espérance d'un nouveau genre de gloire, et il eut le malheur de s'en laisser éblouir. Un *Mémoire sur les Hôpitaux,* dans lequel il avait déployé des vues sages, un grand zèle pour le bien, et dont les plans avaient été adoptés par le gouvernement, avait concilié à son auteur,

l'estime et la faveur du public, lorsqu'en 1789 on procéda dans toute la France à l'élection des députés aux états-généraux. Bailly nommé par le *tiers-état* de Paris, fut ensuite élu, par acclamation, président de *la chambre du tiers-état.* Il siégea en cette qualité, le 20 juin, dans la fameuse séance *du jeu de paume*, et lorsque les trois ordres, s'étant réunis, se proclamèrent *assemblée nationale.* Nommé *maire* de Paris dès le commencement des troubles, il occupa un peu plus de deux ans cette place dangereuse. Le jugement que l'on peut porter de sa conduite dans l'exercice de ses fonctions dépend encore des opinions politiques, dont le choc était alors si violent, qu'il eût été impossible à un homme en place de se montrer impartial. Bailly pencha visiblement vers la révolution à laquelle il était redevable d'une grande autorité; mais il paya bien cher les courtes jouissances que lui procura la faveur populaire. S'étant fait l'instrument d'une faction, il vit sa gloire littéraire pour ainsi dire obscurcie par le ridicule dont il fut couvert par le parti royaliste, et devint l'objet de la haine de celui qu'il avait adopté, parce que, loin d'approuver ses excès, il cherchait à les réprimer. Il donna sa démission en 1791, et se retira à Melun, où il mena une vie solitaire et retirée. Appelé, deux ans après, par le tribunal révolutionnaire, pour servir de témoin dans le procès de la reine, il rendit justice à cette princesse infortunée, et déclara hautement que les faits dont elle était accusée étaient faux. Cet acte

de courage réveilla la haine de ses ennemis. Peu de jours après, Bailly fut arrêté, traduit lui-même au tribunal, et condamné à mort. La barbarie avec laquelle ses meurtriers prolongèrent pour lui l'attente du supplice, les outrages qu'il essuya de la part de la populace, dont il avait été l'idole quatre ans auparavant, ne servirent qu'à faire briller son courage et sa résignation ; ils excitèrent l'indignation et la pitié de ceux même qui n'avaient pas partagé ses opinions, et firent renaître le souvenir des droits que le malheureux Bailly avait à l'estime générale et aux hommages de la postérité.

HIST. DE FRANCE.



BALZAC.

BALZAC.

Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

Ce vers fut d'abord l'expression de l'enthousiasme général. Lorsque Maynard le fit, on ne parlait pas simplement de Balzac comme de l'homme le plus éloquent de son siécle, mais comme du seul qui fût éloquent. « Tout d'un coup, dit Boileau, on s'aperçut que l'art où il s'est exercé toute sa vie, était l'art qu'il savait le moins, je veux dire l'art de faire une lettre. On remarqua partout, dans les siennes, les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, l'affectation et l'enflure; on ne lui pardonna plus le soin vicieux de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes. » Alors le vers de Maynard devint un trait de satyre. Trente ans après l'époque où *les Lettres* de Balzac et ses autres ouvrages avaient joui d'une si grande célébrité, on ne les lisait presque plus: aujourd'hui, il n'y a guères que les hommes de lettres curieux d'étudier les progrès de la langue et du goût, qui les parcourent; et ils se plaisent à rendre à Balzac la justice que lui rendait Boileau. Il est le premier qui ait donné à la prose française le nombre et l'harmonie dont Malherbe lui-même ne la croyait pas susceptible. Personne, avant lui, n'a mieux su la langue, n'a mieux entendu la propriété des

mots et la juste mesure des périodes. Il a mal appliqué l'art, dit d'Olivet, mais il l'a trouvé et nous en avons profité. On lit, dans les œuvres de Boileau, deux lettres au maréchal de Vivonne dans lesquelles il a contrefait d'une manière très-plaisante et très-vraie le style de Balzac et celui de Voiture.

Jean Louis Guez de Balzac était né à Angoulême, en 1594. Il s'attacha quelque temps au duc d'Epernon et au cardinal de Lavalette, et fit plusieurs voyages chez l'étranger. Il revint à Balzac en 1622, et n'en sortit presque plus. Sa santé était habituellement mauvaise : dans une de ses lettres, il dit que si on pouvait séparer de sa vie les jours que la douleur et la tristesse en ont retranchés, il se trouverait que depuis qu'il est au monde il n'a pas vécu un an entier. Il fut un des premiers membres de l'Académie française, et y fonda le prix d'éloquence. Il joignait à ce titre ceux de conseiller d'état et d'historiographe de France qu'il appelait de *magnifiques bagatelles*. Il est mort en 1654. Balzac rendit justice au grand Corneille, lorsque celui-ci était persécuté par ses contemporains; dans une lettre aussi sensée que spirituelle qu'il écrivit à *Scudéri*, son ami, il lui témoigna son admiration pour *le Cid*, et voulut le détourner du ridicule procès qu'il osait intenter à l'illustre auteur de cette tragédie. Après *les Lettres*, ses principaux ouvrages sont *Aristippe* et *le Prince*.

F.



BANDINELLI.

S. del Piombo pinx.t — *Landon direx.t*

BACCIO BANDINELLI.

Bartholomée, par abréviation, Baccio, fils de Michel Agnolo, né à Florence en 1487, est connu sous le nom de Bandinelli; c'est ainsi qu'il se faisait appeler, se disant issu d'une illustre famille, originaire de Sienne. Son père était orfèvre, distingué dans sa profession. Baccio, né avec les plus heureuses dispositions, donna de bonne heure des preuves d'un talent extraordinaire. Entré à l'école de Jean François Rustici, sculpteur, il y fit la connaissance de Léonard de Vinci, ami de son maître, et profita des conseils de ce grand peintre. Un groupe en marbre représentant Hercule vainqueur de Cacus fut le premier ouvrage de Baccio, et commença sa réputation. Mais son humeur envieuse et jalouse le rendit l'ennemi de tous ses rivaux : il ne cessait de blâmer ce qu'ils faisaient, n'estimait que ses propres ouvrages, et voua, surtout à Michel-Ange dont il se croyait au moins l'égal, une haine implacable. Après avoir copié soigneusement et avec fruit toutes les figures d'un carton que ce maître fameux avait composé pour la salle du conseil de Florence, il le mit furtivement en pièces. Avide d'argent, présomptueux, processif, il ternit l'éclat de ses rares talens par la méchanceté de son caractère. Sa vie est un tissu d'intrigues et de projets abandonnés par inconstance

ou par découragement. Il entreprit, pour les Médicis et pour différens seigneurs, une multitude de travaux qu'il laissa le plus souvent imparfaits. Parmi ceux qu'il termina et qui lui méritèrent les plus grands éloges, on cite un Mercure, un S. Jérôme, un Orphée, une Déposition de croix, un S. Pierre, un Christ flagellé, la statue du duc Côme, plusieurs autres figures et bas-reliefs jetés en bronze, et la plus belle copie que l'on connaisse du Laocoon. Un Christ mort fut son dernier ouvrage: ceux qu'il n'avait qu'ébauchés ont été terminés par différens artistes.

Baccio, mort à 72 ans, laissa une immense fortune à ses enfans. Son corps fut placé dans un tombeau qu'il s'était fait construire, et qu'il avait orné lui-même de plusieurs figures en marbre.

Baccio eût un génie fier et fécond, un dessin correct, savant et énergique. Après Michel-Ange il est le premier sculpteur moderne de l'Italie. Il fut très-médiocre architecte, et brigua vainement un rang parmi les peintres; malgré ses essais réitérés, il n'eut jamais qu'un pinceau sec et dur et un mauvais coloris.

L.

HIST. DE SUÈDE.

BANNIER.

Mirevelt pinx.t *Landon direx.t*

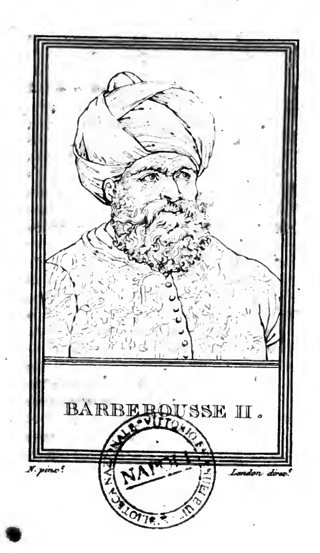


BANNIER.

Jean Bannier, né en Suède en 1601, était élève de Gustave Adolphe, à qui il ressemblait beaucoup de figure. Il soutint dignement la gloire de son maître, et sut lui assurer le fruit de ses conquêtes. Contemporain des Turenne et des Condé, son nom aurait peut-être plus de célébrité s'il avait eu à les combattre; mais la France et la Suède étaient alors réunies contre ce Ferdinand II, empereur d'Allemagne, dont l'imprudente ambition avait allumé une guerre qui ne devait finir qu'au bout de 30 années, par la dévastation de l'Allemagne et l'abaissement de la maison d'Autriche. Tant que Gustave vécut, il sembla suffire à tout, et l'on a à peine occasion de connaître ses généraux; mais, après sa mort, Bannier, nommé généralissime des armées suédoises, défait deux fois les Saxons, passe dans la Misnie, y soumet plusieurs villes, et remporte sur les Impériaux la bataille de Vitstoc. En 1639, ayant reçu de Suède un renfort de 8,000 hommes, il entre dans la Bohême, défait Mozarini près de Chemtitz, et Hoskirch près de Prague. Peu de généraux paraissent avoir été aussi avares du sang de leurs soldats; c'était chez lui un système qui ne tenait pas seulement à la difficulté où il était de se recruter. On a de lui des Préceptes sur la guerre

qui prouvent qu'il n'aimait à rien hasarder. Il était aussi fort sévère sur la discipline, et disait qu'accorder le pillage des villes aux soldats, c'était vouloir les perdre. Cette raison l'avait, dit-on, empêché de prendre la capitale de la Bohême. Ces principes de modération s'alliaient, dans Bannier, à des passions extrêmement violentes, dont une épouse chérie sut longtemps modérer la fougue. Elle mourut, en le suivant dans ses expéditions. Bannier témoigna de cette perte un regret plus vif que durable; car, en conduisant à Erfort les restes de cette femme adorée, le hasard lui fit voir une jeune princesse de Bade dont il devint éperdument amoureux. Depuis lors, il se livra tout entier à sa passion; et, ayant obtenu le consentement du marquis de Bade, il quitta tout pour son épouse. Mais ces nouveaux liens qui avaient commencé par borner la carrière militaire de Bannier, en l'enlevant aux soins de son état, hâtèrent aussi la fin de ses jours; il mourut le 10 mai 1641, âgé seulement de 40 ans, laissant un nom cher aux Suédois, et qu'on cite encore honorablement après celui de Gustave et des généraux de Louis XIV.

L....x



BARBEROUSSE II.

N. pinx.^t *Landon direx.^t*

BARBEROUSSE.

Il y a deux frères de ce nom, ou plutôt de ce surnom, tous deux pirates et rois d'Alger, mais d'ailleurs assez peu dignes de l'histoire, car de pirate parvenir à commander aux Algériens, n'a rien d'extraordinaire, ainsi que d'être brave. L'aîné des *Barberousse* offre néanmoins un trait assez piquant pour un corsaire qu'on ne suppose pas avoir lu l'histoire. Attiré dans une embuscade par le gouverneur espagnol d'Oran, sur la côte d'Afrique, il employa une ruse dont Mithridate avait fait usage : il sema sur sa route son or, son argent, sa vaisselle, pour retarder la marche de l'ennemi qui le poursuivait de près. Mais il fut atteint, et périt avec sa troupe, en 1518.

Son frère lui succéda. Il est plus fameux, et ses exploits ont quelques rapports avec notre histoire. C'est pour cela que nous en retraçons les traits et le souvenir. Soliman II lui donna le commandement de ses flottes. Il parcourut la Méditerranée avec cent galères, fit trembler Charles-Quint, et prit Tunis, en 1535. L'année suivante, Charles-Quint arma contre lui une puissante armée; et, aidé d'André Doria vainquit Barberousse, lui reprit Tunis, et y rétablit le roi chassé. Mais bientôt Barberousse parut devant la Sicile avec une flotte turque ; Charles-Quint fut effrayé de nouveau, et souscrivit une trêve.

François I, s'élevant au dessus des idées de son siécle, avait fait, en 1543, une alliance avec les Turcs; en conséquence ils combattaient pour lui contre son ennemi l'empereur-roi d'Espagne. Barberousse se joignit au comte d'Enghien pour assiéger Nice (en 1543). Cette entreprise fut sans succès; mais ce ne fut pas la faute de l'amiral algérien. A en juger par l'anecdote suivante, il ne remporta pas une grande opinion de l'armée française. Quoique sur le territoire de France, le général français manqua de poudre et de plomb; il en envoya demander à Barberousse qui refusa durement: « Voyez, « disait-il à ses officiers, la stupidité de ces chré- « tiens qui s'engagent dans une expédition, sans « s'être munis des instrumens de la victoire... » Puis s'adressant au baron de la garde, qui avait été ambassadeur à Constantinople et qu'on avait chargé de cette mission, comme bien voulu des Turcs: « Si tout autre que toi avait été chargé d'une « pareille commission, je ne lui aurais répondu « qu'en le faisant mettre à la chaîne. »

Quelques années auparavant (en 1538) Barberousse avait conquis, pour l'empire turc, le royaume d'Yémen. Il mourut, en 1547, âgé de 80 ans, de suites de débauches.

Le véritable nom des Barberousse était *Chairouddin* ou *Cheredin*. Ils étaient originaires de Sicile.

J.



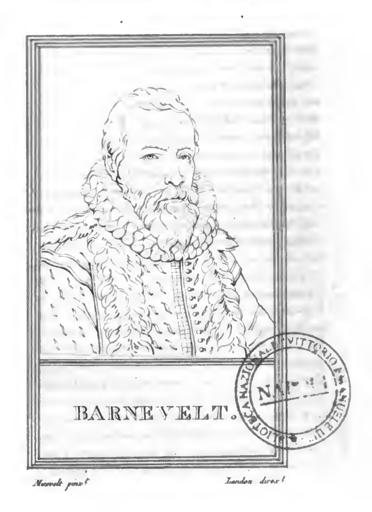
Vande Laar pinx.t *Landon direx.t*

BARBEYRAC.

S'il est vrai de dire que la vie d'un homme de lettres est tout entière dans ses ouvrages, c est sans doute lorsqu'on parle d'un homme studieux, qui élève sa renommée dans le silence et dans la retraite. Il n'a point vécu pour l'intrigue : son nom n'a point retenti dans les cotteries littéraires, et la réputation d'honnête homme fait partie de sa célébrité. Tel fut Jean Barbeyrac, né à Beziers en 1674, et mort vers l'année 1747. Il avait été nommé à la chaire de droit et d'histoire de Lausane en 1710, ensuite à celle de droit public et privé à Groningue, en 1717. Parmi les travaux utiles de cet écrivain, on remarque ses traductions, avec d'excellens commentaires, du *Traité du droit de la Nature et des Gens*, de celui des *Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, par Puffendorf, et de l'ouvrage de Grotius sur les *Droits de la Guerre et de la Paix*. Dans ses notes, on voit que le savant traducteur a travaillé non-seulement pour les jeunes gens, mais encore pour les gens instruits, corrigeant, éclaircissant, contredisant même quelquefois son auteur, et toujours guidé par un esprit juste et philosophique. On fait cas de sa version du *Traité de Cumberland, sur les lois naturelles*, 1744 in 4°, mais on estime sur-tout son *Histoire des anciens traités répandus dans les auteurs grecs et latins* jusqu'à Charlemagne, in-fol. 2 parties, 1739.

Cet onvrage, plein de recherches curieuses et de la plus vaste érudition, jette de grandes lumières sur l'aucienne histoire ; c'est une source où les savans peuvent même puiser ; on y trouve sur-tout ce qui concerne le gouvernement des Grecs et des Romains, une infinité de points qui n'avaient pas encore été si bien discutés. Une critique sûre et quelquefois sévère donne un nouveau prix à cet excellent recueil.

On doit encore à Barbeyrac un *Traité du Jeu*, en 3 vol. in-8°; la *Traduction de quelques Sermons de Tillotson*, et un ouvrage polémique intitulé: *Traité de la morale des Pères*, in 4°, en réponse à dom Cellier, qui avait attaqué ce que Barbeyrac avançait dans sa préface de Puffendorf, relativement aux allégories que S. Augustin et d'autres pères de l'église ont trouvées dans l'écriture. J.....



Mierevelt pinx.t *Landon direx.t*

BARNEVELT.

Jean d'Olden-Barnevelt, l'un des fondateurs de la liberté des Provinces-Unies et l'un des plus grands magistrats de cette république, victime de l'ingratitude et de l'ambition de Maurice de Nassau, termina sur l'échafaud une vie illustrée par 40 ans de services dans les premiers emplois de l'état et dans les plus importantes négociations. Son crédit avait fait conférer au jeune Maurice la place de capitaine général; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'établissement de la liberté publique n'était pas le seul but des travaux de cet habile guerrier, et il s'attacha à prévenir ses desseins ambitieux. La continuation de la guerre rendait l'autorité du Capitaine-Général presque absolue: pour la restreindre, Barnevelt, grand pensionnaire, fit conclure avec l'Espagne la trève de 1609. Par le même motif il empêcha les Provinces-Unies de prendre part à la guerre de Bohême. Maurice, déconcerté dans ses projets, résolut de perdre un homme qu'il ne pouvait ni tromper, ni corrompre, ni intimider: des querelles théologiques lui en fournirent l'occasion. Deux docteurs, *Gomar* et *Arminius*, firent à Leyde en 1608 ce que tant de docteurs avaient fait ailleurs; ils se diputèrent avec fureur sur ce qu'ils n'entendaient pas, sur la Prédestination et la Grâce. Le loisir dont on jouit pendant la trève donna à un peuple ignorant la malheureuse facilité de s'entêter

de ces querelles; elles dégénérèrent bientôt en factions politiques. Le Capitaine-Général soutint les Gomaristes, et attisa par ses intrigues le feu de la discorde que Barnevelt s'efforçait d'étouffer. Des séditions éclatèrent dans plusieurs provinces, on s'arma, on se battit: c'est ce que demandait Maurice. Les dangers publics lui donnaient le prétexte de s'arroger une sorte de dictature. Tout céda à son influence: le Synode de Dordrecht condamna les Arminiens; les Etats généraux firent arrêter Barnevelt qui fut jugé et condamné à mort comme auteur des troubles et comme traître. Cet intrépide vieillard, âgé de 70 ans, entendit son arrêt sans se plaindre, ne s'occupa que du sort de ses amis, Grotius et Hogerbeets, arrêtés avec lui, et qui jeunes encore, disait-il, pouvaient rendre à l'état de grands services, marcha au supplice avec sérénité, se deshabilla lui-même sur l'échafaud, et présentant sa tête à l'exécuteur, se contenta de dire au peuple, *Messieurs, ne croyez pas que je sois un traître, je me suis conduit en homme de bien, en bon citoyen, et je mourrai tel.* Il fut décapité en 1619. Ses deux fils, indignement dépouillés de leurs biens, conspirèrent contre Maurice: le complot ayant été découvert, l'un d'eux fut pris et condamné à mort. Sa mère demanda sa grâce au Capitaine-Général qui parut s'étonner qu'elle fît pour son fils ce qu'elle n'avait pas fait pour son mari: *Mon mari était innocent*, lui répondit la digne veuve de Barnevelt, *mais mon fils est coupable.* Cette belle réponse ne fléchit point l'implacable Maurice. F.



De Troye pinx.t *Landon direx.t*

BARON.

Michel Baron, né à Paris, en 1652, était fils d'un acteur, et se nommait Boyron ; mais Louis XIV l'ayant appelé plusieurs fois Baron, ce nom lui est resté. Ce comédien entra dans la troupe de Raisin, et peu de temps après dans celle de Molière. Il quitta le théâtre en 1691, et reçut du roi une pension de mille écus. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans, avec encore plus d'éclat que dans sa jeunesse.

On a appelé Baron le Roscius de la France. Il excellait également dans le comique et dans le tragique. Sa voix était sonore et flexible, ses tons énergiques et variés, ses gestes précis et ménagés. Son jeu muet était admirable. L'acteur disparaissait : on croyait voir Achille, Agamemnon, Pyrrhus, Cinna, etc.

Comme auteur, il a moins de réputation que comme acteur. On lui a disputé plusieurs pièces, entre autres, l'*Andrienne* qui est attribuée au P. La Rue, jésuite.

Baron avait la plus haute opinion de son art. Il disait lui-même, dans ses accès d'amour-propre, que *tous les cent ans on voyait un César, mais qu'il en fallait deux mille pour produire un Baron*. Il disait souvent qu'il fallait qu'un comédien *fût élevé sur les genoux des reines*. C'est à lui que

Le Sage fait allusion dans ce passage de son roman intitulé, *le Diable boîteux :* « J'aperçois un histrion qui goûte, dans un profond sommeil, la « douceur d'un songe qui le flatte agréablement. « Cet acteur est si vieux, qu'il n'y a tête d'homme « à Madrid qui puisse dire l'avoir vu débuter. Il y « a si longtemps qu'il paraît sur le théâtre, qu'il « est, pour ainsi dire, théâtrifié. Il a du talent; « et il en est si fier et si vain, qu'il s'imagine « qu'un personnage tel que lui est au dessus d'un « homme. Savez-vous ce que fait ce superbe héros « de coulisses ? Il rêve qu'il se meurt, et qu'il voit « toutes les Divinités de l'Olympe assemblées, « pour décider de ce qu'elles doivent faire d'un « mortel de son importance. Il entend Mercure « qui expose au conseil des Dieux que ce fameux « comédien, après avoir eu l'honneur de représenter si souvent sur la scène Jupiter et les « autres principaux immortels, ne doit pas être « assujetti au sort commun à tous les humains, et « qu'il mérite d'être reçu dans la troupe céleste. « Momus applaudit au sentiment de Mercure; mais « quelques autres Dieux et quelques Déesses se « révoltent contre la proposition d'une apothéose « si nouvelle; et Jupiter, pour les mettre tous « d'accord, change le vieux comédien en une « figure de décoration. »

Baron mourut en 1729, âgé de 77 ans.

F...e.





L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

BARTHELEMY.

Jean-Jacques Barthelemy naquit à Cassis, près d'Aubagne, le 20 janvier 1716. Il fit ses études au collége de l'Oratoire à Marseille, et obtint des succès brillans, achetés par un travail opiniâtre. Son zèle pensa lui coûter la vie. Sa santé s'altéra par l'excès du travail, le repos seul la lui rendit. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, M. Barthelemy vint à Paris, et fut accueilli par de Boze, auquel il succéda, en 1757, dans la place de garde du cabinet des médailles. Son voyage d'Italie avec M. de Choiseul lui fournit l'occasion d'augmenter les richesses numismatiques de la France, et les pensions qu'il reçut de M. de Choiseul, devenu ministre, lui donnèrent les moyens d'exercer son goût pour la bienfaisance. Il éleva ses neveux, se composa une bibliothèque choisie, et partagea le surplus avec les pauvres. C'est à-peu-près vers cette époque qu'il commença son *Voyage du Jeune Anacharsis*, travail immense, dont il eut la constance de s'occuper pendant trente ans. Dans cette composition, à laquelle nulle autre ne ressemble, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue des connaissances qu'elle renferme, ou de l'art singulier des rapprochemens et des transitions, ou de l'élégance continue de toutes les narrations, qu'au premier coup-d'œil on serait tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination.

Voici comment M. de Boufflers parle de ce magnifique ouvrage, qui semble le produit du plus rare et du plus heureux accord entre les qualités les plus précieuses de l'esprit: « La science et l'érudition lui servent de base; l'intelligence et la raison se sont chargées de l'ordonnance de cet admirable édifice, et le goût avec l'imagination présidèrent à ses ornemens. Tous les historiens, tous les écrivains de l'antiquité, ranimés par la magie du style de M. Barthelemy, semblent avoir travaillé sous ses ordres, et s'être assujettis d'eux-mêmes à son plan, pour coopérer à son chef-d'œuvre. »

Peu ambitieux, et n'appartenant à aucune coterie, M. Barthelemy entra fort tard à l'académie française, quoiqu'il fût depuis 1747 de celle des inscriptions et belles-lettres. Il refusa l'année suivante la place de bibliothécaire du roi, se bornant entièrement aux soins qu'exigeait son cabinet des médailles, qu'il augmenta de plus de moitié. Arrivé presqu'à la fin de sa carrière, la révolution vint y apporter quelque amertume. Dénoncé comme suspect, en 1793, il fut conduit aux Madelonettes, sans que ses soixante-dix-huit ans pussent trouver grace. On ne tarda pas cependant à rougir de cette inutile barbarie, et il fut rendu à la liberté vingt-quatre heures après son arrestation. Mais le coup était porté. Depuis ce moment ses forces s'affaiblirent, et après quelques jours de fièvre, il expira paisiblement en lisant Horace, le 1er mai 1794.

M. Barthelemy fut l'ornement de son siècle, les

délices de ses amis, et l'appui de sa famille. Il portait dans la société cette douceur et cette aménité qui en font tout le charme. Franchise, gaieté, desir de plaire, crainte d'offenser, confiance amicale, attentions flatteuses, plaisanteries fines, telles étaient les qualités qui l'y faisaient distinguer. Il permettait au premier venu de lire dans sa pensée, et toute sa dissimulation se bornait à cacher deux choses, son mérite et son ennui. Il regardait la conversation comme un jeu de société; mais il avait la délicatesse, bien rare pour un homme aussi riche, de ne pas mettre à ce jeu-là plus que les autres; en sorte que tout le monde pouvait se croire en état de faire sa partie, et que personne ne l'a jamais quitté mécontent de lui ni de soi. « Tout son extérieur peignait son ame, dit M. de Boufflers, il me semble encore voir ces traits qui portaient à-la-fois l'empreinte de la modération, de la douceur et de la gaieté, et cette physionomie attentive et tranquille. Tout attention quand il vous écoutait; toute bienveillance quand il vous parlait.... Si vous l'approchiez sans qu'il fût prévenu, son air distrait et pensif s'éclaircissait tout-à-coup, et semblait vous remercier de l'interrompre : ses manières n'étaient celles de personne autre. Enfin plus d'un indice découvrait, à son insu, autre chose que le peu qu'il voulait montrer, et laissait entrevoir un sage sous les dehors d'un homme ordinaire. »

Outre le *Voyage du jeune Anacharsis*, et ses nombreux ouvrages numismatiques, dont on trouve

la-liste dans les *Siècles littéraires*, on a encore de M. Barthelemy des *Recherches sur le Pactole;* des *Mémoires sur les Monumens de Rome;* des *Réflexions sur la langue de Palmyre*, et sur les *Rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque ;* un Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne ; *les Amours de Carite et de Polydore*, roman traduit du grec ; et des *Entretiens sur l'état de la Musique grecque, vers le milieu du 4e siècle avant l'ère vulgaire.*

Ph. L. R.



BASSOMPIERRE.

L'Ame del.t — *Landon direx.t*

BASSOMPIERRE.

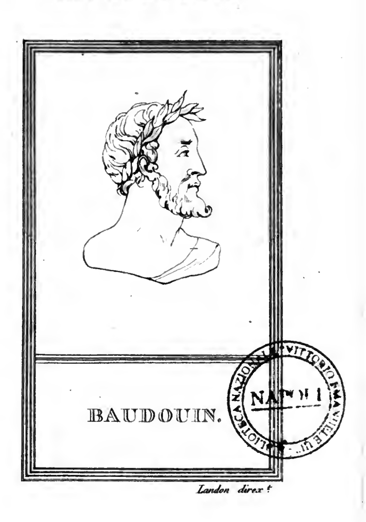
Voulait-on parler à la cour de Henri IV et de Louis XIII, d'un courtisan adroit, mais franc, d'un galant chevalier, d'un homme à bonnes fortunes, d'un militaire intrépide, d'un esprit léger, vif et agréable, et d'un seigneur magnifique et généreux, on citait Bassompierre.

Né en 1579, d'une famille distinguée de Lorraine, il servit successivement le duc de Mayenne et Henri IV. Sa loyauté lui mérita l'estime du Prince et du Monarque. Sous la régence, il eut le malheureux honneur de se distinguer dans les guerres contre les Religionnaires. On récompensa sa valeur par la charge de colonel-général des Suisses, et Louis XIII lui donna, en 1622, le bâton de maréchal de France. Ses ambassades en Espagne, en Suisse et en Angleterre, dont il a publié la relation, firent plus connaître son goût pour le luxe et la représentation, que son talent pour la diplomatie. De retour en France, il commanda au siége de la Rochelle. C'est alors que, prévoyant l'ascendant que la prise de cette ville donnerait à Richelieu, qui déja en avait beaucoup trop, il disait à ses amis: *Vous verrez que nous serons assez fous pour prendre la Rochelle.* Le Cardinal, qui se reppelait l'avis de Bassompierre à la journée des Dupes, et qui voulait disposer de sa place de colonel des

Suisses, afin d'avoir à ses ordres un corps de troupes étrangères, le fit mettre à la Bastille. Le Maréchal, pour adoucir l'ennui de sa prison, s'occupa de la composition de ses Mémoires, dans lesquels on trouve beaucoup d'anecdotes curieuses et beaucoup plus de hasardées. Bassompierre sortit de la Bastille le jour des obsèques de Richelieu; ce qui lui fit dire : *qu'il était entré dans ce château par le service de M. le Cardinal, et qu'il en sortait pour son service*. Peu de temps après, s'étant présenté devant Louis XIII, qui lui demanda son âge; le Maréchal ne se donna que 50 ans: le Roi paraissant surpris; *Sire*, dit Bassompierre, *je retranche dix années passées à la Bastille, parce que je ne les ai pas employées à votre service*. Rentré dans ses foyers, il se trouva trop âgé pour continuer la vie de courtisan, et refusa, dit-il, la place de gouverneur du jeune roi. Il vivait fort retiré, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva, en 1646, dans une des maisons du duc de Vitry.

Bassompierre avait épousé secrètement la princesse de Conti, Louise de Lorraine. Dans sa jeunesse, il aima les femmes avec passion: il brûla, dit-il, la veille de son emprisonnement, plus de six mille lettres, qu'il avait reçues des dames de la Cour et de la ville. Il avait aussi la réputation, assez singulière, du plus déterminé buveur de son temps; si bien qu'on disait proverbialement : *boire à la Bassompierre*.

Ph. L. R.



BAUDOUIN.

Landon direx^t

BAUDOUIN COMTE DE FLANDRES.

Ce prince, plus connu par ses infortunes et sa fin tragique, que par ses talens militaires et les vertus qui le distinguaient, était fils de Baudouin, comte de Flandres, dit le Courageux, et de Marguerite d'Alsace. Il fit la faute d'abandonner les peuples qu'il gouvernait, et dont il pouvait faire le bonheur, pour aller tenter en Asie des conquêtes incertaines et ruineuses pour les vainqueurs. Ce fut en 1200 qu'il partit pour la Terre-Sainte. Les Vénitiens, dans cette expédition, étaient alliés des croisés. Avec eux, Baudouin prit Zara, remit sur le trône le jeune Alexis, et s'empara en 1204 de Constantinople. L'armée victorieuse étant assemblée dans l'église des Saints-Apôtres, l'élut empereur le 9 mai de la même année. L'année suivante, pour affermir sa nouvelle domination, il assiégea Andrinople, d'où il fut contraint de lever le siége, pour aller au-devant de Joannitze ou Jeau, roi des Bulgares, qui, à la tête d'une armée formidable, avait déja conquis une partie de l'empire. Cette guerre fut fatale à l'infortuné Baudouin. Attiré dans une embuscade par son ennemi, il fut battu et fait prisonnier, le 15 avril 1205. Depuis ce moment, son sort fut un mystère. Quelques historiens ont écrit, et c'est l'opinion la plus vraisemblable, que son vainqueur barbare lui

avait fait couper les jambes, et l'avait jeté, ainsi mutilé, dans une basse fosse, où il était mort; d'autres ont pensé qu'il s'était sauvé de sa prison, destiné à une plus horrible catastrophe. On le croyait mort depuis vingt ans, et Jeanne sa fille régnait paisiblement en Flandres, lorsque, dans quelques villes de ses états, parut un homme qui ressemblait à Baudouin, et qui se faisait passer pour ce prince. Déja le peuple voulait le mettre en possession de quelques villes. Jeanne s'adresse à Louis VIII, qui fait venir le prétendu Baudouin, l'interroge, et déclare que ce n'est point le père de la comtesse. Alors, celle-ci le fait chercher : on le trouve déguisé, en Bourgogne. Il est mis à la question, et pendu. Tant d'empressement à se défaire de cet homme jeta une couleur défavorable sur la conduite de Jeanne, et le peuple, qui est toujours prêt à condamner son souverain, se persuada qu'elle avait fait pendre son père pour se dispenser de lui rendre ses états.

Ph. L. R.

HIST. DE FRANCE.



Palme le vieux pinx.t *Landon direx.t*

LE CHEVALIER BAYARD.

Tout ce que la bravoure, la bonne foi, la noblesse d'ame ont de grand et d'intéressant se trouve réuni dans ce valeureux guerrier. Le nom seul de Bayard présente à l'instant l'idée de toutes les vertus chevaleresques. L'intrépidité s'alliait en lui à la bonté la plus parfaite; malgré sa modestie, son nom se répandit dans l'univers, et simple capitaine, il fut choisi pour armer chevalier son roi lui-même.

Pierre du Terrail, dit le Chevalier Bayard, né en 1475 d'une famille noble du Dauphiné, fit ses premières armes en Italie sous le roi Charles VIII. Sans énumérer les traits de sa vaillance, on peut dire qu'il se distingua partout où il se rencontra. Sous Louis XII, il contribua à la conquête du Milanais, et refusa avec noblesse les présens offerts par les vaincus. La vie de ce bon Chevalier présente autant de traits de générosité que d'actions intrépides. D'autres guerriers se sont peut-être battus comme Bayard, mais aucun n'a triomphé comme lui de toutes les faiblesses humaines, aucun n'a fait le bien avec autant de simplicité, aucun enfin n'a mérité comme ce héros le nom qui lui fut donné, de *Chevalier sans peur et sans reproche.*

Comme Coclès, il défendit seul un pont

contre deux cents hommes d'armes. Comme Scipion, il conserva l'honneur d'une jeune fille qui qui lui avait été livrée ; il la dota, et lui choisit un époux. On connaît sa générosité envers les deux jeunes Bressanes auxquelles il donna les 2000 pistoles, qu'elles lui offraient de la part de leur père, en reconnaissance de ce qu'il avait garanti leur maison du pillage.

Obligé de céder au sort à la fatale journée des Eperons, le Chevalier se rendit à un officier qu'il fit auparavant son prisonnier; il prétendit ensuite que pour rançon ils n'avaient qu'à se rendre mutuellement leur parole. L'empereur et le roi d'Angleterre jugèrent ce différend en sa faveur. Ce fut après la bataille de Mariguan que François I voulut recevoir de lui l'ordre de chevalerie.

Bayard soutint et fit lever le siége de Mézières que l'on voulait abandonner. « Une place est tou« jours assez forte, disait-il, quand elle est dé« fendue par des gens de cœur. » Ce héros fut blessé mortellement, en 1524, en Italie, à la retraite de Rebec. Il se fit asseoir au pied d'un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. C'est dans ce moment qu'il répondit au Connétable de Bourbon qui le plaignait : « Ce n'est pas moi, c'est vous qu'il « faut plaindre, vous qui portez les armes contre « votre patrie, votre roi et vos sermens. » Ce grand homme n'avait que 48 ans lorsqu'il fut enlevé à la France. Son corps reçut les honneurs qu'on rend aux souverains. M.





F. Chereau del.t *Landon direx.t*

BAYLE.

Pierre Bayle, que Montesquieu a justement appelé un grand homme, acheta, comme beaucoup d'autres, fort cher sa célébrité. Son caractère, les lumières de son esprit, sa philosophie pratique auraient dû le faire chérir et honorer. Moins audacieux que Montaigne, il réclamait vainement en Hollande la liberté de penser et d'écrire que le premier avait trouvée en France : il ne l'eut point, et il fut tour-à-tour inquiété, calomnié ou proscrit, soit pour douter, soit sous prétexte d'irréligion, d'indifférence, ou d'hérésie, soit en faisant intervenir contre lui des soupçons politiques, si commodes pour nuire dans des temps orageux.

Pierre Bayle était né, en 1647, dans la petite ville du Carlat, au comté de Foix, d'un ministre protestant. Un curé le fit abjurer le Calvinisme, pendant ses études; mais il y revint bientôt. Il s'annonça d'une manière brillante, en obtenant au concours, sur d'habiles rivaux, la chaire de philosophie de l'Académie de Sedan, en 1675; il la perdit par la destruction de cette Académie, en 1681, et se retira à Rotterdam, où l'on créa pour lui une chaire de philosophie et d'histoire.

On ne connaît pas positivement la cause de la haine et de l'acharnement qui succéda à la bienveillance du ministre Jurieu pour Bayle. Les uns ont allégué une passion entre la femme du ministre et le philosophe; d'autres, avec plus de vraisemblance, allèguent la supériorité de la réfutation faite par Bayle de l'Histoire du Calvinisme, sur la réfutation de Jurieu. Quelle que soit la cause, les effets en sont odieux.

Guillaume III régnait alors sur la Hollande, où vivait Bayle, comme sur l'Angleterre. Il gouvernait les Hollandais avec despotisme, et il y avait fait des mécontens. De plus, Guillaume voulait la guerre avec la France, et haïssait les opinions modérées. Jurieu accusa Bayle d'aimer la France et la paix. Il le signala comme l'un des désapprobateurs du prince. Il n'était pas difficile de trouver que ses opinions philosophiques inclinaient à la paix. On lui imputa un pamflet politique plus prononcé. Il eut beau le nier et se défendre encore par le défaut de preuves contraires; les magistrats de Rotterdam eurent ordre de lui ôter sa chaire et sa pension, ce qui fut exécuté en 1696.

Bayle, dont le désintéressement était parfait, se trouva plus heureux, parce qu'il avait plus de temps à donner à l'étude. L'année suivante il commença à publier son Dictionnaire, qui

devint pour Jurieu un moyen nouveau de persécution. Le ministre violent le dénonça au consistoire, comme trop favorable au doute en matière de religion, comme favorable aux athées, etc. Bayle s'expliqua, protesta de sa soumission aux dogmes et aux traditions, et promit même les corrections desirées. Mais il en fit peu dans les éditions suivantes; et, en dernier résultat, après une longue persécution, il allait être banni de Hollande, lorsque la mort vint le soustraire à la tyrannie, le 28 décembre 1706, à l'âge de 59 ans. Il se sentait mourir d'une affection de poitrine héréditaire, et ne voulut faire aucun remède, comme s'il avait été bien aise d'être affranchi des poursuites des méchans et des sots.

Outre son Dictionnaire historique et critique, en qnatre volumes in-folio, on a recueilli, dans quatre autres volumes du même format, ses œuvres diverses sur les matières de théologie, de philosophie, de critique et de littérature, où brillent le savoir, la sagacité et l'esprit éminent de cet illustre écrivain.

Sa vie a été écrite, en deux volumes, par M. Desmaizeaux, son ami et son éditeur.

En faisant abstraction de tout esprit de parti ou de secte, on trouve que Bayle prouve très-bien qu'en toute matière on a tort de pronon-

cer d'un ton tranchant et trop affirmatif; que dans l'exposé et l'application des faits, toutes les fois que les discussions ont un intérêt quelconque, on les arrange de manière à ce que l'histoire elle-même soit un guide peu sûr. Voilà sa tendance au doute : mais s'il avait guéri les hommes de ces abus, il faudrait lui ériger des autels.

J.





Nocret pinx.t *Landon direx.t*

LE DUC DE BEAUFORT.

François de Vendôme, duc de Beaufort, naquit à Paris, en 1616, de César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Fier de sa naissance et de sa figure, plein d'audace et de confiance, il se distingua dès ses premières années par sa vaillance, et crut être un héros. La cour parut partager un instant cette opinion. Anne d'Autriche, qui, du temps du cardinal de Richelieu, avait eu à se louer de la discrétion du duc, dit hautement qu'elle le regardait comme le plus honnête homme de France; bien plus, à l'instant de la mort de Louis XIII, elle remit ses fils entre les mains de Beaufort, et ordonna à sa maison militaire de lui obéir comme à elle-même. Le duc de Beaufort n'avait pas les talens nécessaires pour soutenir le rôle auquel la confiance de la reine semblait l'appeler; bien loin d'être en état de gouverner le royaume, il n'était pas même capable de conduire sa propre fortune. Lié à la cabale des importans, et attaché au char de madame de Monbazon, il se compromit dans la querelle qu'elle eut avec la princesse de Condé, blâma hautement le parti que la reine avait pris dans cette occasion, s'emporta jusqu'à manquer au respect, et même aux bienséances, et fut arrêté sous prétexte d'avoir attenté contre les jours de Mazarin, et enfermé à Vincennes, cinq mois après la mort de Louis XIII.

Cinq ans après, le duc de Beaufort, échappé de sa prison, vint se joindre dans Paris aux frondeurs, et devint l'idole de la populace, dont il avait le langage et les manières. On l'appelait à la cour *le Roi des Halles*. Il partagea le commandement des troupes de la Fronde avec le duc de Nemours, son beau-frère. La mésintelligence qui régnait entre ces deux chefs les empêcha de réussir dans aucune de leurs entreprises, et amena enfin un duel dans lequel le duc de Nemours fut tué. Lors de la cessation des troubles, en 1652, le duc de Beaufort reçut ordre de sortir de Paris. Dix ans après, il fut fait chevalier des ordres. Il succéda, en 1665, à son père, dans la charge de grand-amiral, dont il avait eu la survivance en 1650. Il commandait en cette qualité la flotte qui prit Gigeri, en 1664, et qui battit deux fois les Algériens l'année suivante. Nommé généralissime des troupes envoyées par la France et par le pape au secours de Candie, il fut tué dans une sortie, en 1669. Son corps ne fut point reconnu parmi les morts, ce qui donna lieu à diverses fables invraisemblables, et inutiles à rapporter.

A. M.



BEAUMARCHAIS.

Cochin del.t *Landon direx.t*

BEAUMARCHAIS.

Pierre Auguste Caron de Beaumarchais naquit à Paris le 24 janvier 1732, et pendant quelques années il travailla dans la boutique de son père qui était horloger. Il y perfectionna la montre par une nouvelle espèce d'échappement, dont un de ses confrères lui disputa l'invention ; le différend fut porté devant l'Académie des sciences, et, d'une voix unanime, elle prononça en faveur de Beaumarchais.

Il aimait la musique avec passion, chantait agréablement, et pinçait très-bien de la harpe ; il fut présenté aux dames de France qui desiraient l'entendre ; elles en furent très-contentes, l'admirent dans leurs concerts, et peu-à-peu, dans leur société. Cette faveur le rendit présomptueux, et bientôt, il eut autant d'ennemis que de jaloux, mais il trouva un zélé protecteur dans Pâris Duverney. Ce fut chez lui que Beaumarchais développa le génie qu'il avait pour la finance, et qui, dans la suite, lui procura une fortune brillante.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des procès *Kornman* et *Goësman*, procès qui, à peine, devaient occuper le barreau, et que Beaumarchais rendit célèbres par les mémoires les plus singuliers, les plus ingénieux que l'on ait jamais publiés. Toute la France les lut, Voltaire en fut jaloux, et

trop juste pour ne pas convenir que leur auteur devait avoir beaucoup de mérite, il ajoutait en souriant malignement : « Je crois pourtant qu'il « en a fallu davantage pour faire *Zaïre* et *Mé-* « *rope*. »

Beaumarchais avait l'art de mêler l'utile à l'agréable ; de se distraire, dans son cabinet, des objets importans qui l'occupaient au dehors ; et tandis que d'un côté, il fournissait des armes aux Américains ; qu'il contribuait à l'entreprise des eaux de Paris, à l'établissement de la caisse d'escompte, à celui de la pompe à feu de MM. Perrier ; de l'autre, il donnait au théâtre *Eugénie*, *les deux Amis*, *le Barbier de Séville*, *le Mariage de Figaro*, *la Mère coupable*, et *Tarare*. Dans le même temps encore, il dirigeait une édition complète des œuvres de Voltaire, dans une vaste imprimerie qu'il avait fait construire à Kelh sur les bords du Rhin.

Souvent Beaumarchais se faisait un jeu cruel de s'amuser aux dépens de ceux sur lesquels il connaissait sa supériorité ; et, trop adroit pour ne pas saisir l'à-propos, plus d'une fois il a déconcerté les mauvais plaisans qui cherchaient à le mortifier. Un jour, il traversait la galerie de Versailles avec un habit magnifique : un jeune seigneur l'aborde et lui dit d'un ton suffisant : « Je suis charmé de vous « rencontrer ; ma montre est dérangée, faites- « moi le plaisir d'y jeter un coup-d'œil. — Volon- « tiers, M. le Duc, mais je vous prie d'observer que

« j'ai toujours été très-mal-adroit. — Le Duc insiste « malignement; Beaumarchais prend la montre, la « laisse tomber, la ramasse et la rend au duc, « en lui répétant: Je vous l'avais dit, mais vous « l'avez voulu. »

Indépendamment de ses Pièces de théâtre et de ses Mémoires, Beaumarchais a publié successivement quelques Brochures, entre autres, une réponse à un manifeste du roi d'Angleterre : on trouva fort extraordinaire qu'un particulier s'avisât de répondre à la déclaration de guerre d'un souverain; et cependant le ministère français permit l'impression de cette réponse, mais un arrêt du conseil la supprima.

On trouve des détails curieux dans son Opuscule intitulé *mes six Epoques* : c'est l'histoire des dangers dont il sut se garautir pendant le cours de la révolution. Tour-à-tour proscrit et absous; en Hollande, quand on le cherchait à Paris; en France, quand on le croyait à Londres, longtemps il échappa au comité révolutionnaire; un jour pourtant il fut déconvert et fut conduit à l'Abbaye, mais il trouva le moyen d'en sortir. Il regardait comme un très-grand bonheur qu'alors on n'eût pas mis le feu à la superbe maison qu'il s'est fait bâtir sur le boulevart, vis-à-vis la Bastille. C'était à propos de cette maison qu'il se nommait plaisamment *le premier poète de Paris sur le boulevart à gauche, en entrant par la porte Saint-Antoine.*

Beaumarchais avait une figure agréable, une élocution vive, un ton persuasif; il ne posséda aucune place, et fut très-riche; se livra aux plus grandes affaires, et ne cessa d'être homme du monde; obtint au théâtre les succès les plus éclatans, et ne fut pas homme de lettres.

Avec autant d'esprit que de talent, autant d'instruction que d'amabilité, il ne tenait qu'à Beaumarchais de mener une vie moins orageuse; mais, pour être heureux, il avait besoin d'événemens plus ou moins extraordinaires, de tracasseries plus ou moins amusantes. Il savait les faire naître; et dans tout ce qu'il a dit, ou écrit, il a prétendu à une originalité qui peut-être ne lui était pas tout-à-fait naturelle, mais qu'il a soutenue avec infiniment d'adresse; il ne lui a manqué que celle de cacher son amour propre.

F. D.



Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BELLE-ISLE.

Charles-Louis-Auguste Fouquet, comte de Belle-Isle, petit-fils du Surintendant, et fils d'un homme qui s'était présenté à tout, et dont le Roi n'avait voulu pour rien, naquit à Villefranche en Rouergue, en 1684. La prévention du roi contre sa famille étant le plus grand obstacle à son avancement, il comprit que l'état militaire était le seul où il put parvenir. Il sortit de l'Académie avec la réputation d'un excellent tacticien et d'nn profond géomètre. Ses talens ne purent cependant déterminer Louis XIV à lui accorder un régiment de dragons. Le jeune Fouquet se signala au siége de Lille, et Boufiers ayant rendu un compte avantageux de sa conduite, il fut fait brigadier. Sous la régence, il parvint au grâde de maréchal-de-camp; mais l'époque de sa faveur date de celle où il reparut à la Cour, après sa sortie de la Bastille, où son attachement pour Le Blanc disgracié l'avait fait enfermer. Nommé lieutenant-général et commandant de l'armée de la Moselle, il prit Trèves; et, pendant l'intervalle de la paix qni survint, il composa ses Mémoires, et les Ordonnances militaires qui parurent en 1737. Fleuri, qui l'appuyait de toute sa puissance, ne voulut jamais l'éloigner de sa personne, en le nommant à une ambassade qu'il sollicitait: « Je me garderai bien, lui dit il,

« de vous y envoyer ; j'ai trop besoin de quelqu'un « à qui je puisse confier mes inquiétudes. » La mort de l'Empereur favorisa l'ambition de Belle-Isle. Ses intrigues firent décider la guerre. Le premier fruit qu'il en recueillit fut le bâton de maréchal de France, ce qui lui attira des épigrammes de la part des faiseurs de vaudevilles, et un compliment du ministre Fleury, qui lui dit fort obligeamment *que ce bâton ne serait point dans ses mains un ornement inutile.* Il parut à la diète de Francfort comme ministre plénipotentiaire de France, et il étala dans cette occasion la magnificence et le luxe d'un Electeur plus que d'un Ambassadeur. Il avait mis tant d'adresse à ménager toutes les voix pour l'élection de Charles VII, que le roi de Prusse, informé de ses succès, ne put s'empêcher de s'écrier que le maréchal de Belle-Isle était le législateur de l'Allemagne. La guerre qui suivit cette élection ne fut pas heureuse: c'est alors que Belle-Isle fit cette fameuse retraite de Prague, pendant laquelle il eut à combattre des ennemis nombreux au milieu de l'hiver le plus rude, et dans des pays soulevés contre lui. Revenu en France presque sans armée, il songea quelque temps à soigner sa santé ; mais étant reparti pour l'Allemagne, il y fut arrêté contre le droit des gens, et envoyé prisonnier en Angleterre. A son retour, il reçut l'ordre d'aller en Provence repousser les Autrichiens qui la dévastaient.

Comme un autre Alcibiade, il avait allumé la guerre par ambition; c'était à lui à la terminer. Avec peu de soldats, sans vivres, sans munitions, sans magasins, il n'en vainquit pas moins les ennemis qu'il força de repasser le Var en 1747. A son retour de l'armée, le roi le créa duc de Gisors, et pair de France. Il pensait à se rendre maître de Turin, lorsqu'on vint lui annoncer que son frère avait été tué à l'affaire de *l'Assiete*. Il fut quelque temps absorbé dans sa douleur; mais l'ayant surmontée : « Je n'ai plus de frère, dit-il, mais j'ai une « patrie; travaillons à la sauver. » Devenu ministre principal en 1757, il sépara l'artillerie du génie, et fit quelques réformes dans l'armée auxquelles il attachait une grande importance, et qui en avaient peu. Nous étions en guerre avec le roi de Prusse: « Il suspendit, dit Duclos, l'inclination secrète « qu'il avait toujours eue pour ce Prince; mais « son indiscrétion habituelle nuisit souvent à des « plans dont le succès dépendait du plus grand « secret. » La crainte des malheurs qui menaçaient la France, le soin de déjouer des intrigues qui menaçaient sa place; et la perte de son fils, blessé mortellement à la bataille de Crevelt, ruinèrent sa santé; il mourut le 26 janvier 1761, à 77 ans.

Belle-Isle était grand, bien fait, poli, respectueux, insinuant, et aussi honnête homme que le peut permettre une ambition effrénée. Il avait tout l'esprit qu'il faut pour la servir, et il n'en montra

que pour plaire, jamais pour embarrasser. Si Belle-Isle obtint des succès dans les armes, on lui reprochera d'avoir occasionné beaucoup plus de défaites, en allumant des guerres qui ne furent utiles qu'à son avancement. Plein de projets, son corps pliait sous le poids de son ame, dit Voltaire. Ses intrigues servirent beaucoup mieux son ambition que ses talens comme homme d'état. Actif et tout de feu pour suivre ses projets, il travaillait continuellement et affectait de grandes vues, quoique, à vrai dire, les siennes fussent assez retrécies. Haut avec les Grands, dont il n'avait pas besoin; affable avec des inférieurs, qui le flattaient, il augmenta de souplesse et de jactance à mesure que la fortune l'éleva. «Mais ce qui le caractérise davantage, dit Saint-Simon, c'est son « application à connaître ceux qui pouvaient lui « être utiles, depuis le ministre jusqu'aux der« niers commis, à les gagner, et à ne pas faire un « pas, une visite, sans un choix réfléchi, et pour « l'avancement de ses vues. »

Ph. L. R.


BEMBO.
N. pinx.t
Landon direx.t

BEMBO.

* Pierre Bembo, né à Venise, l'an 1470, fit ses études à Florence où son père était ambassadeur. De Florence, il alla en Sicile, y étudia le grec sous *Augustin Lascaris*, et de là il se rendit à Ferrare où *Nicolas Leoniceno* fut son maître de philosophie : peu de temps après, il publia ses Poésies; on y trouva beaucoup d'esprit et de grâces, mais quelques termes vieillis, et qui, plus énergiques peut-être que ceux qu'on leur avait substitués, altéraient la douceur et la pureté de la langue toscane. On lui reprocha aussi de ne pas mettre dans ses vers plus de retenue que dans sa conduite, et le reproche était fondé; il vivait publiquement avec une femme qu'il nommait sa muse; il en eut trois fils et une fille. A cette époque, Léon X parvint au pontificat, voulut avoir un secrétaire en état de le seconder, et jeta les yeux sur Bembo qui, de ce moment, devint très-sage et très-appliqué. Il prétendait qu'il valait mieux imiter un seul auteur excellent que de prendre la substance de plusieurs écrivains qui n'ont que le mérite d'être bons; aussi, les idées, les phrases, les expressions de *Cicéron* lui étaient devenues tellement familières que souvent il a fait parler au père des chrétiens le langage d'un prêtre de l'ancienne Rome. Il appe-

lait Jésus-Christ un héros; la Sainte Vierge, une déesse, *Dea Lauretana*, et dans la lettre où S. Léon annonce son élection aux différens princes de l'Europe, Bembo lui fait dire qu'il vient *d'être créé pontife par les décrets des dieux immortels.* On lui attribue des inconséquences plus graves dont le P. *Nicéron* le justifie, et que *Bayle* regarde comme des *historiettes inventées à plaisir.*

Après la mort de Léon X, Bembo se retira à Venise: Paul III le fit cardinal, et lui donna l'évêché d'Eugubio, avec celui de Bergame où il mourut le 20 janvier 1547, âgé de 77 ans.

Il reste de lui 16 Livres de Lettres écrites pour Léon X; l'Histoire de Venise, en 12 livres; un Poème sur la mort de *Charles*, son frère, ouvrage plein de sentiment; des Harangues écrites avec élégance, mais sans élévation; des Epitres familières; un petit Traité *de imitatione*, dirigé contre les *anti-Cicéroniens*, mais moins riche en preuves concluantes qu'en figures de rhétorique. Toutes ces œuvres imprimées séparément, en différens temps et en différens formats, ont été recueillies à Venise, l'an 1729, en 4 vol. in-fol.

D.**



BEN-JOHNSON

Gérard Honthorst pinx.t *Landon direx.t*

BEN-JOHNSON.

Le talent de Racine ne fut point, dit-on, deviné par Corneille; et le père de la scène française, loin d'applaudir aux essais de l'auteur de Phèdre, lui conseilla d'abandonner la carrière du théâtre.

Ben-Johnson, plus heureux que Racine, non-seulement eut le suffrage de Shakespeare, mais encore trouva, dans l'appui que lui prêta ce rival généreux, les moyens de faire représenter ses pièces.

Benjamin Johnson, né en 1574, descendait d'une ancienne famille écossaise. Son père, qu'il perdit avant de voir le jour, ne lui ayant laissé aucune fortune, il prit fort jeune le parti des armes, et se distingua dans les guerres de Flandre. Réformé à la paix, il obtint une bourse au collége de S. Jean, à Cambridge, et se livra avec ardeur à l'étude des belles-lettres. Une querelle qu'il eut avec un de ses camarades l'obligea de se battre en duel. Son adversaire succomba, et Jonhson, contraint de quitter l'université, se sauva à Londres où ses amis le cachèrent, et eurent bien de la peine à le soustraire à l'échafaud.

Ben-Johnson employa le temps de sa retraite forcée à lire Chaucer, Beaumont, Fletcher et autres poètes de sa nation. Les succès de Sha-

kespeare l'enflammèrent, et dès-lors sa vocation fut décidée. Dès qu'il n'eut plus à craindre les suites de sa malheureuse affaire, Ben se présenta dans la lice, où il éprouva d'abord les obstacles qui arrêtent les jeunes auteurs. Ses ouvrages furent refusés par des comédiens ignorans; et, sans la protection de Shakespeare qui surmonta les dédains de ses camarades, en prenant lui-même un rôle dans une des pièces du jeune auteur, le talent de Johnson, étouffé dès sa naissance, eût été perdu pour l'Angleterre.

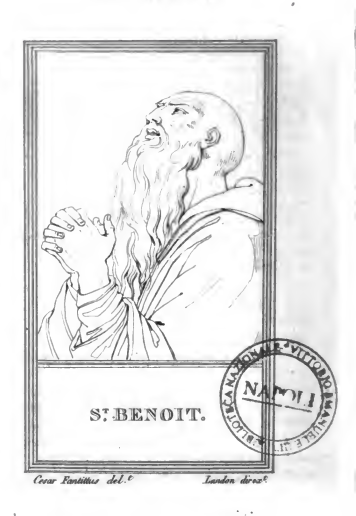
Les productions de ce poète consistent principalement en pièces de théâtre. Le goût des Anglais diffère tellement du nôtre, que nous ne pouvons guères décider du mérite des tragédies de Johnson. Le cas particulier que Shakespeare en faisait est une grande présomption en leur faveur. On a encore de Ben-Johnson un recueil de poésies légères, de ballades, d'épigrammes, où l'on trouve de la verve et de l'imagination.

Ben-Johnson, pauvre et malade sur la fin de ses jours, demanda une augmentation de pension à Charles II qui lui fit remettre dix guinées. « Le roi « m'envoye dix guinées, dit Ben-Johnson mou- « rant, parce que je suis pauvre, et pauvrement « logé : son ame est encore logée plus à l'étroit! »

Ben-Johnson mourut en 1637, et fut enterré à Westminster. On lit sur sa tombe cette épitaphe laconique et expressive : *O rare Ben-Johnson!*

G. M.





Cesar Fantittus del.t *Landon direx.t*

S. BENOIT.

Benoît naquit en 480, au territoire de Narni, dans le duché de Spolette. Un sentiment de ferveur, qui n'était point rare dans son siècle, lui fit quitter, à l'âge de dix-sept ans, la ville de Rome, qu'il habitait depuis sa plus tendre jeunesse, et dans laquelle il avait cultivé son esprit. Il se retira dans une caverne, à quarante milles de cette métropole. Quoique confiné dans un désert affreux, il se vit bientôt entouré d'une multitude de disciples, pour lesquels il bâtit douze monastères. Le malheur pouvait contribuer autant que la religion à peupler ces solitudes. Le Goth Totila ravageait l'Italie; il n'y avait plus de sûreté dans les villes ni dans les campagnes opulentes, et les autres et les cavernes semblaient les seules retraites que la Providence ménageât aux victimes du farouche vainqueur. Benoît fut forcé, par des envieux de sa gloire, de quitter sa première retraite: il vint se fixer au mont Cassin. La conversion des habitans du pays fut le bienfait de son apparition, ou, ce qui est plus vraisemblable, de ses exhortations pieuses. La visite que lui fit Totila est attestée par tous les écrivains de sa vie; mais les circonstances tiennent de ce merveilleux qui appartient à la légende, et que rejette la saine critique. On rapporte que ce barbare, voulant l'éprouver, lui envoya un de ses officiers revêtu des ornemens royaux : le saint dévoila la supercherie, et le prince, convaincu de

son génie prophétique, vint lui rendre ses hommages. Benoît, que l'austérité de sa vie et son détachement de tous les biens temporels rendaient supérieur aux monarques, lui reprocha ses crimes au nom de l'humanité gémissante, et au nom du ciel, qui devait l'en punir; mais il lui prédit aussi de nouvelles conquêtes et l'époque du terme de sa vie. S. Benoit mourut un an après cette entrevue, le 21 mars 543.

Les saints dont la vie a été purement contemplative appartiennent au culte des fidèles, mais il en est quelques-uns dont l'influence appelle l'examen du philosophe : tel fut Benoît. L'ordre qu'il fonda s'établit dans tous les pays chrétiens; le nord et le midi en virent fleurir les monastères avec un sentiment de respect et de reconnaissance. Ils servirent de refuge au milieu de l'invasion des barbares; ils conservèrent le précieux dépôt des connaissances humaines, dans des siècles d'ignorance. Des découvertes précieuses, des ouvrages utiles sortirent de leur sein. Les bénédictins, livrés d'abord aux travaux manuels, ensuite à l'étude et à l'instruction, jamais à la vie purement contemplative, ne furent point susceptibles de cet enthousiasme sombre qui rendit tant d'ordres religieux les moteurs et les instrumens des séditions ou des guerres civiles: on ne les accusa point d'un zèle persécuteur, comme les jacobins; d'un esprit d'intrigue et d'un amour insatiable de domination, comme les jésuites. On leur fit seulement un reproche de leurs richesses; mais c'était le fruit de travaux utiles, de services rendus à l'hu-

manité. Ils avaient peuplé des déserts, défriché des forêts, promené la charrue sur des terrains longtemps infectés par de tristes marécages; et, depuis, des villes florissantes élevèrent leurs tours et leurs palais dans les lieux que les actifs disciples de Benoît arrachèrent au néant de la dépopulation.

Ce ne fut qu'au huitième siècle que le culte de ce saint s'étendit sur plusieurs points de l'Europe. Il y a diverses traditions sur l'époque où son corps fut retrouvé. L'an 580, les moines, forcés, pour échapper aux Lombards, de fuir le mont Cassin, y abandonnèrent les reliques de leur auguste fondateur; Aigulfe, moine de Fleuri-sur-Loire, eut le bonheur de les trouver sous les ruines du monastère, ainsi que le corps de sainte Scholastique, sa sœur. Il transporta celui du frère à son abbaye, environ vers l'an 660, et permit, sans que l'on en dise la raison, que la ville du Mans s'emparât des restes précieux de la sainte. Les bénédictins italiens nient cette découverte, et la reculent jusqu'à l'an 1066. Ce fait est d'ailleurs plus intéressant pour les cloîtres que pour l'histoire. Selon la chronique de l'ordre de S.-Benoît, cet ordre a produit 40 papes, 200 cardinaux, 50 patriarches, 1600 archevêques, 4000 évêques, 4 empereurs, 12 impératrices, 41 reines, et 3600 saints. Le docte Mabillon, trouvant cette liste trop enflée, excita le courroux de dom Bastide, en voulant diminuer le nombre des apothéoses. Cette illustre congrégation a produit quelques hommes qui ont étonné le monde par leurs talens, tel que

l'abbé Suger, et Georges Martinusius. Les noms des Calmet, des Mabillon, occupent le rang le plus distingué dans l'érudition. Malgré les sages mesures du législateur, l'opulence introduisit parmi les religieux de l'ordre de Saint-Benoît, le goût excessif de la table et de la profusion. Ceux de Saint-Denis, dit dom Gervaise dans la vie de Suger, étaient tombés dans le huitième siècle, dans un si grand désordre, qu'on n'appercevait plus dans les moines aucune trace d'habit religieux. Benoît d'Aniane, et Arnould de Marmoutier, échouèrent dans leurs plans de réforme. Louis-le-Débonnaire ne fut pas plus heureux. Selon l'historien que nous consultons, l'abbé de Saint-Denis et ses moines avaient plus de bien qu'il n'en fallait pour nourrir cent mille hommes. Ils étaient cent, et demandaient deux mille cinq cents muids de vin par an, quatre-vingt-dix de bierre, deux mille cent muids du meilleur froment; et quoique leur règle leur prescrivît l'abstinence de la viande, ils réclamaient onze cents bœufs, des porcs gras à proportion, et une immense quantité de volailles.

Ces détails prouvent que les fondateurs d'ordres religieux, comme les fondateurs d'empires, ne peuvent assurer à leur ouvrage le sceau d'une incorruptible immortalité.

L. . . e.



E. del.t Landon direx.t

BENOIT XIV.

Lambertini naquit à Bologne en 1675. Après avoir fait de fort bonnes études, il entra dans les ordres, et parvint, par son mérite encore plus que par sa naissance, qui était illustre, à toutes les dignités ecclésiastiques. Nommé archevêque titulaire de Théodosie en 1724, il obtint quatre ans après le chapeau de cardinal. En 1731, il fut fait archevêque de Bologne, sa patrie; et enfin, en 1740, il succéda au pape Benoît XIII, sous le nom de Benoît XIV. Dans le conclave où se fit son élection, deux factions opposées portaient les cardinaux Albani et Aldrovandi; mais l'une de ces factions ayant voulu tromper l'autre par une fausse apparence de réunion, et celle-ci s'en étant aperçue, il arriva qu'elles donnèrent toutes deux leurs voix à Lambertini, pour s'en frustrer mutuellement.

Benoît XIV fut un des meilleurs et des plus aimables pontifes dont la chaire de Saint-Pierre puisse s'honorer. Son goût pour l'étude et la société lui inspira peut-être un peu trop l'aversion des affaires; mais s'il ne gouverna pas assez par lui-même, il eut du moins le talent de bien choisir ses ministres, et le bon esprit d'approuver tout ce qu'ils lui proposaient d'utile. Rome revit presque sous lui les beaux jours de Léon X. Jamais, depuis cet illustre pape, les sciences, les lettres et les arts n'y avaient été tant favorisés. Des écrivains étrangers s'empres-

sèrent de faire hommage à Benoît XIV de leurs ouvrages, comme au protecteur éclairé des talens et des connaissances. Voltaire lui dédia son *Mahomet*, et écarta ainsi l'orage que quelques fanatiques voulaient exciter contre lui en France. Le pape lui fit la réponse la plus obligeante et la plus spirituelle.

Sa sollicitude paternelle s'étendit à tous les états de la chrétienté. Il ne tint pas à lui que les troubles de la France, au sujet de la bulle *Unigenitus*, ne fussent appaisés pour toujours.

A beaucoup de talens et de vertus, Benoît XIV joignait l'enjouement le plus aimable; il ne croyait pas que l'étiquette papale le condamnât à la tristesse et à la sévérité; il plaisantait quelquefois sur lui-même de fort bonne grace, mais il avait soin d'épargner les autres. Ses bons mots, dont on a retenu plusieurs, sont tous d'une gaieté douce et légère. Voici le portrait que Duclos a tracé de lui : « Benoît XIV était savant, avait l'esprit aimable, « l'imagination vive et gaie, les propos libres, et des « mœurs pures ; affable, tolérant, populaire, « l'homme enfin le plus fait pour la société ». Voltaire n'a pas rendu de lui un témoignage moins favorable. « C'était, a-t-il dit, un homme modéré, « aimé de toute la chrétienté, par la douceur et la « gaieté de son caractère, et qui est regretté de plus « en plus. »

Benoît XIV mourut le 3 mai 1758, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge et la dix-huitième de son pontificat. A.





BERGHEM.

Sarri pinx.t *Landon direx.t*

BERGHEM.

La gloire d'un artiste ou d'un écrivain ne se mesure pas à l'importance du genre qu'il a adopté, mais à la perfection du talent avec lequel il l'a traité. Théocrite, en chantant les mœurs pastorales, s'est placé au premier rang parmi les poëtes : on pourrait dire que le paysage est en peinture ce que l'idylle est en poésie ; et Berghem, l'un des plus fameux paysagistes de l'école flamande, doit être compté au nombre de ces hommes rares que la nature ne produit que de temps à autre. Il naquit à Harlem, en 1624 ; son nom de famille était van Haerlem. Une aventure d'écolier lui fit donner le surnom de Berghem ou Berchem, qui, en flamand, signifie *cachez-le*. On dit que pour le soustraire à un châtiment que son père voulait lui infliger, van Goyen, son maître, criait à ses autres élèves, *Cachez-le!*

Dès sa jeunesse, Berghem fut un peintre habile ; ses essais furent des chefs-d'œuvre. Il ne connut point de difficulté, et il eut le rare avantage de voir rendre justice à ses productions. Il n'eut pourtant pas la gloire de l'emporter sur Jean Both, autre paysagiste célèbre, dans une circonstance remarquable. Le bourguemestre de Dordrecht ayant offert une somme considérable pour établir un concours entre Berghem et Both ; les deux peintres présentèrent chacun un tableau si parfait, que le généreux bourguemestre doubla le prix qu'il avait proposé, et paya également les deux ouvrages.

La réputation et les talens ne suffisent pas au bonheur : Berghem avait épousé la fille de Willis, l'un de ses maîtres ; cette femme, d'une avarice sordide, fut pour lui un tyran implacable : elle l'enfermait dans son atelier, et ne l'en laissait sortir que lorsqu'il avait achevé la tâche qu'elle lui avait donnée ; alors elle s'emparait du tableau pour le vendre, et cachait l'argent qu'elle en retirait. Ces mauvais traitemens n'altérèrent pas la gaieté de Berghem, et il chantait sans cesse en travaillant. Après avoir produit un nombre prodigieux d'ouvrages, il mourut à Harlem à l'âge de 59 ans.

Ce peintre ne sut pas, comme le Poussin, composer des sites majestueux, vastes solitudes, où la pensée du spectateur puise une profonde mélancolie ; il est sans doute inférieur à Claude Lorrain, qui, avec un génie éminemment poétique, semble ne s'être attaché qu'à paraître un exact imitateur ; mais Berghem vit la nature telle qu'elle était autour de lui, et sans l'embellir il l'imita pourtant avec plus de goût que ses compatriotes n'ont coutume de le faire. Ses compositions sont très-variées, son exécution est remplie d'intelligence ; il a un pinceau ferme et spirituel qui imprime un caractère particulier à toutes ses productions : cependant sa touche n'est pas toujours exempte d'affectation. l'aspect de ses tableaux est séduisant ; rien n'y paraît négligé, et l'on pourrait dire qu'il n'a produit aucun ouvrage médiocre.

L.



HIST. DE FRANCE.



S. BERNARD.

Un homme, dans un siècle d'ignorance, parut comme un rayon de lumière au milieu des ténèbres. Cet homme, du fond d'un cloître, domina dans les Cours, détermina l'opinion des Conciles, ne pardonna jamais ni un vice ni un malheur public, agita les grands intérêts des nations, arma l'Europe contre l'Asie, fit entrevoir la véritable éloquence dans un temps où elle était inconnue, électrisa ou fit fondre en larmes les peuples accourus à sa voix, et donna même à ses erreurs l'autorité de ses vertus; ce génie extraordinaire fut S. Bernard.

Il naquit, en 1091, en Bourgogne, dans le village de Fontaine, d'une famille noble et ancienne. Aux avantages de la naissance, il joignait ceux de la figure. Il avait fait d'aussi bonnes études qu'on en pouvait faire alors. Il ensevelit tout dans un cloître, ou plutôt le cloître alors n'ensevelissait rien; il offrait au contraire les moyens de briller et de se faire un nom. En 1113, à l'âge de 22 ans, S. Bernard était entré à Citaux; en 1115, il fut nommé premier abbé de Clairvaux, monastère que l'on venait de fonder. Alors cette maison, dont les richesses ont été depuis le sujet de tant de déclamations inutiles, et même injustes, s'élevait environnée de la pauvreté la plus austère; et cependant

pour Abailard. Les Lettres d'Héloïse, monument de tendresse, d'éloquence et de raison, ont présenté S. Bernard comme le persécuteur de son amant, et plus ennemi de sa renommée que de sa doctrine. Elle fait voir l'intérêt l'emportant sur la justice, et S. Bernard préparant son triomphe par toutes les voies que sa délicatesse aurait dû lui faire rejeter. S. Bernard n'employa pas toujours son talent à de vaines disputes. Il servit l'humanité, la raison et la philosophie, en s'opposant au moine *Rooul*, qui voulait faire exterminer tous les Juifs. Environné de cette considération personnelle, qui est au dessus de la puissance, l'autorité de S. Bernard fut bientôt à son comble; ses avis, alors, furent des décisions, et il balança l'autorité des Conciles. Il donna des règles à l'ordre des Templiers, qui lui en demandaient. Deux papes, *Innocent II* et *Anaclet* se disputaient le trône pontifical. Un Concile s'assemble, mais S. Bernard prononce en faveur d'Innocent, et Anaclet est abandonné. Quelque temps après, il fut envoyé à Milan avec deux cardinaux pour réconcilier cette Eglise, qui s'était déclarée pour l'anti-pape Anaclet. On lui offrit l'archevêché de cette ville; S. Bernard ne voulait qu'effacer le schisme, il refusa l'archevêché, et revint retrouver sa chère solitude, dont les affaires des rois et des papes l'arrachaient si souvent. Retiré à Clairvaux, le Prédicateur des croisades se livra aux exercices

de la plus rigoureuse pénitence, et l'excès des mortifications le conduisit au tombeau. Il mourut le 20 août 1153, âgé de 63 ans, en présence de beaucoup d'évêques et d'abbés, qui étaient venus recueillir ses dernières paroles. Il emporta avec lui le nom glorieux de dernier père de l'Eglise, nom que Bossuet même n'a pu lui enlever.

« Les conseils de S. Bernard, dit M. le président « Hénault, étaient reçus comme des ordres du « ciel. Il avait été donné à cet homme extraor- « dinaire de dominer les esprits. On le voyait, « d'un moment à l'autre, passer du fond de son « désert au milieu des Cours; jamais déplacé, « sans titre, sans caractère, jouissant de cette « considération personnelle, qui est au dessus de « l'autorité; simple moine de Clairvaux, plus « puissant que Suger, premier ministre de France, « et conservant sur Eugène III, qui avait été son « disciple, un ascendant qui les honorait égale- « ment l'un et l'autre. Cependant S. Bernard « n'était pas un aussi grand politique, qu'il était « un saint homme et un bel esprit. Ses Sermons « sont des chef-d'œuvres de force et de senti- « ment. »

Les savans sont partagés sur la question de savoir, si les Sermons de S. Bernard ont été prononcés et composés en français ou en latin. Mabillon croit que la plupart d'entre eux ont été composés en latin; mais que S. Bernard, en faveur des

Frères Convers, qui n'entendaient pas cette langue, en a prêché plusieurs en langue *Romance* ou vulgaire. Un manuscrit des Sermons de S. Bernard, en français, qui paraît approcher du temps de ce Saint, vient à l'appui de l'opinion de Mabillon. Ce manuscrit a été trouvé dans la bibliothéque des Feuillans de la rue S. Honoré.

De toutes les éditions de S. Bernard, la seule qui soit consultée par les savans, est celle de Dom Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol. Ces œuvres ont été traduites en français par Dom *Antoine de S. Gabriel*, 13 vol. in-8.º. *Le Maître* et *Villefore* ont publié la Vie de S. Bernard.

Ph. L. R.



Le Padouan pinx.t *Landon direx.t*

BERNIN.

Jean Laurent Bernini apprit de son père, peintre et sculpteur florentin, les premiers élémens de son art, et alla avec lui à Rome pour se perfectionner. La nature l'avait créé statuaire, car à l'âge de dix ans il fit une tête en marbre digne d'être remarquée; et à dix-sept, il avait déja orné Rome de plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue le groupe d'Apollon et Daphné. Il travaillait le marbre avec une vîtesse surprenante.

Grégoire XV créa le Bernin chevalier de l'ordre du Christ, et Urbain VIII lui confia les travaux considérables en tout genre qui l'ont immortalisé: architecture, peinture, sculpture, il embrassait tous les arts dans la fécondité de son génié; il exécuta en bronze le baldaquin de S. Pierre, et les quatre grandes niches au dessous des pendentifs qu'il orna de statues colossales; il embellit les places de Rome de plusieurs fontaines, d'un grand nombre de palais et d'édifices publics, sans négliger la direction générale des travaux de S. Pierre qui lui était confiée.

Cet artiste refusa 60,000 livres d'appointemens qui lui furent offerts par le cardinal Mazarin pour se fixer en France; il exécuta, par ordre d'Innocent X, la fontaine de la place Navone, et par

ceux d'Alexandre VII, la célèbre colonnade de S. Pierre, la magnifique chaire placée au fond de l'église, l'escalier du Vatican et un nombre infini de mausolées, de figures et de bustes, tant à Rome que pour les cours étrangères. Tout le monde est instruit des sollicitations pressantes que le grand Colbert lui fit de la part de Louis XIV pour l'engager à venir à Paris diriger les travaux du Louvre, et des honneurs extraordinaires qui lui furent rendus lorsqu'après avoir, avec beaucoup de difficultés, obtenu l'agrément du Pape, il consentit enfin à faire ce voyage. Il fut reçu partout sur sa route et à son arrivée comme un souverain aurait pu l'être; il resta huit mois en France, et ne fit à la cour que le buste de Louis XIV; n'exécuta point ses projets du Louvre, laissant à Perrault la gloire d'ériger les siens; remporta des présens considérables et des pensions pour son fils et pour lui.

De retour à Rome, il se hâta de faire la statue équestre du Curtius en marbre qui est aujourd'hui placée à Versailles, et l'adressa à Louis XIV comme un témoignage de reconnaissance. Clément IX ne se déclara pas moins zélé protecteur du Bernin que ses prédécesseurs, et lui fit décorer le Pont Saint-Ange, à Rome.

Son dernier ouvrage est un Christ demi-figure colossale qu'il légua à la reine Christine. Il mourut en 1680, et laissa, dit-on, 2 millions de bien.

L. G.


LE CARD.^{AL} DE BERNIS
St. Aubin del.t
Landon direx.t

LE CARDINAL DE BERNIS.

Dans un siècle où la protection des jolies femmes valait mieux que du talent, l'abbé de Bernis, depuis cardinal, dut sa fortune politique à ses petits vers, exemple assez rare dans les fastes du Parnasse. Sa conduite pendant ses premières années fut celle d'un jeune homme qui ne s'est fait aucun principe ; qui, livré tout entier à l'intrigue, ne se montre pas difficile sur le choix des moyens qui peuvent le conduire à son but. Entré au conseil, Bernis fit voir plus de maturité et de sagesse. Son esprit lui servit alors à ne point paraître déplacé dans ses nouveaux emplois, où il ne montra jamais la fermeté de caractère et les vues profondes qui font le véritable homme d'état.

François-Joachim-Pierre de Bernis, issu d'une famille noble et ancienne, naquit en 1715, à Saint-Marcel de l'Ardèche. Le peu de fortune de ses parens les engagea à choisir pour le jeune de Bernis un état où sa naissance et son esprit contribuassent à lui faire faire un chemin rapide. On le destina à l'église. L'abbé de Bernis réussit d'abord assez mal au séminaire Saint-Sulpice ; il faisait des vers, et n'aimait ni la théologie, ni les sermons. Sa place était dans le monde, et dans le monde léger. Son abord était tout en sa faveur, et ses vers faisaient les délices des soupers de Paris. On ne l'appelait dans les salons que *Babet*, du nom d'une jolie bouquetière de ce

temps-là. Son talent pour la poésie, et son amabilité, le firent rechercher par la meilleure compagnie, et furent d'abord un obstacle à sa fortune ecclésiastique. Il était alors chanoine et comte de Brioude. Il sollicita inutilement du cardinal de Fleuri une pension sur quelque abbaye ; le ministre, qui n'aimait pas les vers, et sur-tout les vers de boudoir, refusa net, en lui disant qu'il n'avait rien à espérer, tant qu'il vivrait. On connaît la réponse de l'abbé : *Monseigneur, j'attendrai.* Mot qui fit plus de fortune qu'un trait de génie. Il n'attendit pas long-temps. Madame d'Etioles venait de fixer les regards du roi aux rendez-vous de chasse de la forêt de Sénart. Bernis sollicita l'honneur de lui être présenté. Il commença par lui plaire, et bientôt il devint nécessaire à la favorite, qui le fit son confident. Il obtint par elle un petit logement aux Tuileries et une pension de cent louis ; et, comme il était bon gentilhomme, on le fit passer de Brioude au chapitre de Lyon. Bientôt après, la princesse de Rohan en fit son amant en titre ; et, sans qu'il y songeât, Bernis se trouva un beau jour nommé à l'ambassade de Venise. C'est là qu'il reçut honorablement les neveux du pape Ganganelli, ce qui lui valut la faveur de la cour de Rome. Rappelé de Venise pour être des conseils du roi, il conclut avec le comte de Staremberg le traité de Versailles ; traité que dans le fonds il n'approuvait pas, et qu'il fut loin de provoquer pour se venger, comme on l'a dit, de ce vers du roi de Prusse :

Evites de Bernis la stérile abondance.

Bernis remplaça M. Rouillé dans le ministère des affaires étrangères. Peu de temps après, en 1758, il reçut de Clément XIII le chapeau de cardinal. Il se brouilla bientôt avec madame de Pompadour, en penchant pour la paix; et on l'exila parce qu'il ne sacrifiait point la France à la politique de l'impératrice-reine. Il fut rappelé en 1764, et nommé archevêque d'Albi, puis envoyé cinq ans après à Rome, où, revêtu de la qualité d'ambassadeur, il travailla, par ordre des cours de France et d'Espagne, à la destruction des jésuites. Il fixa alors son séjour dans la capitale du monde chrétien, et ajouta à ses titres celui de protecteur des églises de France. Son âme noble et généreuse, son caractère souple et délié, ses manières polies, l'amabilité de son esprit, et la magnificence dont il s'environnait, le firent chérir des Romains, des Français et des étrangers, qui regardaient sa maison comme l'asyle du bon ton et du bon goût. La révolution vint détruire sa brillante et tranquille existence; et sans une forte pension de la cour d'Espagne, le cardinal de Bernis, après avoir joui de 400,000 liv. de rente, eût connu le besoin, et fût revenu, dans les derniers jours de sa vie, au même point d'où il était parti lorsqu'il commença sa fortune. Le cardinal de Bernis mourut à Rome, le 1er novembre 1794.

Après avoir considéré Bernis, comme chanoine, courtisan, ministre, ambassadeur et cardinal, il reste à l'examiner comme littérateur. Sous ce rap-

port il mérite plus de critiques que d'éloges, sur-tout dans un siècle où le style maniéré compte encore quelques admirateurs. Le talent de Bernis ne fut pas un talent vrai. Ce poète a fait quelques pièces agréables; mais en général ses vers brillans et surchargés de détails mythologiques, ne peuvent pas trouver grace devant un censeur sevère et équitable. Les défauts de ce poète se font sentir dans ses *Quatre parties du jour*, et dans son poëme des *Saisons*. On a retenu quelques-unes de ses chansons, faites, comme on sait, pour Eléonore Guichard. Elles ont de la grace et quelquefois du sentiment. Son poëme de *la Religion* a prouvé son impuissance pour la poésie qui rejette l'esprit, et qui exige un génie vraiment poétique. Sa prose vaut mieux que ses vers. Ses deux correspondances avec son ami Duverney et Voltaire prouvent que Bernis était bon juge des ouvrages d'esprit, qu'il approuvait la bonne philosophie, et qu'il savait garder les convenances de son état.

Ph. L. R.





Dupin del.t *Landon direx.t*

JACQUES BERNOULLY.

Le génie ne s'affermit qu'au milieu des contrariétés, et les obstacles sont le meilleur aliment qu'on puisse lui offrir pour augmenter son énergie. Ces réflexions précèdent naturellement le tableau des premières années de Jacques Bernoully, né à Bâle, en 1654, et qui, destiné à l'Eglise par son père, forcé de renfermer en lui son goût pour les mathématiques, et de se livrer sans relâche à l'étude de la théologie, exprimait, à 16 ans, sa situation par une devise, où il représentait Phaéton conduisant le char du Soleil, avec des mots latins qui signifiaient : *Je suis dans les astres malgré mon père.* Il y était en effet, et résolut, à 18 ans, un problème chronologique assez difficile. Bientôt après, il étudia la philosophie de Descartes, qui l'éclaira sans le persuader, et il tira de ce grand Auteur, dit Fontenelle, assez de force pour pouvoir ensuite le combattre lui-même. En voyageant, Bernoully avait agrandi la sphère de ses connaissances, et il employa ses talens à Genève d'une manière qui fit honneur à son humanité, en montrant à lire à une fille qui avait perdu la vue à deux ans. La comète de 1680, qui fit naître des ouvrages fameux, fournit à Bernoully l'occasion de publier un nouveau Système des Comètes : ce fut son premier ouvrage. Il est

remarquable qu'à cette époque on croyait encore que ce phénomène était un signe de la colère céleste, et que Bernoully, pour s'accommoder aux préjugés du temps, bien qu'il eut démontré que les comètes sont des astres réglés, fut obligé de convenir que si la tête des comètes n'est pas un signe, la queue en peut être un. Deux ans après, Bernoully publia sa Dissertation *de Gravitate Ætheris*. Dans cet ouvrage, il rapporte la dureté des corps à la pesanteur et à la pression de l'air. C'était à peu près à cette époque que Leibnitz fit paraître, dans les journaux de Leipsick, quelques Essais du Calcul des infiniment petits. Il cachait sa méthode. Bernoully la devina et la perfectionna, au point que Leibnitz déclara qu'elle appartenait à Bernoully autant qu'à lui. La ville de Bâle rendit justice au mérite de Bernoully, en le nommant professeur de mathématiques en l'université de cette ville; en 1699, l'Académie des Sciences de Paris, et, en 1701, l'Académie de Berlin le reçurent au nombre de leurs associés. Bernoully détruisait sa santé par des travaux continuels; il mourut à Bâle en 1705, à 51 ans. Sa marche dans les sciences fut lente, mais sûre; il ne publia rien qu'il ne l'eût examiné plusieurs fois.

Les œuvres de Bernoully ont été publiées à Genève, en 2 vol. in-4.°.

Jacques Bernoully fut aidé dans ses recherches par son frère Jean qui en partagea l'honneur.

Ph. L. R.



JEAN BERNOULLI.

JEAN BERNOULLI.

Jean Bernoulli naquit à Bâle, le 7 août 1667. Ses études étaient à peine finies que son père l'envoya chez un marchand de Neuchâtel; mais, bien loin de s'y livrer au commerce, le jeune homme n'y apprit que les langues, et revint dans sa patrie où, successivement, il fut reçu bachelier et maître ès-arts. C'est à son frère, Jacques Bernoulli qu'il dut la connaissance des premiers élémens de la géométrie; et, en peu de temps, il y fit des progrès si rapides que, très-jeune, il devint l'émule du fameux Leibnitz, au dessus duquel il s'éleva dans son Traité sur le Calcul intégral dont on ignorait les principes. Leibnitz avait eu soin de cacher le secret de la méthode et de l'analyse; Bernoulli le devina, secondé par son frère; et Leibnitz convint que s'il avait obtenu quelque gloire, il devait la partager avec ces deux savans.

Après avoir passé quelques mois à Genève, Bernoulli se rendit à Paris où bientôt il devint l'ami particulier du P. Mallebranche, de Lahire, de Cassini, de Varignon, et surtout du marquis de l'Hôpital qui, durant quatre mois, le garda dans son château d'Ourques; les matières les plus abstraites y furent leur unique occupation.

A cette époque, Bernoulli se fit le plus grand

honneur par la manière dont il soutint le parti de Leibnitz contre Newton; et les Anglais, fiers d'avoir donné naissance à celui-ci, regrettèrent que Bernoulli ne fût pas leur compatriote. La Société royale de Londres s'en dédommagea, en l'admettant au nombre de ses membres.

Alors, l'université de Wolfembutel desirait le posséder; mais il préféra la chaire de mathématiques à Groningue, qu'il ne quitta que pour accepter celle de Bâle, vacante par la mort de son frère. Il y confirma sa réputation autant par ses ouvrages que par ses leçons; et, parmi ses disciples, il compta des professeurs célèbres, et des membres de toutes les Académies de l'Europe. Il fut aussi docteur en médecine, quoiqu'il ne l'exerçât pas. La profondeur et la clarté, l'énergie et la précision caractérisent ses productions en ce genre; elles sont renfermées dans 4 vol. in-4.°, imprimés à Lausane.

C'est Bernoulli qui a fait la découverte du Phosphore mercuriel connu sous le nom de *baromètre lumineux* : il en adressa un au roi de Prusse, Frédéric I, qui lui envoya une médaille d'or, et le nomma membre de l'Académie de Berlin. Il mourut en 1747, âgé de 80 ans. Il avait épousé mademoiselle Falkner, fille d'un conseiller de Bâle, et, parmi les neuf enfans qu'il en eut, Daniel et Nicolas Bernoulli ont mérité d'être placés auprès de leur père et de leur oncle.

P.


BERNSDORF.
E. del.t
Landon direx.t

BERNSTORFF.

André-Pierre, comte de Bernstorff, naquit en Danemarck en 1736, et débuta sous les yeux de son oncle, qui occupait une place éminente dans l'administration de ce royaume. Après la mort funeste du comte de Struensée, en 1772, il fut porté au ministère par le crédit de la cour de Russie, qui le regardait comme dévoué à ses intérêts. Cette cour s'était trompée sur le caractère et les principes du comte : dès le moment de son élévation, celui-ci ne s'occupa que des moyens de soustraire son pays au joug de cette puissance, et sa première démarche fut d'engager la Russie à échanger contre le duché d'Oldenbourg, la partie du duché de Sleswig qui appartenait à Pierre III et à Paul son fils, comme ducs de Holstein-Gottorp. Cet échange, signé à Kiel en 1773, délivra le Danemarck des inquiétudes que lui donnaient les prétentions de l'ambitieuse Catherine II.

Le comte de Bernstorff s'occupa ensuite de diminuer le nombre des procès, interminables jusqu'alors. Pour cela il établit un arbitrage et des moyens de conciliation dont on ne tarda pas à éprouver les heureux effets. Pendant la guerre qui assura la liberté des Etats-Unis d'Amérique, il fut un des provocateurs et un des plus fermes soutiens de la neutralité armée, et le Danemarck retira les plus grands avantages de la conduite ferme et prudente de son

ministre dans cette occasion. Il seconda de tout son pouvoir les mesures prises par son oncle pour parvenir à l'affranchissement des serfs dans sa patrie, et donna l'exemple en accordant la liberté aux paysans de ses terres, et de plus il prépara l'abolition de la traite de nègres, en fixant le terme au-delà duquel l'introduction des esclaves dans les colonies danoises ne serait plus permise.

Quoique partisan de l'Angleterre, ce ministre sut conserver la neutralité de sa patrie lors des premières coalitions contre la nation française, et tandis que l'Europe presque entière était en guerre, le Danemarck jouissait des douceurs de la paix, et voyait son commerce et ses richesses s'accroître chaque jour.

Le comte de Bernstorff mourut en 1797, et les larmes du peuple honorèrent ses funérailles. Le prince royal, régent du royaume, suivit son convoi, et voulut prendre place parmi les enfans du ministre. Jamais le Danemarck ne fut dans une situation plus brillante et plus heureuse que sous l'administration ferme, mais juste et modérée, de cet homme d'état; et l'on doit doit dire à sa louange que tandis que l'Europe retentissait en vain du nom de la liberté, elle n'existait réellement que sous le gouvernement constitutionnellement despotique qu'il dirigeait.

M.


BERWICK.
Jenary pinx.t
Landon direx.t

BERWICK.

Jacques, duc de Berwick ou Barwick, était fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Arabelle de Churchill, sœur du célèbre Marlborough. En revenant des eaux de Bourbon, Arabelle le mit au monde à Moulins, le 21 août 1670. A l'âge de 15 ans, il se trouva au siége de Breda en Hongrie, et fit, en 1687, la campagne dans laquelle le duc de Lorraine battit les Turcs à Mohatz; de là, il se rendit à Vienne où il fut présenté à l'empereur qui le nomma sergent-général de bataille; il était déja colonel du régiment des cuirassiers de Taust. De retour en Angleterre, il eut le gouvernement de Porsmouth, avec celui de la province de Souptampton; après avoir fait tous ses efforts pour arrêter les progrès de la révolution qui, en 1688, enleva le trône à Jacques II, il le suivit en France. La perte de la bataille de la Boyne ayant découragé les troupes du parti de Jacques, Berwick repassa en Irlande et ranima leur valeur. A la suite de cette expédition, il entra au service de Louis XIV, marcha comme volontaire, au siége de Mons en 1691, et se distingua, en 1692, à la bataille de Steinkerque. L'année suivante, il se couvrit de gloire à Nerwinde où il fut pris; et il combattit en Flandre, l'an 1702, sous les ordres du

duc de Bourgogne et du maréchal de Boufflers.

Naturalisé français, de l'aveu même de la cour de Saint-Germain, Berwick, en 1705, prend le commandement des troupes dans le Languedoc, assiége et prend Nice, et reçoit le bâton de maréchal de France; aussitôt il est envoyé en Espagne, chasse les Portugais, leur fait dix mille prisonniers, cerne le reste dans l'Arragon, et s'en empare, ainsi que du territoire de Valence et de Lérida; comblé d'honneurs et de bienfaits par le roi d'Espagne et par Louis XIV, il commanda les troupes en Dauphiné, et ensuite en Allemagne, sous l'électeur de Bavière; mais, peu après, il ne craignit pas de témoigner la répugnance qu'il avait de servir sous le duc de Vendôme qui commandait en Flandre. Celui-ci en conserva un ressentiment que lui fit oublier le mérite de son rival. En 1709, Berwick retourna en Provence, couvrit les frontières du Dauphiné, et conçut un plan de défense tel qu'avec moins de troupes qu'elle n'en avait encore employées, la France pouvait défier l'ennemi d'entamer ses frontières, de quelque côté qu'il voulût y pénétrer.

Après la mort du duc d'Orléans, régent du royaume, rappelé par différentes intrigues qu'il serait trop long de détailler, Berwick passa une partie de son temps à Paris, l'autre à sa maison

de Fitz-James, et le repos auquel il se livra contraste avec la vie active qu'il avait menée jusqu'alors, et dont l'histoire consacre toutes les époques. Il a fait vingt-neuf campagnes, s'est trouvé à six batailles rangées; il n'en a commandé qu'une seule en personne, celle d'Almanza qu'il remporta sur Gallowai, français d'origine. On peut dire que sans cette victoire Philippe V n'eût peut-être pu conserver la couronne d'Espagne.

Avare du sang de ses soldats, Berwick prétendait que l'issue d'un combat étant toujours incertaine, un général devait, autant qu'il lui était possible, se refuser à une action générale dont l'événement pouvait compromettre le sort d'une campagne et souvent le salut de l'état. Comme Fabius, Berwick aimait à temporiser, et son grand talent était de faire une guerre défensive, de prévoir les dangers pour préparer des ressources.

Son projet pour le rétablissement de Jacques III, après la mort de la reine Anne, prouve que Berwick aurait été un habile politique : né pour commander, et toujours soumis à ses maîtres, il n'avait de lui ni bonne opinion, ni méfiance. n'ouvrait sa maison qu'aux ecclésiastiques qui ne se mêlaient que du spirituel, ne disait du mal de personne, et ne louait que ceux qui méritaient de l'être; cette réserve lui donnait un air froid et quelquefois

même un peu sévère; il était loin de l'être avec les pauvres qu'il choisissait surtout parmi les Anglais et les Irlandais; mais plus il faisait de bien, plus il prenait de précautions pour le cacher.

Berwick porta, sans orgueil, les ordres des trois premiers souverains de l'Europe, dont il avait commandé les armées, ceux d'Espagne, d'Angleterre et de France. Celle-ci était glorieuse de le posséder, lorsqu'en 1733 il alla faire la guerre en Allemagne; et, le 12 juillet 1734, il fut emporté par un boulet de canon, devant les murs de Philisbourg, âgé, selon les uns, de 63 ans; et de 64, selon les autres.

Z.



E. del.t *Landon direx.t*

LE CARDINAL BESSARION.

Lorsque l'empereur Jean Paléologue vint en personne, en 1438, au concile convoqué d'abord à Ferrare, puis transféré à Florence, et dont l'objet était la réunion des églises grecque et latine, parmi les prélats qui accompagnaient ce prince, on distinguait Bessarion, archevêque de Nicée. Né à Trébizonde vers la fin du quatorzième siècle, il avait été d'abord moine de l'ordre de S.-Basile, et chargé, quoique fort jeune encore, de faire l'oraison funèbre de l'empereur Manuel Paléologue; depuis, il avait été fait archevêque. Ami de la concorde et de la paix, il desirait la fin du schisme qui séparait les deux églises: il sentait d'ailleurs que leur réunion était le seul moyen de sauver l'empire grec, que les Turcs pressaient de toutes parts. Par ses conseils, il porta l'empereur à se rendre lui-même au concile. Il fut choisi pour l'accompagner, et pour être du nombre de ceux qui devaient porter la parole au nom de tous les Grecs; il le fut aussi pour remplir les mêmes fonctions dans les conférences qui eurent lieu avant la première session. Ses talens et son éloquence furent souvent admirés pendant la tenue du concile: sa sagesse, sa modestie et sa bonne-foi ne le furent pas moins, mais elles le rendirent odieux à ceux des Grecs qui ne voulaient point la fin du schisme. Le clergé et le peuple de Constantinople se soulevèrent contre l'empereur et les pré-

lats qui avaient signé à Florence l'acte d'union et de soumission au pape, et refusèrent d'y souscrire. Bessarion, qui avait reçu le chapeau de cardinal, était resté en Italie, d'où il écrivit, mais inutilement, contre les Grecs qui refusaient de se soumettre au concile. Attaché désormais à l'église romaine, il fut envoyé en 1460, comme légat, auprès de l'empereur Frédéric III, pour engager ce prince à faire la guerre aux Turcs. Il eut aussi la légation de Bologne, et fut enfin envoyé en France, en 1471, auprès du roi Louis XI. S'il faut en croire Brantôme, une plaisanterie du monarque causa tant de chagrin à Bessarion, qu'il en mourut au retour de sa mission, en 1472, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il avait été proposé pour être pape dans plusieurs conclaves, mais les intrigues de quelques cardinaux pour l'exclure réussirent avec d'autant plus de facilité, qu'il ne fit jamais rien pour se concilier les suffrages. Il fut le protecteur des gens de lettres, et après la prise de Constantinople, son palais fut l'asyle des savans de sa nation. Il avait formé une très-belle bibliothèque, qu'il légua à la république de Venise. Ce pieux et savant personnage a laissé plusieurs ouvrages de philosophie et de piété : quelques-uns de ces derniers ont été mis dans la bibliothéque des Pères.

M.



B. Moncornet fecit *Landon direx.t*

BÉTHENCOURT.

Messire Jean de Béthencourt était seigneur de Grainville-la-Teinturière, village situé dans le pays de Caux, en Normandie. L'histoire ne fixe point l'époque de sa naissance; mais, selon Bergeron, il est « le premier que l'on sache qui, « nouvel Argonaute français, d'un courage pieux « et magnanime, ait tenté le grand Océan, non « pour y chercher des trésors, comme la plu- « part des autres, mais pour planter la foi chré- « tienne dans les îles Fortunées ou Canaries « que l'on n'avait alors attaquées que pour bu- « tiner. »

Ce fut le premier jour de mai 1402 que Béthencourt partit pour s'y rendre, accompagné de Gadifer de La Salle, de Bertin de Berneval, et de quelques nobles des environs de Grainville. Un vent heureux seconda leur entreprise; et, sans avoir éprouvé le moindre accident, ils abordèrent l'île de Lancelote ou Lancerote: elle était gouvernée par un prince idolâtre qui les reçut en amis; et, résolu d'y fixer sa demeure, Béthencourt y fit bâtir un château qu'il nomma *Rubicon*.

Cependant l'exécution de son projet exigeait des moyens qui n'étaient pas en son pouvoir; et, dans l'espérance de se les procurer, il vint

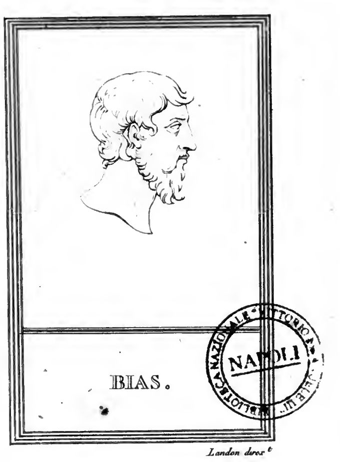
en Espagne dont le roi Henri III lui accorda des hommes, de l'argent, et la souveraineté, à titre d'hommage, tant des terres qu'il avait découvertes, que de celles qu'il découvrirait.

Pendant l'absence de leur chef, Gadifer et Bertin excitèrent des troubles parmi les Canariens; mais Béthencourt parvint à les calmer. Il s'empara des îles de Fer et de Palme, et les rois de Fort-Aventure le reconnurent pour le maître du pays, et lui demandèrent le baptême que Béthencourt leur fit administrer avec beaucoup de pompe. Quelque temps avant, il avait été le parrain du roi de Lencerote.

Béthencourt fit un voyage à Grainville, et réunit une troupe de gentilshommes, de soldats, d'artisans avec leurs femmes, les emmena et les établit dans son royaume. L'année suivante, il désigna pour son successeur Mariot de Béthencourt, son neveu, rassembla ses sujets; les exhorta, les larmes aux yeux, à vivre en bons chrétiens, et s'embarqua, non moins regretté des siens, que des naturels du pays.

Après avoir passé quelque temps à Madrid, il alla à Rome où il obtint du pape Innocent VII la nomination d'un évêque aux Canaries, et, revenu à Grainville, il y mourut en 1425.

F. D.



BIAS.

Landon direx t

BIAS.

Bias, l'un des sept Sages de la Grèce, et, suivant quelques-uns, le prince des Sages, était natif de Priène, ville de Carie, et florissait vers l'au 608 avant Jésus-Christ. Des pirates, dans une de leurs courses aux environs de Messène, enlevèrent plusieurs filles de cette ville, et vinrent les vendre à Priène. Bias les acheta toutes, leur fit des présens et les renvoya à leurs parens. A quelque temps de là, des pêcheurs de Messène trouvèrent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or sur lequel étaient gravés ces mots: *au plus sage*. On délibérait à qui l'on devait l'envoyer, lorsque les filles traitées par Bias avec tant de générosité, se présentèrent avec leurs parens, et réunirent toutes les voix en sa faveur: mais il refusa l'offre en disant que ce titre n'appartenait qu'à Apollon. Il mérita ainsi d'autant mieux le titre qu'il refusait. — On raconte qu'au siége de Priène par Haliattes, roi de Lidie, Bias faisait les fonctions de premier magistrat; il fit une vigoureuse résistance. Cependant les vivres commençaient à manquer: pour donner sur ce point le change aux assiégeans, il fit engraisser deux mulets, et les envoya au camp ennemi. Trompé par cette ruse, le roi de Lidie leva le siége et fit la paix avec les Priènéens. Bias toutefois ne put empêcher par la suite que Priène ne

fût prise d'assaut et livrée au pillage. Dans ce désordre, et tandis que chacun cherchait à emporter le plus qu'il pouvait de ses biens, on fut surpris de voir Bias sortir de la ville, sans chercher à rien sauver de ce qui lui appartenait: *Je porte tout avec moi*, dit-il. — C'est lui qui, se trouvant en pleine mer et par une affreuse tempête avec quelques impies, et les entendant invoquer les Dieux, leur dit: *Taisez-vous de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ici.* Il aimait la poésie et avait fait des vers qui renfermaient des préceptes de conduite et les principaux traits de sa morale. Il y a un de ces préceptes dans lequel les hommes qui connaissent l'amitié, aimeront toujours mieux voir une pensée brillante, qu'une pensée solide; un trait, qu'un axiome; c'est celui qui dit: *Aimez vos amis comme s'ils devaient un jour devenir vos ennemis.* Il cultiva aussi l'éloquence avec succès, et fit de son talent le même usage que de sa fortune, c'est-à-dire qu'il le consacra au secours des malheureux. Il mourut, dans un âge avancé, au milieu de ces nobles occupations. Un jour qu'il venait de plaider une cause pour un de ses amis, ayant apparemment épuisé le peu de forces qui lui restaient, il appuya son front sur la poitrine d'un de ses petits-fils qui l'accompagnait et expira. Ses concitoyens lui élevèrent un temple.

L....x.



C. e del.t Landon direx.t

BIGNON.

Jérôme Bignon, né à Paris en 1590, eut pour instituteur le savant Roland Bignon, son père, et l'étude seconda si bien ses étonnantes dispositions, qu'à l'âge de dix ans, il publia un ouvrage dont un homme vieilli dans l'érudition se fût honoré. Cet écrit, intitulé *Chorographie*, ou *Description de la Terre-Sainte*, fut suivi, à peu de distance, de deux traités également profonds, l'un sur les *Antiquités Romaines*, l'autre sur l'*Election des Papes*. L'auteur fut dès-lors en commerce réglé avec tous ces fameux savans que le 16e siècle a rassemblés. La cour même se montra sensible à son mérite. Henri IV le plaça, en qualité d'*Enfant d'honneur*, auprès du dauphin depuis Louis XIII. Il eut bientôt l'occasion de s'acquitter envers son prince. Un Espagnol avait cherché à établir la préséance du roi d'Espagne sur tous les autres souverains : Bignon le réfuta complètement dans un traité de l'*Excellence des Rois et du Royaume de France.* Après la mort de Henri IV, il se retira de la cour, et dans sa retraite s'occupa d'une édition des *Formules de Marculphe*, qu'il enrichit de notes précieuses et publia en 1613. L'année suivante, il voyagea en Italie, et reçut des marques de la plus flatteuse considération de la part du pape Paul V, et des autres personnages distingués de ce pays. Le fameux Frà-Paolo le retint à Venise aussi long-temps qu'il lui

fut possible, pour jouir de sa conversation savante et variée. De retour en France, il se livra aux exercices du barreau, et fut nommé avocat-général, d'abord au grand conseil, ensuite au parlement de Paris. En 1641, il céda cette dernière charge à son gendre, et la reprit quatre ans après, lorsqu'elle fut devenue vacante par la mort de celui-ci. Dans l'intervalle, Richelieu lui avait donné la place de grand-maître de la Bibliothèque du roi, place qui est restée long-temps dans sa famille. Le cardinal n'aimait pas Bignon; mais il avait irrité les esprits par le supplice de de Thou, qui était revêtu de ce même emploi, et il crut pouvoir les adoucir en lui donnant pour successeur un homme qui jouissait de l'estime générale. Sous la régence d'Anne d'Autriche, Bignon fut souvent appelé au conseil pour donner son avis sur les objets les plus importans. Il fut aussi chargé à l'extérieur de plusieurs négociations fort délicates. Le succès couronna tous ses travaux. Ce citoyen vertueux et éclairé mourut le 7 avril 1656, âgé de soixante-six ans.

A.

HIST. DE FRANCE.



BIRON PERE.

Armand de Gontault, baron de Biron, était d'une ancienne famille du Périgord. Il joignait à un esprit vaste des connaissances étendues. La reine Marguerite de Navarre, charmée de ses talens, le voulut pour page. Adolescent, la gloire enflamma son jeune cœur. Il servit d'abord comme volontaire, voulut passer par tous les grades, et signala sa valeur dans les guerres du Piémont. Au siége du Fort-Marin, une balle qu'il reçut à la jambe le rendit boiteux pour le reste de ses jours, mais n'éteignit pas son ardeur. Plein d'ambition et de fierté, il ne cherchait qu'une occasion brillante, elle s'offrit dans le feu des guerres civiles. Sa prudence et son courage aux batailles de Dreux, de S.-Denis et de Moncontour, lui valurent le bâton de maréchal de France en 1577. En 1581, ayant été fait chevalier du S.-Esprit, il affecta de ne produire que peu do titres, alléguant ses exploits comme la preuve authentique de sa noblesse. *Il n'apporta,* dit Brantôme, *que cinq ou six titres fort antiques*, et les présentant au roi : « *Sire, dit-il, voilà ma noblesse ici com-* « *prise* ». *Puis, mettant la main sur son épée :* « *Mais, sire, ajouta-t-il, la voici encore* « *mieux.* »

En 1580 il fut battu par le duc de Parme, comme il allait, par ordre de Henri III, secourir le duc d'Alençon. Le roi mort, il fut des premiers qui re-

connurent Henri IV ; il le servit utilement dans plusieurs occasions. A la journée d'Arques, le maréchal de Biron commandait un corps de réserve, et sans être au fort du combat, il eut beaucoup de part à la victoire. Comme Henri IV s'approchait pour lui témoigner son contentement : *Sire*, lui dit-il, *vous avez fait aujourd'hui ce que devait faire Biron, et Biron ce que devait faire le roi.* La bataille d'Yvri accrut encore sa gloire, et une partie de la Normandie fut soumise à Henri par ses armes.

Le maréchal de Biron eut la tête emportée d'un coup de canon, devant la ville d'Epernay en 1592. Il était âgé de 65 ans. C'était le premier général de France ; aussi prévoyant que brave, aussi distingué par son savoir que par ses exploits. Sévère pour la discipline, jamais il ne pardonnait une faute militaire. Sa devise était une mèche allumée avec ces mots *Perit in armis.*

Lors du massacre de la S.-Barthelemi, la place de grand-maître de l'artillerie qu'il avait depuis 1569, le sauva. S'étant mis en état de défense, il intimida ceux qui auraient osé l'attaquer, et sauva ainsi plusieurs de ses amis. Il fut parein du cardinal de Richelieu, qu'il nomma Armand. Henri IV lui devait beaucoup, et aurait été infiniment sensible à sa perte, si la hauteur et les prétentions de ce seigneur n'avaient un peu affaibli la reconnaissance due à ses services. AN.



Porbus pinx.t *Landon direx.t*

BIRON.

La jeunesse de Charles Gontault de Biron fut négligée. Il dut aux malheurs de ces temps-là, une éducation qui ne put que servir les vices de son caractère naturellement vain, impétueux, opiniâtre et incapable de supporter aucun frein. L'amour du jeu qu'il puisa dans la dissipation, fut peut-être la cause principale de sa fin malheureuse. Plusieurs fois, désespéré de ses pertes, il dit ces paroles remarquables : *Je ne sais point si je dois périr sur l'échafaud, mais je ne mourrai point à l'hôpital.* Sa valeur fut tellement précoce que son père ayant été blessé dans une campagne, tous les officiers choisirent Biron pour les commander, quoiqu'il n'eût alors que 15 ans. Il dirigeait la réserve à la journée d'Ivry ; il se signala aux siéges de Rouen, de Paris, d'Amiens et dans beaucoup d'autres occasions. Au combat de Fontaine-Française, il allait perdre la vie sous les coups des Espagnols, lorsque Henri IV le dégagea lui-même de leurs mains ; Biron ne devait point l'oublier. Pendant la paix, il fut chargé de plusieurs négociations importantes ; et Biron, duc et pair, amiral et maréchal de France, dissipant les bienfaits de son prince, ne se crut point assez payé des services qu'il lui avait rendus. Il ne le ménageait point dans ses discours, et enfin, sur

un léger refus qu'il en essuya, Biron, d'accord avec le comte d'Auvergne et le duc de Bouillon, servit les intérêts de l'Espagne et de la Savoie, dont son bras avait si souvent repoussé les armées. Bientôt pourtant, troublé par le remords, il fit quelques aveux au Roi qui lui accorda son pardon, en lui disant qu'à l'avenir il lui ferait tant de bien, qu'il ne pourrait jamais penser à le trahir. Malgré cela, Biron aussitôt après reprit ses menées perfides et fut lui-même trahi par un nommé Laffin qui fournit toutes les pièces nécessaires pour le convaincre d'infidélité. Henri l'entretint plusieurs fois familièrement avant de le faire arrêter, desirant tirer de lui un aveu inutile à la procédure, mais qui pût motiver la grâce que lui voulait accorder ce prince. Biron reconnut mal cet acte de bonté, et se livra à de vaines déclamations. Il fut donc arrêté et mis en jugement. Après de nombreuses dénégations, des aveux imprudens, des injures, des prières, et enfin après toutes les alternatives de la rage et du désespoir, il subit sa peine dans une des cours de la Bastille, le 31 juillet 1602, dans sa quarantième année, et donna, dans ce dernier moment, les marques de la plus grande faiblesse.

Ainsi l'homme intrépide et fidèle sur le champ de bataille, trahit son prince dans l'oisiveté des cours, et périt lâchement dans le silence d'une prison.

B.



BLANCHE DE CASTILLE

N. pinx.t *Landon direx.t*

BLANCHE DE CASTILLE.

Cette reine, célèbre par ses vertus, par sa beauté, par son esprit, s'est acquis des droits réels à l'estime et à l'admiration par une conduite ferme et par beaucoup de prudence et d'habileté dans les circonstances les plus difficiles. Elle était fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et, en 1200, elle épousa Louis, fils de Philippe-Auguste. Son époux, devenu roi sous le nom de Louis VIII, la fit, par son testament, régente du royaume, en 1226, autorité qu'elle ne devait exercer qu'à la mort de ce prince. L'état eût été déchiré par des factions si des mains inhabiles en eussent tenu les rênes. A chaque minorité les grands essayaient d'étendre leurs prérogatives, et de s'affranchir de plus en plus de l'autorité royale. Trop faible pour résister à une foule de rebelles, Blanche eut l'art de les diviser. L'Angleterre profitait des troubles de la France pour accroître sa puissance sur le continent : elle corrompit son ministre Dubourg, et empêcha que les hostilités étrangères ne fortifiassent les dissentions domestiques. Après un calme momentané, les barons reprirent les armes; ils usèrent de stratagême pour enlever le jeune roi. Leurs projets furent heureusement déjoués. Le zèle du comte de Champagne fit avorter une autre conspiration : on l'en punit en ravageant ses terres ; mais la régente et le jeune monarque reconnurent ses services en volant à son secours. Par-tout on voyait

Blanche aider son fils de ses conseils et l'animer par ses exemples : elle déploya sur-tout l'activité de son courage au siége de Belesme, dans le Perche, dont elle s'empara malgré le duc de Bretagne. Elle soutint la patience du soldat au milieu d'un hiver rigoureux ; et, malgré la résistance des Bretons, la place fut forcée de se rendre. Louis IX termina la guerre contre les Albigeois. Cette guerre couvre d'opprobre ceux qui en furent les premiers auteurs. Les Albigeois étaient des hommes simples, innocens, qui pouvaient errer sur des matières théologiques, mais que l'autorité ne devait point frapper, puisqu'ils ne troublaient point l'ordre civil. Tout le temps de la minorité fut troublé par des révoltes continuelles. Les grands vassaux étaient toujours battus et jamais soumis : l'obéissance leur était odieuse, et après une défaite ils regardaient comme un devoir sacré de nouveaux efforts qui les vengeassent de leurs mauvais succès ; il fallait la fermeté de Blanche et le génie prématuré de son fils pour conjurer des factions sans cesse renaissantes.

La reine maria le jeune roi à l'aînée des filles de Raimond II, comte de Provence ; mais elle ne voulut voir dans sa bru qu'une timide esclave. La tendresse que son époux lui témoignait lui était suspecte : elle ne pouvait souffrir que le sentiment le plus léger affaiblît l'ascendant qu'elle avait sur le cœur et les volontés de son fils : des scènes violentes troublaient quelquefois les plaisirs que l'hymen autorisait. Sa régence finit en 1235 ; mais son autorité

n'expira point avec son titre; ses conseils étaient toujours des ordres, et ses volontés des lois. Son affection maternelle se manifesta d'une manière éclatante dans une maladie qu'eut le roi; et son courage, qui ne s'était jamais démenti, succomba lorsqu'elle vit le danger qui menaçait une tête si chère. La jeunesse et la bonté du tempérament du monarque le sauvèrent. Il attribua sa guérison à une faveur spéciale de la Providence, et crut la reconnaître en réalisant le vœu indiscret d'aller porter la guerre dans la Palestine. Cette fois sa crédule piété l'emporta sur la volonté et le génie prévoyant de la reine-mère: elle lui représenta que son royaume commençait à peine à respirer; que les grands, factieux sous sa minorité, et maintenant contenus par son âge, par sa présence, par la vigueur de son administration, ne tarderaient point à lever une tête audacieuse s'il venait à s'éloigner, car il n'était pas possible d'espérer que tous les barons consentissent à le suivre; que ceux qui avaient des desseins coupables trouveraient des prétextes pour rester dans le royaume; que ses peuples avaient besoin de repos; qu'une croisade dépeuplerait les villes et les campagnes, laisserait à l'Angleterre la facilité d'envahir un pays sans défense; que la sublimité, la sainteté du motif de cette guerre, ne donnaient point de garantie contre des malheurs qui pouvaient replonger la France dans un état affreux, et déchirer le cœur d'une mère qui avait placé sur son fils ses plus chères affections et toutes les pensées de son ame.

Ces exhortations, accompagnées de larmes, furent inutiles. Louis lui laissa la régence ; c'était diminuer en quelque sorte les maux que son entreprise devait faire à son peuple. Blanche usa du pouvoir avec son ancienne prudence. Lorsque la race des comtes de Toulouse fut éteinte, elle prit possession de leurs états, sous le nom d'Alphonse de France et de Jeanne, sa belle-fille..... Le pape voulant former une croisade contre l'empereur Conrad, elle défendit à ses peuples d'y prendre aucune part. La douleur que lui causa la captivité de son fils ne l'empêcha point d'employer toutes les mesures que lui permettait la situation de l'état pour briser ses fers. Toute sa vie fut active, et toutes ses actions honorèrent son esprit et son caractère. Elle mourut en 1252, et fut enterrée à l'abbaye de Maubuisson, qu'elle avait fondée. Elle eut trop de talens pour n'avoir pas beaucoup d'ennemis : elle mérita la haine des grands, parce qu'elle sut les dompter. On n'épargna point ses mœurs. Elle souffrit par politique les hommages du comte de Champagne : on en fit un amant heureux. Si elle eut des faiblesses, elles sont couvertes par de brillantes qualités ; et la postérité, qui n'est point, comme les contemporains, subjuguée par l'envie, la met à la tête des femmes les plus illustres qui aient gouverné les empires.

L.....c.





Titien pinx.t Landon direx.t

BOCACE.

Dans le temps où Pétrarque épurait la poésie italienne, et en déterminait les règles, Bocace, son disciple, et né comme lui en Toscane, devenait le modèle des prosateurs. Ainsi la littérature de ce pays se perfectionnait, lorsque presque toutes les autres langues de l'Europe moderne étaient encore dans un état d'enfance et de barbarie.

Jean Bocace, né à Florence, en 1313, fut d'abord destiné au commerce, profession alors exercée par les plus illustres de ses concitoyens; mais le caractère et le génie de Bocace l'entraînaient vers la culture des lettres; et, dès l'âge de 20 ans, il s'y consacra entièrement. Pétrarque, dont il acquit l'amitié, lui donna des leçons de poésie et des secours généreux qui le mirent en état de conserver son indépendance. Les troubles civils ayant déterminé Pétrarque à se retirer à Padoue, les Florentins députèrent Bocace vers lui, pour l'engager à revenir parmi eux; mais, au lieu de se rendre aux instances de son ami, Pétrarque lui persuada de suivre son exemple. Bocace parcourut l'Italie, et fut honorablement accueilli par Robert, roi de Naples, ainsi que par Jeanne, reine de Sicile. Enfin, il revint en Toscane, et se fixa au bourg de Certaldo, à sept lieues de Florence, d'où sa famille était originaire. Une trop grande application au

travail épuisa ses forces, et il mourut, en 1375, à l'âge de 62 ans. Il n'avait point été marié, et laissa un fils naturel.

Les romans et la plupart des ouvrages de Bocace sont peu connus hors de l'Italie. Celui sur lequel sa réputation est établie, est le célèbre *Decamerone*, recueil en prose, mélée de vers, contenant cent *Nouvelles*. Plusieurs de ces histoires sont vraies : quelques autres, connues avant Bocace, ont été rajeunies par lui : le reste est dû à son imagination féconde. Le plus grand reproche que l'on puisse faire à cet écrivain, toujours pur et élégant, c'est de n'avoir pas assez respecté la pudeur. Le *Decamerone*, souvent réimprimé en Italie, a été traduit en plusieurs langues. La plus ancienne des versions françaises est d'un secrétaire de Marguerite de Valois, reine de Navarre. Cet écrivain n'est pas connu par d'autres ouvrages. On sait avec quel talent original et naïf, La Fontaine a rendu en vers français quelques-uns des joyeux contes de Bocace.

R. I.



S. BOCHART.

Van Schuppen pinx.t *Landon direx.t*

BOCHART.

Samuel Bochart naquit à Rouen, en 1599, de René Bochart, ministre de l'église réformée, et d'Esther Dumoulin, sœur du célèbre Pierre Dumoulin.

Il composa, à l'âge de 14 ans, 44 vers grecs en l'honneur de Dempster qui les plaça en tête de ses Antiquités romaines.

Pasteur de l'église de Caen, il y soutint une dispute publique, pendant douze jours consécutifs, contre le père Véron, jésuite. La reine de Suède ayant voulu l'attirer près d'elle, il fit le voyage de cette contrée avec le célèbre Huet, et il puisa, dans les manuscrits arabes de la bibliothèque de Stockholm, les lumières qu'il répandit depuis sur toutes les questions qu'il a traitées.

De retour dans sa patrie, il continua son application aux devoirs de son état, ainsi qu'aux travaux de la littérature savante; et, toujours ami de Huet, il fut son confrère dans l'Académie de Caen. Ce docte évèque écrivit, en vers latins, leur voyage de Suède.

Les principaux ouvrages sur lesquels la réputation de son grand savoir s'est établie, sont ceux qui portent les titres de *Phaleg* et de *Chanaan*. En qualité de ministre, Bochart prêchait; et chaque difficulté qu'il rencontrait dans le texte

de la Bible, était aplanie par le travail le plus actif.

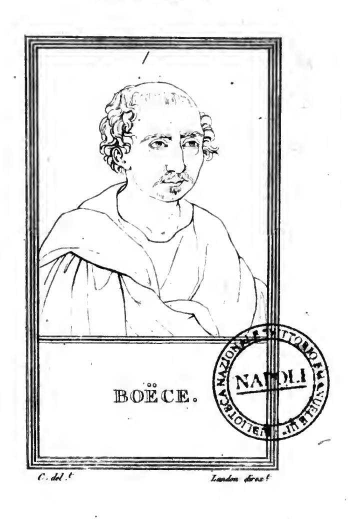
C'est le résultat de toutes ces dissertations qu'il a depuis réunies dans un même corps d'ouvrage où il traite de la dispersion des peuples; des colonies phéniciennes, et des animaux mentionnés dans la Bible, parmi lesquels on est assez surpris, quoique cela soit très-naturel, d'y trouver l'agneau pascal. Il se proposait aussi de donner un traité des plantes, qui ne fut pas trouvé assez avancé pour être publié après sa mort. Il a même fait une dissertation pour prouver que le *dudaim* n'est pas une truffe. Si le petit melon que les botanistes nomment aujourd'hui *cucumis dudaim*, est la même production végétale que les Orientaux d'alors avaient en vue, il faut avouer que Bochart avait raison.

Quel que soit l'esprit exclusif de système qui lui faisait rapporter tout aux Phéniciens, Bochart est toujours cité par les savans, parce que celui qui met beaucoup de matières en mouvement peut se tromper sur la conséquence finale, sans se tromper sur les conséquences intermédiaires.

Bochart mourut subitement, au fort d'une dispute dans l'Académie de Caen, l'an 1667.

La famille de M. Bochart de Saron est issue de la même souche.

Z.


BOËCE.
C. del.t
Landon direx.t

BOECE.

Le Dictionnaire historique fait une étrange bévue lorsqu'il rapporte la naissance d'Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus Boetius à l'année 425. On ignore l'époque de sa naissance ; ce qu'on sait seulement, c'est que Boece florissait sur la fin du cinquième siècle, et dans le sixième. Après s'être livré à l'étude des sciences dans sa jeunesse, il fut nommé consul en 487, et pour la seconde fois en 510, et bientôt après premier ministre de Théodoric, roi des Goths, dont il avait prononcé le panégyrique. Ce prince, au rapport de Cassiodore, loua Boece dans une lettre qu'il lui écrivit, de s'être enrichi dans Athènes de toutes les dépouilles des Grecs, et d'avoir fait connaître plusieurs livres de Pythagore le musicien, de Ptolémée l'astronome, de Nicomaque l'arithméticien, d'Euclide le géomètre, de Platon le théologien, d'Aristote le philosophe, et d'Archimède le mathématicien, par des traductions si fidèles, qu'elles valent les originaux.

Boece s'attacha particulièrement à la doctrine d'Aristote. Théodoric, sur un soupçon qu'il avait conçu contre le sénat, de quelque intelligence avec l'empereur Justin, fit arrêter Boece, avec son beau-père Symmaque, comme les plus illustres de ce corps. Boece fut conduit à Pavie, où, après six mois de prison et de plusieurs genres de supplices, il eut la tête tranchée le 23 octobre 525, et non pas 521

et 526, comme d'autres l'ont prétendu. Il composa dans sa prison les cinq livres de la *Consolation de la Philosophie*, dont la première édition est de 1476, et dout la meilleure est celle de Leyde, *Cum notis variorum*, 1671.

M. Falconnet s'est fort étendu sur les traductions de cet ouvrage. La plus ancienne que l'on connaisse fut faite en vers, par Jean de Mehun, et Jean de Langres est l'auteur de la première qui ait paru en prose; celle-ci est de 1336. La dernière est de 1771; et la meilleure, celle de la Beaumelle, de 1744.

Quoique Boece n'ait pas été ecclésiastique, il a néanmoins composé deux ouvrages de théologie; un *Traité des deux Natures en J. C.* et un *Traité de la Trinité*. Ses ouvrages sont pleins de termes scholastiques. Il semble être le premier qui ait voulu expliquer nos mystères par la philosophie d'Aristote.

Quelques auteurs ont attribué à Boece des traités qui ne sont pas de lui, comme *De Disciplina Scholarum*, qui est de Denys le chartreux.

Ph. L. R.

HIST. DES PAYS-BAS.



BOERHAAVE.

Wandelaar del.t *Landon direx.t*

BOERHAAVE.

Herman Boerhaave naquit, en 1668, à Voorhout, près de Leyde. Son enfance ne fit présager, par aucun événement singulier, sa grande célébrité. Son père, qui fut son premier instituteur, bornait toute son ambition à en faire un ministre de village. Boerhaave, à l'âge de 15 ans, perdit ce père respectable, et se trouva déja assez instruit pour vivre, à Leyde, en donnant des leçons de mathématiques. Il suivit, en même temps, sa propre instruction avec beaucoup de soin, embrassa un grand nombre d'objets dans ses études, et, tandis qu'il s'occupait des mathématiques par besoin, il cultivait la théologie par état, la médecine par curiosité, et toutes les parties des connaissances humaines par une suite de l'activité et du goût qui l'entraînaient vers la recherche de tous les genres de vérités. Un événement assez singulier le détermina à renoncer à l'état ecclésiastique. Voyageant dans une barque, il entendit, avec quelque impatience, un inconnu, plus orthodoxe qu'instruit, attaquer assez mal-adroitement le Système de Spinosa. — Avez-vous lu les ouvrages que vous attaquez, dit Boerhaave avec un peu d'aigreur? Le Raisonneur fut obligé d'avouer que

non ; mais, en arrivant à Leyde, il trouva le moyen de faire croire que Boerhaave était un ardent défenseur de Spinosa.

Dès ce moment, Boerhaave ne voulut plus être théologien qu'autant qu'il le fallait pour être chrétien, et se consacra tout entier à la médecine. Il fut nommé professeur en 1709, et rappela, par ses succès, la gloire et l'influence de ces anciennes écoles de la Grèce, où la réputation des philosophes les plus célèbres attirait un si grand concours d'élèves de tous les âges. La réputation de Boerhaave n'eut pas moins d'étendue, et la foule des étrangers qu'elle attira à Leyde, pendant plusieurs années, fut si grande, que l'on peut dire du savant professeur qu'il illustrait et qu'il enrichissait à la fois sa patrie. Presque tous les médecins les plus célèbres du nord de l'Europe, pendant le dix-huitième siècle, ont été ses élèves, et se glorifièrent d'avoir été formés dans l'université de Leyde, jusqu'à l'époque où quelques-uns de ces mêmes disciples illustrèrent les universités de Gottingen et d'Edimbourg.

Souvent aussi des médecins, déja connus et très-instruits, se placèrent dans la foule des élèves de Boerhaave. Tel fut Ribério Sanches qui, reçu docteur depuis quelque temps, passa trois années auprès de Boerhaave comme un

simple élève. Instruit de ce trait de modestie, et flatté sans doute d'un pareil hommage, Boerhaave força le docteur, qui s'était fait son élève, à reprendre les honoraires qu'il lui avait payés. Il le combla en outre de témoignages de considération et de bienveillance.

Boerhaave enseignait par goût, avec le desir bien marqué et bien sincère de répandre et de faire aimer la vertu. Il s'attachait à ses élèves, et souvent il cherchait à reconnaître, à deviner du moins leur genre de mérite et leurs dispositions, par leurs habitudes extérieures et leur physionomie.

On cite à se sujet l'anecdote suivante qui fut la cause de la fortune de Tronchin. Tronchin étant encore très-jeune se présenta aux leçons de Boerhaave, avec une recherche de parure qui faisait ressortir sa beauté naturelle. Boerhaave remarqua cette élégance, mais il en tira un fâcheux présage, et dit assez librement que ce joli homme, coiffé et vêtu avec tant de soin, deviendrait difficilement un docteur célèbre : ce jugement du maître fut rapporté à Tronchin qui reparut le lendemain aux leçons, avec les cheveux coupés et un costume d'une simplicité très-philosophique. Le trait plut à Boerhaave qui, dans la suite, accorda une protection signalée à Tronchin.

Boerhaave fut à la fois un médecin savant et philosophe, et l'un des praticiens les plus habiles, l'on pourrait dire les plus riches, puisqu'il laissa un héritage d'au moins quatre millions.

Boerhaave n'était pas le médecin de Leyde, mais le médecin de l'Europe, et, pour ainsi dire, du monde entier, puisque sa grande réputation a pénétré chez tous les peuples qui ont quelque civilisation. Rien n'égalait sa sagacité et son discernement dans la pratique de son art. Ayant été atteint de la peste, il en fut guéri par les effets salutaires du traitement qu'il avait employé pour secourir ses concitoyens, et dont il avait lui-même tracé le plan à ses médecins, au commencement de sa maladie. Nul médecin n'a mieux connu que lui le pouvoir des réactions morales, qu'il a souvent employé comme un moyen de guérison. Appelé un jour dans la ville de Harlem, pour traiter, dans un hôpital, des enfans attaqués de convulsions qui paraissaient épidémiques, il déclare que les malades pour lesquels on le consulte sont de petits imposteurs, et les fait environner de l'appareil formidable du supplice qui leur sera infligé, s'ils recommencent leurs scandaleuses gesticulations. Ce moyen eut le succès prévu, et les effets salutaires d'une crainte vive et soutenue sur des

constitutions mobiles firent cesser cette affection spasmodique, qui pouvait prendre le caractère d'une véritable épilepsie.

Boerhaave mourut d'une maladie de cœur qui se développa par degrés; et qui le fit périr dans des angoisses auxquelles il opposa constamment le courage et la résignation.

Galien est de tous les médecins anciens celui auquel l'illustre professeur de Leyde a le plus ressemblé. Tous deux, également en état de contribuer aux progrès de la médecine, recommandèrent, avec une sorte d'enthousiasme, l'étude des ouvrages d'Hippocrate; tous deux cultivèrent avec succès presque toutes les connaissances de leur temps, et en firent à la médecine des applications qui ne furent pas heureuses, et qui doivent peut-être servir de leçons à la postérité. Boerhaave a du reste beaucoup avancé plusieurs parties de la philosophie naturelle, principalement la chimie, qu'il rangea, le premier, sous les lois générales de la physique, dont les alchimistes la prétendaient indépendante.

Les principaux ouvrages de Boerhaave sont ses *Instituts de Médecine*, ses *Aphorismes*, un *petit Traité de la Peste*, des *Elémens de Chimie*, et un grand nombre de Consultations et de Discours académiques. Il dédia l'édition de 1713

k *

de ses *Instituts* à son beau-père Drolenvaux, pour le remercier de s'être privé, en sa faveur, de sa fille unique. C'était, dit Fontenelle, trois ans après le mariage que venait ce remercîment, et que Boerhaave faisait ainsi publiquement une déclaration d'amour à sa femme.

M. S.

HIST. DE FRANCE.



BOILEAU.

H. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BOILEAU-DESPRÉAUX.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire:
Lui qu'arma la raison des traits de la satyre,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois.

Le rang que Voltaire, dans le Temple du goût, assigne à Boileau parmi les grands écrivains du siécle de Louis XIV, a été fixé par la postérité: il le fut même de son vivant; et c'est un bonheur remarquable que cet homme, qui en avait attaqué tant d'autres, ait joui parmi ses contemporains d'une réputation à laquelle les générations suivantes n'ont pu rien ajouter. Nicolas Boileau-Despréaux naquit à Crosne, près Paris, en 1636. Il était le onzième enfant de G. Boileau, greffier de la grand'chambre du parlement. Son enfance ne fut pas heureuse: il fut élevé durement par une vieille gouvernante; à huit ans il fallut le tailler, et il se ressentit toute sa vie de cette opération. Il fit ses premières études avec succès; mais on était loin de pressentir encore ce qu'il serait un jour: *Colin est un bon garçon*, disait son père, *qui n'a point d'esprit, et ne dira jamais de mal de personne*. Après avoir essayé successivement du barreau et de la Sorbonne, Boileau, également dégoûté de l'une et l'autre chicane, plein de la lecture des anciens, et passionné pour ces grands modèles, ne pensa plus qu'à marcher sur leurs traces: il se livra tout entier à son

talent, et devint l'honneur de la France. Six de ses *Satyres* parurent en 1666, un an avant *Andromaque.* On peut les regarder comme le premier ouvrage de poésie où le mécanisme de notre versification ait été parfaitement connu, et dont la diction soit toujours élégante et pure. Aux *Satyres* succédèrent plusieurs *Epîtres ;* ensuite parut *l'Art poétique,* ce code complet des véritables lois du goût, l'un des plus beaux monumens de notre langue; enfin *le Lutrin,* poème jusque là sans modèle, plein d'imagination et de verve, vint joindre aux préceptes la sanction de l'exemple. Le dernier ouvrage de Boileau est sa *Satyre XII* qu'il publia en 1710. Il serait inutile de s'étendre sur le mérite de ces diverses productions : tout le monde les sait par cœur ; et d'ailleurs depuis près de cent ans les critiques et les commentateurs ont traité Boileau comme un ancien. Sa réputation et ses beaux vers l'introduisirent à la cour de Louis XIV. Ce prince qui, en encourageant tous les talens, voulait les faire servir à sa propre gloire, accorda au Satyrique une faveur particulière, et le choisit avec Racine pour écrire son histoire. Boileau, comme tous les Français alors, portait son admiration pour le roi jusqu'à l'enthousiasme; il le loua de bonne foi, et avec autant de délicatesse que de dignité : mais il fut à la cour ce qu'il était partout ailleurs, inflexible dans ses principes en matière de goût, et quelquefois franc et vrai jusqu'à la brusque-

rie. Il y parlait d'Arnaud avec vénération, défendait Racine contre de vains caprices, vantait Molière aux dépens de Scarron dont la veuve partageait le trône, appelait souvent des jugemens du roi, et défendait les siens avec respect mais avec fermeté. Consulté par ce prince sur des vers qu'il venait de faire, il lui répondit : *Rien n'est impossible à votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a réussi.* Après la mort de Racine, Boileau uni à ce grand homme par les liens de la plus constante amitié et de la plus intime confiance, son maître et son conseil dans l'art d'écrire, son défenseur contre le public et souvent contre lui-même, passa le reste de ses jours dans la retraite. Il y gémit des malheurs qui terminèrent le règne dont il avait été un des principaux ornemens, et mourut en 1711. Il joignait à ses grands talens, des mœurs pures, des qualités sociales et l'amour de la bienfaisance. Son humeur, quelquefois chagrine et caustique, n'empêchait pas qu'il fût d'un commerce facile et doux : le grand nombre de ses amis en est la preuve. Il avait le cœur bon, l'esprit impitoyable. Dans tout mauvais auteur il voyait un ennemi à combattre ; mais il secourut souvent de ses bienfaits ceux dont il immolait les ouvrages : *Vous êtes tendre en prose et cruel en vers*, lui disait madame de Sévigné. Il avait traduit le Traité du *Sublime* de Longin ; il y ajouta depuis des *réflexions critiques*, lorsqu'il prit enfin part à la célèbre

querelle sur les anciens et les modernes. Sa prose ne vaut pas ses vers à beaucoup près, mais elle est toujours claire. Boileau a fixé la langue par l'exactitude la plus correcte, par la précision, la force et l'harmonie de son style: il a vraiment fondé notre école poétique. Il fut, dès ses premiers pas, le réformateur et le législateur du Parnasse français, et ses beaux vers rendirent bientôt familières des lois avouées par la raison de tous les siécles éclairés. Il ne se contenta pas de mettre de la vérité et de la poésie dans ses ouvrages, il enseigna son art aux autres; il éclaira son siécle, et en bannit le faux goût. Il fallait, dit Vauvenargues, qu'il fût né avec un génie bien singulier pour échapper aux exemples de ses contemporains et pour leur imposer ses lois. Voltaire s'exprime ainsi sur Boileau: je vous prêcherai éternellement, écrit-il à un homme célèbre, cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette suite d'idées, ces liaisons, cet art aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit du génie. Il a toujours très bien fait ce qu'il voulait faire; il a mis la raison en vers harmonieux et pleins d'images; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses expressions; il ne s'élève guère, mais il ne tombe pas. Il a toujours bien connu son talent et bien choisi ses sujets.



Murray pinx.t *Landon direx.t*

LORD BOLINGBROKE.

Henri S.-John, lord Bolinbroke naquit en 1672; il était déja célèbre par son éloquence et ses talens lorsque sous la reine Anne, Harley, alors secrétaire d'état, se l'associa pour renverser le fameux Marlborough et le ministère wigh, ou républicain, dont ce général était l'ame.

Quelque penchant qu'eût la reine pour les torys, partisans d'une religion dominante et de l'extension de l'autorité royale; ce ne fut qu'en 1711 qu'elle changea le ministère. Harley fut fait chancelier de l'échiquier, puis comte d'Oxford : S.-John fut secrétaire d'état, ensuite créé lord Bolingbroke, et envoyé à Versailles en 1712, pour applanir les difficultés qui s'étaient élevées dans le congrès d'Utrecht.

Cependant la division éclata entre les nouveaux ministres, tous deux également ambitieux. Oxford affectait la supériorité sur Bolingbroke, et celui-ci croyait l'emporter par le mérite et les talens. Le premier favorisait la maison d'Hanovre, et était d'avis de la modération avec les wighs : le second ne voulait avec eux aucun ménagement, et on l'accusait de vouloir rétablir sur le trône le fils de Jacques II. Après avoir en vain essayé de les réconcilier, la reine sacrifia le comte; mais Bolingbroke n'eut pas le temps de s'emparer de sa dépouille, Anue mourut en 1714, Georges Ier lui succéda, et les wighs, rentrés en possession de toutes les

places parurent résolus à accuser de haute-trahison les ministres qui les avaient supplantés. Bolingbroke ne crut pas devoir s'exposer à leurs violences, il quitta l'Angleterre, fut rayé de la chambre des pairs, et ses biens furent confisqués. Il passa en France, y demeura à la Source près d'Orléans, et y épousa une nièce de madame de Maintenon. Les liaisons qu'il avait en Angleterre avec les torys ne furent pas inutiles au fils de Jacques II, cependant Georges Ier lui accorda son pardon. Il revint dans sa patrie en 1722, et y fut bien accueilli. Il mourut en 1751 à 79 ans.

Le lord Bolingbroke a écrit sur l'histoire, la politique et la philosophie. Ses compatriotes le regardent comme un des plus beaux génie de son siècle, et comme un écrivain distingué. Une partie de ses ouvrages a été traduite en français. Ses principes n'étaient pas sévères; il se piquait si peu de religion, que quelques-uns de ses écrits ont été dans sa patrie dénoncés à l'autorité publique. Cela a servi de prétexte pour faire paraître sous son nom des ouvrages anti-religieux qui ne lui appartiennent point.

M.



N. pinx.t *Landon direx.t*

CÉSAR BORGIA.

Rodrigues Lenzolio qui, du côté de sa mère, appartenait à la maison de Borgia, vécut long-temps avec Vanozia, dame romaine, dont il eut quatre fils et une fille. Nommé cardinal, en 1455, par Callixte III, élevé au pontificat, en 1492, sous le nom d'Alexandre VI, il plaça toute son affection sur le second de ses enfans, César Borgia, monstrueux assemblage de débauche et d'inhumanité. On lit, dans l'histoire de sa vie, que *son humeur cruelle était tracée sur son visage par des taches et des débords de sang.*

Malgré ses instances, Borgia n'obtint pas tout de suite les honneurs auxquels il aspirait, mais enfin ses vœux furent exaucés; et, à peu de distance l'une de l'autre, il eut et l'évêché de Pampelune, et le chapeau de cardinal. Ce fut vers ce temps qu'il empoisonna Zizim, frère de Bajazet, qu'il ordonna aux bandits de Rome d'y poignarder les Français, qu'il en chassa les Suisses de la Garde, après en avoir fait tuer une partie et voler l'autre; enfin, qu'il assassina le duc de Candie, son frère. Couvert de ces crimes, il quitta l'habit ecclésiastique, et parut à la cour de France où il afficha le plus grand luxe. A peine y fut-il arrivé qu'il y obtint l'investiture du duché de Valence, le collier de l'ordre de S. Michel, et la main de

Charlotte d'Albret, fille de Jean d'Albret, roi de Navarre.

De retour en Italie, Borgia se rend maître de Forli, d'Imola et de Rimini, ravage les campagnes de Florence, surprend Capoue, s'empare de Piombino, répand la terreur dans le pays de Sienne, et partout il fait de nouvelles victimes parmi lesquelles on compte D. Alphonse, les enfans de Jules César, deux princes ses alliés, Paul Ursin, le duc de Gravina, et quantité d'autres qui, par son ordre, furent égorgés ou étranglés. Il poussa l'audace au point d'enlever les plus précieux effets du pape Jules II qui le fit renfermer au château de Saint-Ange, ensuite à Ostie. Borgia trouva le moyen de forcer sa prison, se réfugia auprès de son beau-père, se mit à la tête de son armée contre le connétable de Castille, et fut tué devant Viane le 12 mars 1507, après avoir perdu tout ce qu'il possédait en Italie, en France et en Espagne. Il avait pris pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil*; elle a donné lieu au distique suivant :

Borgia Cæsar erat, factis et nomine Cæsar;
Aut nihil, aut Cæsar, dixit : utrumque fuit.





Ph. Champagne pinx.t *Landon direx.t*

S. CHARLES BORROMÉE.

Charles Borromée naquit dans le Milanais, le 2 octobre 1538, au château d'Arone, sur le lac Majeur. Dès sa plus tendre enfance, il décela son goût pour l'état ecclésiastique, et la piété de Marguerite *de Médicis*, sa mère, les bons exemples de son père, le comte d'*Arone*, contribuèrent à développer le germe de ses vertus.

Avant l'âge de 13 ans, il possédait l'abbaye de Saint-Gratignan, et l'on présume bien qu'il n'en conduisait pas les affaires, mais il en touchait les revenus qu'il réservait en entier pour ses pauvres : chacun d'eux avait sa petite pension qu'il acquittait avec tant d'exactitude que si, par hasard, on lui empruntait quelque argent, il fallait qu'on le lui rendît à jour fixe, parce qu'il ne voulait pas que ses pensionnaires eussent un seul moment d'inquiétude ; quelquefois, son père se plut à en faire l'épreuve, et jamais il n'en obtint le moindre délai.

Charles étudia le droit civil et canonique à l'université de Pavie, perdit son père, se trouva chargé du soin de toute sa famille, quoiqu'il eût un frère plus âgé que lui ; et, peu de temps après, il fut appelé à Rome par son oncle, le pape Pie IV, qui le fit protonotaire, cardinal, et archevêque de Milan. Il n'avait alors que 22 ans ; et, persuadé,

sans doute, que les places dont il était revêtu demandaient qu'il fît une très-grande dépense, il se logea dans un palais superbe, s'entoura de nombreux valets, et monta une table somptueuse à laquelle il reçut, indistinctement, les savans et les grands, les artistes et les gens de lettres. Sa magnificence égalait celle de son frère aîné que le pape avait comblé de dignités séculières, mais qui vécut peu de temps. Charles fut tellement affecté de sa mort qu'il se fit prêtre à l'instant où l'on croyait qu'il allait se marier, pour soutenir l'ancienneté de sa race.

Nommé grand pénitencier, archi-prêtre de Sainte-Marie Majeure, protecteur de quelques couronnes, légat de Bologne, de la Romagne, et d'Ancône, il contribua à terminer le *Concile de Trente* qui durait depuis 18 ans; renvoya 80 de ses domestiques, quitta ses habits de soie, visita son diocèse, rétablit la règle et la décence dans tous les ordres qui lui étaient subordonnés; éclaira les prêtres, contint les moines, fonda des écoles chrétiennes, des communautés d'hommes et de femmes, en Suisse comme à Milan; fit un séminaire de sa maison; parcourut les Alpes, y supporta le froid et le chaud, la soif et la faim, répandit la lumière chez les sauvages habitans des Gorges, et parvint jusqu'au Mont Saint-Gothard qu'il franchit à pied, avec des souliers garnis de crampons de fer. De là, il se rendit dans le pays

des Grisons, et ranima la foi dans la vallée de Mésoc, ainsi que dans le comté de Bellenzen,

A peine est-il de retour à Milan que la peste y apporte la désolation et la mort : on presse Charles de s'en éloigner ; mais, fidèle au troupeau dont il est le pasteur, il monte en chaire, exhorte à la résignation les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres ; fait des processions, les pieds nus et la corde au cou, implore des secours, vend ce qui lui reste, distribue le viatique dans les masures comme dans les palais, prodigue à tous des soins ou de l'argent, et ne connaît le repos que le jour où, dans une fête solennelle, il peut remercier Dieu d'avoir mis fin au fléau destructeur.

Au milieu de ces fatigues, Charles vivait de pain et d'eau, répondait modestement à ses ennemis qui l'accusaient d'usurper le pouvoir des autorités séculières, et sollicitait le pardon de *Gérôme Farina*, moine de l'ordre des humiliés qui, pour 40 pistoles, lui tira un coup d'arquebuse au moment où il faisait sa prière. La balle tomba aux pieds de Charles, et ne fit que noircir son rochet qui, depuis, fut regardé et révéré comme une cuirasse impénétrable aux atteintes du meurtrier. Le traitre fut pendu avec le prévôt de Vérone ; celui de Verceil et de Caravage eurent la tête tranchée.

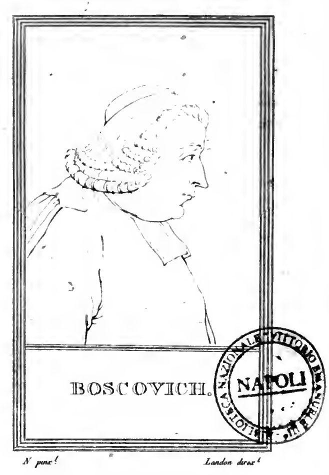
Vainqueur de ses ennemis, approuvé par le roi d'Espagne et par Pie V qui alors occupait le trône pontifical, Charles, à la suite de quelques péle-

rinages qu'il avait coutume de faire, fut attaqué d'une fièvre violente, reçut l'extrême-onction sous les habits sacerdotaux, se fit revêtir d'une haire couverte de cendres bénites, et rendit le dernier soupir à l'âge de 46 ans, le 3 novembre 1582, selon les uns; et 1584, selon les autres.

La mort de cet auguste prélat répandit la consternation parmi tous les habitans de Milan qui, rassemblés autour de son palais durant les trois jours qu'il fut à l'agonie, jetèrent des cris de désespoir, lorsqu'on leur annonça que Charles n'existait plus : les uns et les autres demandèrent qu'on leur donnât les vêtemens qu'il avait portés, et se les partagèrent comme des reliques; enfin, son corps fut déposé dans un cercueil de plomb, sous les degrés du grand autel de la cathédrale; de toute part, on vint y répandre des pleurs, et peu de temps après ses obsèques, on commença le procès de sa canonisation qui pourtant ne fut célébrée par Paul V, que le premier novembre 1610.

Charles Borromée a beaucoup écrit sur les matières dogmatiques et morales; il en existe 5 volumes in-folio qui ont paru à Milan; la bibliothéque du Saint-Sépulchre a conservé ses Lettres manuscrites, et ses *Institutions* pour les confesseurs ont été imprimées aux frais du clergé de France.

F. D.


BOSCOVICH.
N pinx.t
Landon direx.t

BOSCOVICH.

Joseph-Roger Boscovich naquit à Raguse en 1711. Les jésuites avaient dans cette ville un collége où il fit ses premières études. A 14 ans, il se rendit à Rome, entra au noviciat des jésuites, y fit son cours de théologie, et se livra à l'étude des mathématiques. En 1740, il fut nommé professeur dans cette faculté au collége romain. Les exercices annuels de cette maison lui donnèrent lieu de publier un grand nombre de dissertations qui le firent connaître avantageusement comme géomètre, comme astronome et comme physicien. En 1750, Boscovich fut chargé par le cardinal Valenti de la mesure de deux degrés terrestres en Italie. Il exécuta ce grand travail avec le P. *Maire,* jésuite comme lui, et y montra autant de zèle que d'intelligence. L'ouvrage latin qu'il publia à ce sujet en 1755, et qui fut traduit en français en 1770, peut être, sous plusieurs rapports, placé à côté de ceux de Bouguer et de la Condamine. Celui qu'il donna en 1758, et qui a pour titre : *La Philosophie naturelle réduite à une seule loi*, joint à la profondeur du savant, toute la sagacité du plus habile logicien; la réputation que le P. Boscovich s'était acquise le fit appeler dans les principales universités de l'Italie; il professa successivement les mathématiques pendant six ans à Pavie, et pendant trois ans à Milan. En 1773, époque de la suppression de l'ordre des jé-

suites, des amis qu'il avait en France l'engagèrent à s'y fixer. Il vint à Paris l'année suivante, et y obtint des lettres de naturalité, un traitement de 8000 livres, et le titre de directeur d'optique de la marine. Ce fut pour justifier ce titre que l'abbé Boscovich s'occupa des savantes recherches sur plusieurs parties de l'optique et de l'astronomie, qui composent les cinq volumes in-4°, qu'il fit imprimer à Venise en 1785. Il avait quitté la France deux ans auparavant. Il mourut à Milan en 1787, au moment où il s'occupait de diriger la mesure d'un degré terrestre en Lombardie, et de faire lever la carte de cette province. L'abbé Boscovich est regardé avec raison comme un des hommes les plus remarquables que l'Italie ait donnés aux sciences et aux lettres dans le dernier siècle. Il fut à-la-fois bon géomètre, savant astronome, physicien ingénieux, humaniste exercé, écrivain élégant, et même poète distingué. On peut le citer parmi les nombreux exemples qui prouvent que l'étude des sciences ne dessèche point l'imagination. Dans sa jeunesse, il cultiva les muses latines; il leur consacra depuis tous les loisirs que lui laissaient ses travaux scientifiques. En 1760, il publia son poëme latin sur les *Eclipses*, ouvrage remarquable par l'élégance et l'harmonie du style, et dans lequel les couleurs de la poésie sont employées avec art à couvrir les détails arides de la science. L'abbé Boscovich avait beaucoup voyagé; on a de lui la relation d'un voyage en Turquie. F.





H Rigaud pinx *Landon direx.*

BOSSUET.

Jacques Benigne Bossuet, né à Dijon, en 1687, d'un conseiller au parlement, mourut en 1704, après avoir fourni une vaste carrière de gloire. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne, en 1642, prêcha plusieurs fois devant le roi, depuis 1661 jusqu'en 1669, que ses succès dans la chaire lui valurent l'évêché de Condom, et l'année suivante la nomination de précepteur du dauphin. Il fut promu à l'évêché de Meaux, en 1681. Comme précepteur du dauphin, et aumônier de la dauphine, il passa une partie de sa vie à la cour, ce qui rend prodigieux l'immensité de ses travaux, de controverse. La Bruyère l'a appelé *un père de l'église*, et ce jugement a été adopté. En effet, il combattit corps à corps l'église protestante, défendit l'orthodoxie contre le quiétisme du pieux Fénélon et les libertés de l'église gallicane contre la cour de Rome. Il était tour-à-tour l'épée et le bouclier de l'église. Son principal ouvrage contre les protestans est l'*Histoire des Variations*. C'est un chef-d'œuvre de forte dialectique et d'analyse. C'est, avec les Lettres provinciales, le seul ouvrage polémique qu'on lise encore. Il ne faut pas citer pour sa gloire son attaque contre Fénélon. On a attribué à l'*Exposition de la Foi*, par Bossuet, plusieurs conversions remarquables, entre autres celle de Turenne.

Mais ses deux titres à l'immortalité, sont *le Discours sur l'Histoire universelle*, et ses *Oraisons funèbres*. Dans le premier, composé pour l'éducation du dauphin, il a donné aux récits des faits, la noblesse et la rapidité de l'éloquence, sans sortir du style historique. L'on a observé avec raison que c'était l'histoire de la providence et de la nation juive; qu'il donnait pour cause aux grandes révolutions des empires, les décrets mystérieux de Dieu sur les Juifs, comme l'astronome Ptolomée faisait de la terre, qui est l'une des plus petites planètes, le centre unique de tous les mouvemens célestes. Mais c'est sur le talent de l'écrivain que portent les éloges, et l'on ne saurait en trop donner à ce morceau admirable, nous dirions sublime, s'il ne fallait pas réserver cette expression pour ses Oraisons funèbres. Toutes ont de grandes beautés; mais quatre sont incomparables, savoir: celle de la *reine d'Angleterre*, celle de la *duchesse d'Orléans*, celle du *grand Condé*, celle de la *princesse Palatine*. « Ce « sont des chef-d'œuvres d'une éloquence qui ne « pouvait pas avoir de modèle dans l'antiquité, et « que personne n'a égalée depuis. Bossuet ne « s'y sert point de la langue des autres hommes. « Il fait la sienne; il la fait telle qu'il la lui faut « pour la manière de penser et de sentir qui est à « lui; expressions, tournures, mouvemens, con- « structions, harmonie, tout lui appartient. » *La Harpe.*

J.





Cochin pinx.t *Landon direx.t*

BOUCHARDON.

Les arts dont le principe est fondé sur l'étude du dessin ont entre eux une telle analogie, que l'élève doué des dispositions les moins douteuses a souvent de la peine à faire un choix, et semble ignorer sa vocation ; c'est ce qu'éprouva Bourchardon. Séduit par le charme du coloris il se livra d'abord à la peinture ; mais l'architecture et la sculpture, que professait également son père, ne lui présentaient pas moins d'attrait : enfin ce fut vers ce dernier art qu'il se sentit entraîné par un penchant irrésistible ; il s'y fixa sans retour.

On pourait s'étonner qu'avec un jugement exquis, une prodigieuse facilité, de l'instruction, de l'élévation dans les idées, Bouchardon n'ait pas eu un plus grand style, un goût plus sévère ; mais à cette époque l'art tendait sensiblement vers cet état de décadence où il est tombé vers la fin du dernier siècle. Dominé par l'exemple, Bouchardon ne fit sans doute aucun effort pour relever la sculpture et la porter au point de perfection où nous la voyons maintenant, mais on ne doit pas lui reprocher d'avoir accéléré sa chute. Les ouvrages de Bouchardon, qui probablement ne feraient pas aujourd'hui la réputation d'un artiste, offrent cependant une certaine grace, et ce sentiment de nature étranger à la plupart des statuaires de son temps. Il avait une pratique de dessin agréable et spirituelle ; il la devait

à l'habitude qu'il avait contractée en Italie, de copier les chefs-d'œuvre qu'il rencontrait chaque jour. Sur sa réputation, le roi le fit venir de Rome, et lui confia la restauration de plusieurs statues du parc de Versailles : douze figures qu'il fit à Paris pour l'église Saint-Sulpice ; la fontaine de Grenelle, où l'on en compte sept, accompagnées de quatre bas-reliefs ; l'amour adolescent, etc., sont ses principales productions : mais la statue de Louis XV, qui a été détruite dans les troubles de la révolution, passait pour son meilleur ouvrage ; et le cheval était regardé comme un chef-d'œuvre, digne, par la pureté du trait, par le choix et la vérité des formes, d'être opposé à ce que les anciens nous ont laissé de plus parfait dans ce genre. Bouchardon ne jouit pas de tout l'honneur que lui a fait ce monument ; il mourut avant d'avoir pu terminer les accessoires de la statue.

Edme Bouchardon, mort en 1762, était né en 1698, à Chaumont en Bassigni. A vingt-quatre ans il remporta le grand prix de sculpture dans l'école de Coustou le jeune ; à quarante-six il fut admis à l'académie, et deux ans après nommé professeur. Simple dans ses mœurs et dans ses goûts, modeste dans sa conduite ; bon, sincère, il ne connut ni l'intrigue ni la basse jalousie, qui décèlent toujours la médiocrité, et ternissent quelquefois les plus beaux talens.



HIST. DE FRANCE.



BOUCICAULT.

E del^t *Landon direx^t*

BOUCICAUT.

Jean le Maingre de Boucicaut, fils du maréchal de ce nom, nommé parmi les seigneurs français qui signèrent le traité de Brétigny, fut élevé pour le métier des armes. Il avait des modèles à suivre dans ses nobles aïeux : il sut les surpasser. Dès son début, il attira l'attention des vieux guerriers, et Charles VI lui fit l'honneur de l'armer chevalier le jour de la bataille de Rosebecq, en 1382, où il combattit auprès de la personne du roi. La fortune ne lui fut pas favorable à la journée de Nicopolis; il y fut fait prisonnier, et ne revint en France qu'en 1399.

Ce n'était plus alors cette belle France, armée contre ses ennemis, c'était la France toute souillée du sang de ses propres enfans. Le malheureux accident arrivé au roi favorisait l'ambition des princes de son sang, et cette ambition avait fait naître la guerre civile, le plus terrible des fléaux. Anglais, Bourguignons, Orléanais couvraient la France de deuil, et, ce qui arrive presque toujours lorsqu'un ennemi étranger vient appuyer une faction, l'Anglais seul profitait de nos désordres politiques. Boucicaut, en fidèle sujet, ne suivit que le parti de l'honneur, celui du monarque infortuné. On l'avait envoyé assiéger dans Avignon Benoît XIII, lorsque Charles voulut le forcer à l'abdication. A son retour, il combattit les factions rivales et l'ennemi exté-

rieur plus dangereux encore. Sa renommée faisait sa force, et ses drapeaux étaient le rendez-vous du trop petit nombre de Français dignes de ce nom.

Boucicaut n'eut pas la douleur de vivre longtemps au milieu de tant de calamités. La république de Gênes, qui venait de se donner à la France, le demanda pour gouverneur. Il s'y rendit en 1401 ou 1402, et remplaça le comte de S.-Paul, qui déplaisait trop aux Génois, parce qu'il plaisait trop à leurs femmes. Boucicaut avait une tâche pénible à remplir. En arrivant à Gênes, il trouva par-tout des traces terribles de l'anarchie qui avait désolé cette malheureuse république. Le commerce avait disparu d'une ville qui lui devait toute son antique prospérité. Des voleurs et des assassins impunis répandaient la terreur dans ses murs. Une affreuse anarchie y régnait. Les citoyens puissans par leur naissance ou par leur fortune étaient armés les uns contre les autres. Chaque rue était un champ de bataille, et chaque maison une citadelle. Le maréchal de Boucicaut fit cesser tous ces désordres. Il punit du dernier supplice les hommes chargés de crimes; il désarma les hommes exaltés; il rappela les négocians paisibles; il protégea les faibles, défendit les rassemblemens, entretint une garde nombreuse, et fit succéder la tranquillité au tumulte, et l'ordre à la licence. Les Génois se firent pendant huit ans l'effort d'être heureux; mais en 1409, ils se jetèrent sur les Français, qu'ils massacrèrent. Boucicaut échappa avec peine à leur fureur.

Pendant le temps de son gouvernement, il ne s'était pas contenté de travailler au bonheur d'un peuple indisciplinable, de grandes entreprises militaires étaient encore venues accroître sa renommée. Ses guerres du levant furent heureuses. Il fit lever aux Turcs le siége de Constantinople : il les chassa de quelques-unes des places dont ils s'étaient emparés sur l'empereur grec. Lescandelous fut prise d'assaut, et sa garnison passée au fil de l'épée ; mais la paix de Chypre étant venue arrêter ses succès, il tourna ses armes contre le sultan d'Egypte, dont les vaisseaux de guerre avaient pillé quelques marchands génois. La jalousie des Venitiens l'empêcha seule de triompher de ce nouvel ennemi. Ils l'instruisaient de la marche du maréchal, et lorsque ce dernier se présentait sur les rivages du Nil, il trouvait par-tout des troupes prévenues et des retranchemens préparés. Leur prévoyance ne l'empêcha cependant point de s'emparer de Beryte; ce fut aussi le plus brillant exploit de cette campagne.

On a reproché au maréchal de Boucicaut d'avoir établi à Gênes une administration trop rigoureuse. Il est vrai qu'elle fut sévère; mais s'il est des momens où l'indulgence n'est que de la faiblesse, n'est-ce pas lorsque l'impunité prolonge le malheur et perpétue le crime ?

Les dernières années de ce guerrier célèbre étaient réservées à de grandes infortunes. Après avoir combattu quelquefois avec succès, mais toujours avec honneur, les armées anglaises, il fut fait prisonnier

à la malheureuse bataille d'Azincourt. Conduit en Angleterre, il y mourut en 1421, et la France perdit en lui un de ses plus puissans défenseurs et de ses plus généreux chevaliers.

Boucicaut au milieu des armes, n'était point demeuré étranger aux lettres : les muses vinrent quelquefois se reposer sous sa tente et sourire au jeune guerrier. Ces virelais, ces balades que chantait toute la France, Boucicaut les avait composées dans des jours orageux, comme pour faire diversion au spectacle des malheurs de la patrie. Persuadé que tout honneur vient des dames, il ne chantait qu'elles; et c'était pourtant lui qui n'osait révéler son amour à sa dame qu'à la troisième année, et qui traitait d'audacieux les étourdis qui s'expliquaient dès la première.

PH. L. R.





Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BOUFLERS.

La vie de ce Héros ne fut qu'une suite de grandes actions. Né d'un sang fécond en hommes illustres, il eut la gloire de les surpasser tous. Il reçut une blessure au combat de Voerden, contribua beaucoup à décider la victoire d'Ensheim, et prit possession de Cassel le 30 septembre 1681. Le renouvellement des hostilités, en 1688, donna un nouvel exercice à sa valeur; il prit plusieurs places fortes sur la Moselle, fut blessé au siége de Mons, et bombarda Liége. Il défendit Namur contre le roi Guillaume, et fut fait prisonnier, au mépris de la capitulation. L'image des combats plaît aux guerriers, lorsque la paix les contraint à l'inaction; et le spectacle de batailles simulées paraît propre à former les princes. Le maréchal de Bouflers commanda, en 1698, le camp de paix que l'on fit à Compiegne, pour l'instruction et peut-être plus encore pour l'amusement du duc de Bourgogne. Le Maréchal s'y distingua par un faste qui fit l'admiration des courtisans, et que les sages avaient le droit de blâmer.

La guerre de la Succession, si funeste à l'état, ne le fut point à la gloire de Bouflers. Commandant en Flandre sous le duc de Bourgogne, il poussa les ennemis jusques sous le canon de Ni-

mègue; mais son plus beau titre de gloire est sa défense de Lille; l'on peut croire néanmoins qu'il y eut plus de politesse que de sincérité dans le compliment que lui fit le prince Eugène: « Je « suis bien glorieux d'avoir pris Lille défendu « par vous; mais j'aimerais mieux encore l'avoir « défendu comme vous. » Boufflers eût pu répondre comme le Héros carthaginois à Scipion: « Parmi tant de titres qui vous décorent, vous « pourrez ajouter celui d'avoir forcé à vous cé« der, le Général que le ciel a rendu vainqueur « de tant de chefs illustres. »

Boufflers, subordonnant l'orgueil au patriotisme, obtint d'aller servir sous Villars. Les circonstances étaient critiques; les alliés nous pressaient de toutes parts; chaque jour était marqué par des revers. Villars, qui semblait et qui devint en effet le sauveur de la France, fut blessé; Boufflers fut chargé du soin d'assurer la retraite de l'armée. Il s'acquitta de cette mission difficile avec le talent d'un grand homme de guerre. Ce fut son dernier exploit. Uniquement né pour les armes, la paix le rendit au repos qu'il n'aimait point; et, comme il arrive presque toujours dans les monarchies, il se perdit dans la foule des courtisans. Il avait été fait maréchal de France en 1693, et, en 1704, capitaine des gardes-du-corps. Il termina ses jours en 1711, à 68 ans.

L....e




BOURBON.
Titien pinx^t.
Landon direx^t.

Le CONNÉTABLE de BOURBON.

Charles de Bourbon naquit en 1489, de Gilbert de Montpensier et de Claire de Gonzague. Il signala son courage dans les guerres malheureuses de la fin du règne de Louis XII. La France dès-lors se plut à voir en lui un héros destiné à la défendre : mais, quoique né avec de grandes vertus, il cachait sous un air taciturne une humeur altière et vindicative; et, victime d'une intrigue de cour, il tourna contre sa patrie tous les talens qui le rendaient le premier capitaine d'un siécle belliqueux.

Bourbon n'avait encore que 26 ans, lorsqu'en montant sur le trône François I lui confia l'épée de connétable; il méritait cette distinction et le prouva à Marignan par des conseils et par des exploits dont la récompense fut la vice-royauté du Milanais. Il chassa de cette province l'empereur Maximilien qui voulait la reconquérir, et, se défiant de Léon X, il proposa de s'emparer de Rome : cet avis était d'un habile politique; François I ne l'adopta pas; et, prévoyant la perte prochaine du Milanais, Bourbon en abandonna le gouvernement. En 1521, Charles-Quint ayant menacé le royaume du côté de la Flandre, le roi, à la tête de l'armée, le rencontra près de Valenciennes; et le Connétable voyant les Espagnols

mal postés, proposa de combattre : Charles semblait être perdu ; mais toute la gloire de cette action eût appartenu à Bourbon, et l'on assure que François I, qui déja lui avait retiré le commandement de l'avant-garde, laissa, par une jalousie indigne d'un cœur comme le sien, échapper une victoire certaine qui eût écarté tous les malheurs dont la France devait être bientôt accablée.

Des désagrémens plus directs attendaient le Connétable : il était veuf de Suzanne de Bourbon, sa cousine, avait à peine 30 ans, et la beauté de ses traits, les agrémens de son esprit, lui gagnèrent le cœur de Louise de Savoie, mère du roi. Elle lui offrit sa main ; il osa rejeter cette offre avec un mépris qui lui attira la colère de François I. Louise, non moins irritée, pour satisfaire son dépit, fit valoir des droits qu'elle prétendait avoir sur le duché de Bourbon. Le procès qu'elle intenta au Connétable fut un affront qu'il ne put supporter. Il sentit que la mère du roi aurait les juges pour elle ; il se crut déja dépouillé de tous ses biens, et placé au dessous d'un Bonnivet, favori sans mérite, qu'il se plaisait à humilier et qui s'en dédommageait en travaillant à sa disgrace. Cette perspective lui fit oublier ses devoirs. Charles-Quint, attentif à la perte de la France, fit sonder ses desseins ; on le trouva disposé à prendre un parti extrême, et on

l'y détermina par des promesses brillantes. Charles devait lui donner en mariage sa sœur Eléonore, une dot considérable, et lui faisait envisager jusqu'à l'héritage de toute la maison d'Autriche. Il paraît qu'entraîné par l'ambition et la vengeance, Bourbon forma une conspiration contre l'état. Les pièces de la procédure ne présentent que trop de vraisemblance. Le roi fut instruit à temps, et Bourbon s'enfuit sur les terres de l'Empire, n'emmenant avec lui qu'un seul gentilhomme. Cet événement consterna la France; on plaignit un héros que l'injustice avait contraint de devenir coupable. Les amis du Connétable furent poursuivis avec rigueur; mais ses ennemis n'échappèrent pas à la haine du peuple qui regarda sa fuite comme un présage funeste. Cependant Bourbon ne reçut pas de l'Empereur le traitement qu'il en espérait: il ne fut point mandé à Madrid, et on différa son mariage avec Eléonore de manière à lui faire sentir qu'il ne se ferait jamais. Il n'était plus qu'un transfuge, un proscrit; il pouvait ne pas tenir plus à sa parole qu'à sa patrie: cependant on voulait tirer parti de ses talens et de ses projets; et, après l'avoir entouré de surveillans, il fut mis à la tête des troupes que Launoy, vice-roi de Naples, commandait en Italie. Il chassa de ce pays les Français que conduisait Bonnivet, son ennemi personnel. En 1524, le Conseil de l'Empereur lui traça le plan d'une invasion en Provence; il fut

contraint de faire le siége de Marseille qu'il désapprouvait et que les Français lui firent lever précipitamment. Après avoir rassemblé des troupes en Allemagne, il repassa en Italie que François I envahissait de nouveau. Le gain de la bataille de Pavie fut en partie le fruit de sa prudence et de sa valeur. L'esprit de vengeance le porta à se montrer au roi de France prisonnier; mais, à la vue de son prince dans cet état d'abaissement, il ne put retenir ses larmes. Quelques instans avant il s'était écrié à l'aspect du cadavre de Bonnivet, tué dans le combat: *Ah! malheureux, tu es la cause de la ruine de la France et de la mienne!* Bourbon redevenait français: lorsque dans le conseil de Madrid on proposa de rétablir en sa faveur le royaume d'Arles, il refusa, si la chose s'exécutait, de faire hommage au roi d'Angleterre qui voulait aussi profiter des malheurs de la France. Enfin, de plus grands intérêts ayant traversé les siens; il devint un protégé incommode pour l'Empereur qui était loin de tenir les promesses dont il l'avait d'abord ébloui. Mais, par la seule force de son génie, Bourbon formait comme une puissance isolée qu'on devait craindre. Une armée d'aventuriers allemands était venue se ranger sous ses bannières, et le rendait redoutable à tous les princes de l'Italie. Il ne cachait même pas qu'il méditait quelque dessein secret. On a pensé que, desirant de rentrer dans

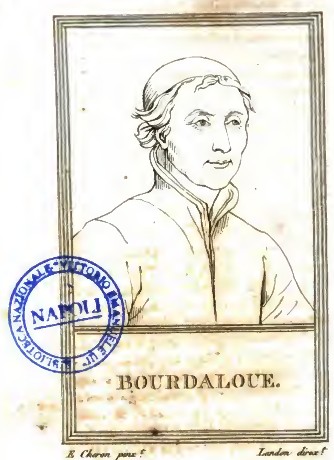
sa patrie, il voulait mériter l'oubli de sa défection par une action utile à la France. Le royaume de Naples était une proie facile : il pouvait s'en emparer pour les Français ou pour lui-même. Cependant il parut quelque temps disposé à obéir à l'ordre de l'Empereur qui l'appelait en Allemagne ; mais ses troupes mal payées se révoltèrent ; sans doute il l'avait prévu : « *Mes enfans,* « dit-il aux mutins, *je suis un pauvre cavalier ;* « *je n'ai pas un sol non plus que vous : fesons* « *fortune ensemble. Je vais vous mener dans un* « *lieu où nous nous enrichirons à jamais.* » Aussitôt ses soldats qui avaient toute confiance en lui, s'écrièrent : *Nous vous suivrons à tous les Diables !* Clément VII venait d'entrer dans la ligue contre l'Empereur ; Bourbon saisit ce prétexte, promet à son armée le pillage de Rome et marche contre cette ville. En vain le pape se hâte d'obtenir une trève du vice-roi de Naples ; le Connétable, qui chaque jour se rendait plus indépendant, n'a aucun égard à ce traité ; arrivé devant Rome, il resserre la place, et, dès les premiers jours du siége, tente de l'emporter d'assaut. Une brèche que le hasard lui découvre facilite l'attaque ; mais dans l'action il est atteint d'une balle qui ne lui laisse que le temps d'ordonner de cacher sa mort aux soldats. Le prince d'Orange, son ami, fit jeter un manteau sur son corps, et les assiégeans n'apprirent la perte qu'ils venaient de faire que

lorsqu'ils eurent emporté les remparts de Rome. Cet événement les rendit furieux, et l'on sait que jamais la mort d'un homme ne fut vengée par plus de meurtres et de ravages.

Bourbon n'avait que 38 ans. Ses soldats qui le chérissaient firent embaumer son corps; et, pour le préserver des insultes auxquelles il eût été exposé dans Rome, le transportèrent à Gaëte où ils lui firent ériger à leurs frais un mausolée magnifique.

Ce héros commit un crime en combattant contre sa patrie: les injustices qu'on lui fit éprouver ne le justifient pas, mais l'empêchent de paraître odieux. Quoiqu'il ne soit pas le seul auteur des maux que la France eut à souffrir alors, seul il eût suffi pour l'en préserver. Lorsqu'on le voit, sans autre bien que sa gloire, faire entrer son nom dans tous les traités, humilier ses ennemis, être craint même du prince qu'il sert, finir par ne prendre conseil que de lui-même, lever des armées sans argent, et se rendre l'effroi de toute l'Italie alors féconde en guerriers, on juge de quelle utilité un tel homme eût été à son pays, et des desseins qu'il pouvait accomplir si la mort ne l'eût arrêté au milieu de sa carrière.

B.



E. Cheron pinx.t *Landon direx.t*

BOURDALOUE.

Bourdaloue naquit à Bourges en 1633. Il entra aux Jésuites de cette ville à 15 ans. Après s'être distingué dans tous les grades de sa société, par lesquels il passa successivement, il fut envoyé à Paris A peine il y parut qu'un concours innombrable d'auditeurs s'empressa de l'entendre. On admirait la noblesse et le naturel de son expression, l'art avec lequel il s'élevait sans emphase, et savait descendre sans tomber dans la bassesse, se faisant également goûter et des grands et du peuple. On remarquait surtout cette force toujours égale qne soutient sans cesse cette logique pleine de vigueur, avec laquelle il presse l'incrédule et l'impie jusques dans leurs derniers retranchemens, et pour la première fois, dit Voltaire, on entendit dans la chaire la raison éloquente.

Il fut appelé à Versailles. Il étonna Bossuet; il émut le roi; fit pâlir les courtisans. Louis XIV voulut l'entendre prêcher tous les deux ans: *j'aime mieux vos redites, dit-il à Bourdaloue, que les choses nouvelles des autres.*

Envoyé dans les provinces méridionales, Bourdaloue sut s'y concilier tous les suffrages, gagner les cœurs, et faire aimer une religion que trop de violences avait rendu odieuse.

Il prêcha 34 ans de suite, soit à Paris, soit à la

cour, sans cesser de se livrer, en même temps, aux fonctions du tribunal de la pénitence, où il restait cinq et six heures de suite.

Il renonça à la prédication sur la fin de ses jours; mais il se consacra aux assemblées de charité et aux prisons. Peu d'hommes ont fourni une carrière plus laborieuse, plus utile et plus complète que la sienne. A 72 ans, la surveille de sa mort, il s'occupait encore de l'instruction et des exercices de son ministère.

« Ce que j'admire en lui, dit M. Maury, « en appréciant son talent oratoire, c'est qu'il « se fait oublier lui-même..... C'est qu'il n'exa-« gère jamais les devoirs du christianisme.... C'est « cette fécondité inépuisable de ses plans, qui ne « se ressemblent jamais.... C'est cette connais-« sance la plus profonde de la religion, et l'usage « admirable qu'il fait de l'Ecriture et des Pères.... » Ajoutons cependant à ce jugement, que Bourdaloue, plus habile dialecticien qu'orateur disert, sait mieux dégager la vérité des chaînes tortueuses du sophisme, que trouver le chemin du cœur; que la pénible uniformité de ses raisonnemens n'est presque jamais interrompue par les mouvemens de l'ame, et que par fois son expression manque de couleur.

On regarde comme ses chef-d'œuvres les Sermons sur *la Conception*, sur *la Passion* et sur *la Résurrection*.

L. G. T.

HIST. DE FRANCE.



BOURDON.

Sébastien Bourdon n'a ni la sagesse du Poussin, ni la grâce de Le Sueur; mais la fécondité, l'originalité de son génie, la vivacité de ses pensées, son exécution facile et spirituelle, justifient sa réputation comme peintre d'histoire. Comme paysagiste, il se place à côté de Claude Lorrain et du Poussin, et cela suffit à son éloge.

Il naquit à Montpellier d'un Calviniste, peintre sur verre, qui l'envoya à 7 ans étudier à Paris chez un maître médiocre. Le jeune artiste se forma lui-même; ayant manqué d'occupation, il s'engagea à 18 ans; son capitaine vit quelques uns de ses dessins, en reconnut le mérite, et lui donna son congé et des secours pécuniaires. Bourdon partit pour Rome où il fit quelques tableaux, entre autres l'un des trois chef-d'œuvres de l'école française, placés dans l'église de S. Pierre.

Il eut querelle dans cette ville avec un peintre qui le menaça de le dénoncer à l'inquisition; Bourdon effrayé prit la fuite, sans avoir eu le temps de faire toutes les études qui lui étaient nécessaires pour acquérir la correction du dessin qui lui manqua toujours. Lors de son retour à Paris, il peignit pour Notre-Dame le Martyre de S. Pierre, qui est regardé comme son chef-d'œuvre. De grands travaux lui furent confiés par la fabrique de S. Ger-

vais et S. Protais : il se permit quelques plaisanteries sur les sujets qu'il avait à traiter, et les Marguilliers craignant qu'un Calviniste ne remplît leur église d'impiétés, lui ôtèrent la plus grande partie de l'entreprise.

Voyant les arts oubliés pendant les guerres civiles de la minorité de Louis XIV, il partit pour la Suède où la fameuse Christine lui fit l'accueil le plus gracieux. Bourdon n'était pas dans l'aisance, elle voulut l'enrichir et lui fit don d'une collection de tableaux des plus excellens maîtres, fruit des conquêtes de Gustave-Adolphe. Mais cet artiste, avec une rare délicatesse, fit connaître à la reine tout le prix de ce qu'elle voulait lui donner, et l'engagea ainsi à garder ce qui eût été pour lui une fortune immense. Très-considéré, mais peu occupé en Suède, il revint dans sa patrie, et trouva l'occasion d'exercer ses talens à Paris et dans plusieurs villes principales. Souvent enfermé pendant plusieurs semaines dans un grenier qui lui servait d'atelier, il ne le quittait qu'avec peine ; et, faisant de son art sa plus douce occupation, il oubliait ainsi les soucis d'une vie d'abord trop agitée, et les embarras que cause toujours le manque de fortune. Aussi regretté pour ses vertus que pour ses talens, Bourdon mourut, en 1671, recteur de l'Académie. Il a réussi dans tous les genres de peinture, et savait imiter toutes les manières : il a gravé à l'eau forte plusieurs morceaux estimés.

L.



Vangelisty del.t *Landon direx.t*

LA BOURDONNAYE.

Vers le milieu du siècle dernier, la compagnie des Indes de France et celle d'Angleterre se disputèrent l'empire des contrées lointaines où le commerce les avait attirées ; et pendant quelque temps il fut permis de douter à laquelle demeurerait la supériorité. L'éclat passager et les triomphes de la compagnie française furent dus principalement à deux hommes célèbres par leurs actions et par la rivalité qui s'éleva entre eux pour le malheur de la France. L'un était le fameux Dupleix, l'autre Bernard-François Mahé de la Bourdonnaye. Celui-ci naquit à Saint-Malo en 1699, et commença à naviguer dès l'âge de dix ans. Il fit plusieurs voyages dans les mers de l'Inde, et se fit remarquer dans presque tous par quelque action d'éclat. A-la-fois négociant, guerrier et administrateur, il fut choisi en 1735 pour rendre utile l'Isle-de-France, que la compagnie des Indes se décidait, non sans peine, à ne point abandonner. Par les travaux, les soins et l'industrie de la Bourdonnaye, cette colonie offrit bientôt aux navires de la compagnie un port où ils pouvaient se réparer, et se mettre en état de continuer leur route vers des parages plus éloignés, et où les équipages, fatigués d'une longue traversée, trouvaient des vivres et des rafraîchissemens. Peu de temps après, trois vaisseaux, dont un de 500 ton-

neaux, sortirent des chantiers de cette colonie naissante.

La Bourdonnaye se trouvait en France vers 1741, à l'époque où il était aisé de prévoir que la guerre ne tarderait pas à éclater entre la France et l'Angleterre. Il proposa au ministère un plan qui aurait peut-être à jamais assuré la supériorité des Français dans les mers de l'Inde. Ce plan fut d'abord adopté, et l'on confia à son auteur une escadre pour le mettre à exécution; mais, peu de temps après, le ministère changea d'avis, et l'escadre fut rappelée. L'événement fit voir combien le projet de la Bourdonnaye était sage et sa politique judicieuse: pour lui il ne songea qu'à réparer la faute qu'on avait faite, et les malheurs qui en avaient été la suite. Sans magasins, sans vivres, sans argent, par ses soins et sa constance, il parvint à armer, à l'Isle-de-France et à l'Isle-de-Bourbon, dont il était gouverneur, une escadre de neuf vaisseaux armés en guerre, chargés d'un peu plus de trois mille hommes qu'il avait disciplinés et formés lui-même. Il y avait dans cette petite armée environ huit cents noirs. Une escadre anglaise croisait devant Pondichery. La Bourdonnaye osa l'attaquer, la battit, la poursuivit, la dispersa, et se hâta d'aller mettre le siége devant Madras, le principal établissement de la compagnie anglaise sur la côte de Coromandel. La ville capitula, et le vainqueur exigea pour sa rançon une somme d'environ neuf millions. Il se disposait à de nouveaux exploits; mais ses ennemis étaient parvenus à faire

naître la jalousie dans l'ame de Dupleix, gouverneur-général des établissemens Français dans l'Inde, et en cette qualité le supérieur de la Bourdonnaye. La capitulation fut cassée, la ville détruite, et la rançon perdue. Un coup de vent ruina l'escadre de la Bourdonnaye, qui se vit forcé de repasser en France, où des accusations calomnieuses l'avaient précédé. A son arrivée il fut enfermé à la Bastille, et très-étroitement resserré; on lui refusa même la consolation de voir sa femme et ses enfans : telle fut la récompense de ses services et de ses exploits. Enfin, au bout de trois ans et demi, la commission du conseil, chargée de prononcer sur son affaire, le déclara innocent. Il fut mis en liberté et rétabli dans ses honneurs; mais le chagrin et la longueur de sa détention avaient fait naître en lui le germe d'une maladie mortelle : il y succomba peu de temps après, en 1754, et avec lui s'anéantirent les espérances que ses grands talens avaient fait naître. Le public le regarda comme une victime de l'envie, et ce ne fut que par les plus brillans succès que Dupleix pût faire oublier qu'il avait été au nombre de ses persécuteurs.

On comparait la Bourdonnaye à Duguai-Trouin, dont il était le compatriote. « On le connaissait, « dit l'abbé Raynal, également propre à construire « des vaisseaux, à les conduire et à les défendre. « Ses projets portaient l'empreinte du génie. Les « difficultés n'étonnaient jamais son ame, et il « avait le rare talent d'élever à sa hauteur les

« hommes soumis à ses ordres ». Il possédait à un degré supérieur l'esprit de détail, et il est un de ces exemples nombreux et marquans que l'on pourrait citer pour prouver que l'on a tort de croire que *cet esprit rétrécit les vues ;* opinion fausse et funeste, mais favorable à la paresse et à la médiocrité orgueilleuse.

Il ne reste plus de traces de la puissance gigantesque de Dupleix dans l'Inde, tandis que l'état florissant de la colonie de l'Isle-de-France atteste les talens de l'homme qui l'a fondée, et qui, par les ressources qu'il en tira si peu d'années après son établissement, fit voir quelle pouvait être son importance par la suite.

Les malheurs de la Bourdonnaye vinrent de ce qu'il n'était pas assez soumis aux directeurs de la compagnie des Indes, dont il n'estimait pas les talens. Avant sa catastrophe, il fut plus d'une fois réduit à se justifier. « Comment, lui demandait un de ces « directeurs, avez-vous si mal fait les affaires de la « compagnie et si bien les vôtres ? C'est, répondit-« il, que j'ai fait mes affaires selon mes lumières, « et celles de la compagnie d'après vos instruc-« tions. »

M.



LOUIS DAUPHIN,
Duc de Bourgogne.

Hyac Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

LE DUC DE BOURGOGNE.

Louis, duc de Bourgogne, naquit le 6 août 1682, du dauphin, fils de Louis XIV et de Marie-Anne-Christine, princesse de Bavière. « Les défauts de ce « jeune prince, dit le duc de Saint-Simon dans « ses Mémoires, devaient faire trembler pour la « suite; il était fougueux jusqu'à briser les pen- « dules lorsqu'elles sonnaient l'heure qui l'appelait « à ce qui ne lui plaisait pas, et jusqu'à s'emporter « de la plus étrange manière contre la pluie, lors- « qu'elle contrariait ses desirs ». Il avait nne prodigieuse facilité, un orgueil insupportable, une impétuosité de caractère que rien ne pouvait dompter. « Cependant, ajoute le même auteur, son esprit « vif, actif, perçant, opiniâtre contre les difficul- « tés, le rendit transcendant dans tous les genres. « La religion et la raison en firent par la suite « un autre homme, et changèrent tant et de si « redoutables défauts en vertus absolument con- « traires. ».

Cette métamorphose, miracle de l'éducation, fut l'ouvrage du célèbre Fénélon, et la suite du choix excellent que Louis XIV avait fait du duc de Beauvilliers pour lui confier le soin d'une éducation si importante pour le bonheur de la France. Ce fut lui qui présenta l'abbé de Fénélon pour précepteur, et tous deux se firent seconder par les hommes les plus recommandables par leur savoir

et leurs vertus, dans le nombre desquels on distingue l'abbé Fleury, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*.

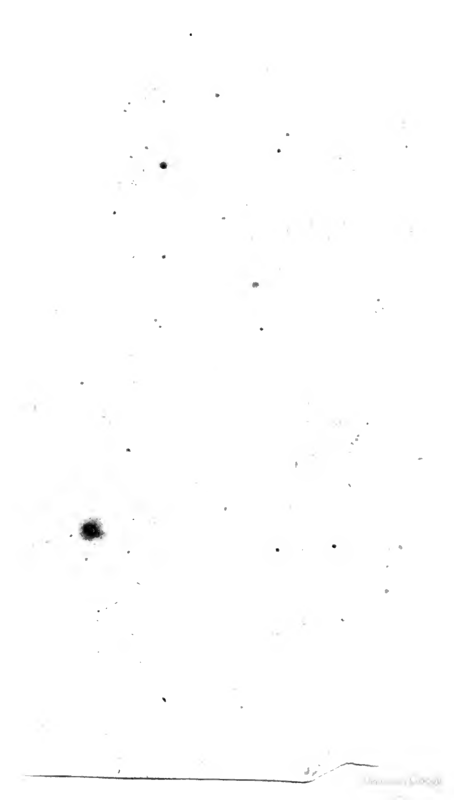
En 1697, le duc de Bourgogne épousa Adélaïde de Savoie, princesse dont les graces et l'esprit prématurés firent l'agrément de la cour, et le bonheur de la vieillesse de Louis XIV. L'éloignement où le grand-dauphin, père du duc de Bourgogne, avait toujours été tenu des affaires, l'espèce de retraite mécontente dans laquelle il vivait, et la froideur qu'il témoignait à son fils, rendaient difficile le rôle du jeune prince. Livré à l'étude et aux pratiques de la plus scrupuleuse dévotion, il regrettait en silence l'éloignement de Fénélon, lorsqu'en 1708, le roi lui confia le commandement de l'armée de Flandres; les opérations ne furent pas heureuses; et le duc de Vendôme, qui, avec les honneurs du second rang, avait réellement toute l'autorité, traita l'héritier du trône avec une hauteur que l'on peut qualifier d'arrogance. Le prince supporta en silence une conduite dont son rang n'aurait pas permis de tirer une faible vengeance. Ses lettres le justifièrent assez auprès du roi, et Vendôme ne fut plus employé; mais, dit madame de Maintenon, *il fut fêté jusqu'au scandale à la cour de Meudon*, et il paraît qu'en effet le grand-dauphin n'avait pas su se défendre de quelque sentiment de jalousie contre un fils dont l'éducation avait été si supérieure à la sienne. Aussi vit-on, à la mort de ce prince, en 1711, le duc de Bourgogne changer entièrement

de conduite. Il quitta l'excessive retenue, la timidité, la roideur qu'on lui reprochait. Les vœux et les regards se tournèrent librement vers lui : son aïeul lui témoigna plus de confiance, et il parut à tous un autre homme. Rien n'égale l'enthousiasme qui s'éveilla alors en sa faveur. Louis XIV résolut peu-à-près de partager le poids du gouvernement avec celui qui devait un jour le supporter en entier; les ministres reçurent l'ordre de travailler avec le dauphin, et de ce moment, le prince déploya une aptitude et une application infatigable pour les affaires. Persuadé que l'exactitude à remplir les devoirs importans auxquels il était appelé était l'hommage le plus agréable à la Divinité, il renonça à une partie de ses pratiques religieuses, pour donner plus de temps aux soins du gouvernement ; ses vertus et ses lumières devinrent l'objet de l'admiration et de l'espérance générales; il partagea avec son aïeul les hommages de la cour, sans s'écarter jamais de la soumission la plus respectueuse envers lui.

De vastes et utiles projets, auxquels l'archevêque de Cambrai paraît avoir eu beaucoup de part, occupaient l'esprit du prince. Simplifier l'administration, rapprocher du trône la noblesse des provinces, présenter à tous des récompenses pour le mérite, faciliter le recouvrement des impôts, et diminuer leur charge, telles étaient les vues de ce prince, dont la maxime était, *que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois.* Il

professait cette manière de penser devant Louis XIV; et le roi, détrompé des vanités de la vie, cédait à l'ascendant que la vertu donnait à son petit-fils. La dauphine n'avait pas moins d'empire sur le vieux monarque, qu'elle charmait par les graces de son esprit et l'enjouement de son humeur. Élève de madame de Maintenon, elle lui témoignait le dévouement le plus tendre; mais au moment où cette princesse faisait le bonheur et l'ornement de la cour, un mal subit et violent l'enleva dans la fleur de son âge, le 12 février 1712. Son époux, inconsolable, atteint de la même maladie, ne survécut que de six jours à celle qu'il regrettait: l'aîné de leur fils mourut presque en même temps, tandis que le second, depuis Louis XV, était dans le plus grand danger; et Louis XIV, accablé de tant de pertes, partagea la douleur et les soupçons de la nation.

A. M.




BOYLE.
NAPOLI

BOYLE.

Robert Boyle naquit en 1626, à Lismore en Irlande. Il semblait que la nature l'eût destiné à succéder aux travaux du grand Bacon qui mourut cette année. Son père, Richard Boyle, comte de Cork, pair et grand trésorier d'Irlande, avait illustré sa famille, en s'élevant par ses talens aux premières places de l'administration : Robert Boyle se consacra entièrement aux sciences, et les services qu'il leur rendit, donnèrent à son nom une célébrité que le temps a respectée. Après avoir terminé de très bonne heure le cours d'études que la noblesse anglaise avait alors, seule en Europe, le bon esprit de ne pas négliger, il voyagea en France et en Italie, et se trouva à Florence en 1642, au moment où Galilée terminait sa carrière. C'est au milieu de l'école célèbre fondée par ce grand homme, la première où dans la recherche de la vérité, on n'ait pris pour guides que l'expérience et le calcul, que Boyle sentit naître son goût pour la philosophie naturelle. De retour dans sa patrie, à l'époque où venaient d'éclater les troubles civils qui coûtèrent à Charles I le trône et la vie, Boyle, étranger à toutes les factions et uniquement occupé de ses études, commença cette longue suite d'expériences et de recherches qui, en enrichissant la physique et la chimie de tant de faits importans, ont jeté sur ces deux sciences un jour nouveau. Il les servit d'au-

tant mieux, que se bornant presque toujours à interroger la nature et à épier le secret de ses opérations, il se tint soigneusement en garde contre tout esprit de système, et laissa même à ses successeurs le soin de mettre en ordre les matériaux qu'il amassait avec un zèle infatigable. Son attachement exclusif pour la méthode expérimentale allait au point que, de peur de se laisser séduire par les brillantes hypothèses de Descartes, il ne voulut jamais, dit-on, lire les ouvrages de ce philosophe. Les travaux et les découvertes de Boyle avaient fixé l'attention générale: la considération dont il jouissait, le noble usage qu'il faisait de sa fortune, son esprit religieux et conciliant, son caractère franc et communicatif, ses mœurs simples et douces réunirent bientôt autour de lui tout ce que l'Angleterre possédait de savans distingués. Après avoir été longtemps l'ame et le chef d'une association libre et privée, il eut une part principale à l'établissement de la célèbre *Société Royale*, qui fut fondée en 1663. Boyle est mort en 1691. Ses ouvrages, réunis dans l'édition de 1744, forment 5 vol. in-fol. C'est à tort qu'on lui attribue quelquefois l'invention de la pompe pneumatique. Il ne fit que perfectionner, avec l'aide de Hook, l'instrument inventé par Otto-de-Guerick: mais il s'en servit avec tant de succès, dans ses nombreuses expériences sur le vide, sur la pesanteur et l'élasticité de l'air, que la machine porta désormais son nom.

F.



Bacon, fecit *Landon direx t*

BRAMANTE.

Bramante Lazari d'Urbin naquit en 1444 dans un petit pays peu connu de ce duché; les uns disent *Castel Durante*, les autres *Fermignano*. Sa famille était pauvre; on lui fit apprendre à dessiner et à peindre, mais son goût le porta vers l'architecture; il étudia d'abord en Lombardie la construction de la célèbre cathédrale de Milan, et partit pour Rome où il peignit quelques tableaux: ils sont devenus très-rares. Le Musée Napoléon en possède un seul qui vient de la collection de Turin; c'est une Descente de croix où l'on remarque de grandes beautés d'expression, un bon ton de couleur, mais peu de correction de dessin.

Le Bramante fit à Rome de profondes études sur les monumens antiques; il mesura particulièrement les restes de la *Villa Adriana* à Tivoli, et fit ensuite le voyage de Naples pour voir les ruines nombreuses et alors mieux conservées qu'aujourd'hui, de Pausilippe, Pouzoles, Baya, etc. Il retourna à Rome où il n'y avait point encore d'architecte célèbre, et fut un des premiers qui y introduisirent le goût de l'architecture antique dont il était admirateur. Il commença par la reconstruction du Cloître des Pères de la Paix que lui ordonna le cardinal Olivier Caraffa; puis

admirable, est un des plus beaux monumens de son génie et de son goût; l'ensemble est élégant, noble, pittoresque, et l'on rencontre dans chaque partie une finesse de pensée et une recherche d'exécution qui séduisent et attachent sur chaque objet que l'œil considère toujours avec un nouveau plaisir.

Si l'on recherche la cause du mérite éminent qui distingue le Bramante comme un des régénérateurs de l'architecture, on la trouvera dans une réunion extraordinaire de talens et de connaissances; car il était à la fois poète improvisateur, peintre et architecte. On a publié à Milan le Recueil de ses Poésies, en 1756. Le Bramante avait les sentimens aussi nobles et aussi élevés que son génie était fécond; on ne doit point oublier que ce fut lui qui appela et entretint quelque temps à Rome Raphaël, son élève en architecture. Ce grand peintre plaça par reconnaissance, le portrait du Bramante dans son chef-d'œuvre de l'Ecole d'Athènes.

Ce grand artiste mourut à Rome à l'âge de 70 ans, et fut enterré à Saint-Pierre. On lui fit des obsèques magnifiques où assistèrent les Grands de la cour du pape et tous ceux qui alors cultivaient et honoraient les beaux-arts.

L. G.





BRANTÔME.

P. D. pinx.t *Landon direx.t*

BRANTOME.

Il est des hommes qui sont pour ainsi dire l'expression de leur siécle, et dont le génie, les mœurs, les vertus et les vices appartiennent entièrement au moment où ils on't paru. Tel fut Pierre de Bourdeilles, abbé de Brantôme, un des hommes les plus singuliers du seizième siécle. Il était issu d'une des plus anciennes familles du Périgord; Henry II lui donna l'abbaye de Brantôme : mais le jeune Abbé, au lieu de réciter son breviaire; endossa la cuirasse et participa à tous les événemens de cette époque célèbre. A la paix qui survint, Brantôme partit pour aller au secours de Malte, avec une troupe de jeunes gens, que commandait Strozzi; et eut dans ce voyage une foule d'aventures galantes et périlleuses. A son retour, il quitta son titre d'abbé, mais il conserva son abbaye, pour ne pas faire la guerre à ses dépends. Après le massacre de la Saint-Barthélemi, Catherine de Médicis l'employa dans des négociations qui demandaient plus d'astuce que de loyauté. La cour devint alors son séjour habituel; il ne la quitta qu'après avoir perdu ses deux appuis, Catherine de Médicis et le duc de Guise; il alla confiner ses douleurs dans son château de Richemont. C'est là, que dégoûté du commerce des Grands, dont il croyait avoir à se plaindre, il écrivit ses différens Mémoires, et qu'enfin affaissé sous le poids d'une

vieillesse triste et valétudinaire, il mourut le 15 juillet 1614.

La lecture de ses différens Mémoires est nécessaire pour connaître les particularités des règnes de Henri II, Charles IX, Henri III et Henri IV. Ils ont été d'abord recueillis en 10 volumes, et réimprimés à la Haye, en 1741, en 15 vol. in-12. Cette collection réunit les *Capitaines Français*, les *Capitaines étrangers*, les *Femmes galantes*, les *Femmes illustres* et *les Duels*. Brantôme a quelque rapport avec l'Historien des 12 Césars : comme lui, il peint l'intérieur des palais, et les princes en négligé ; comme Suétone, il sème son récit d'une foule d'anecdotes, dont beaucoup sont fausses, et quelques-unes hasardées. Un reproche plus grave que l'on peut faire à Brantôme, c'est de n'avoir pas assez respecté les bienséances et la pudeur. Dans ses *Femmes galantes*, surtout, dont la lecture doit être interdite à la jeunesse, le vice est trop souvent représenté sous des couleurs aimables ; et l'auteur semble prendre à tâche d'excuser celles que son récit présente comme inexcusables. Brantôme effleure tout, et se montre souvent partial. Ses ouvrages amusent cependant, parce qu'ils ressemblent à la conversation d'un courtisan spirituel et caustique, et ils instruisent en rappelant une multitude de petits faits épars, de mots échappés et d'actions négligées, comme indifférentes, et qui cependant marquent le caractère.

Ph. L. R.





A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

JEAN BRUEGHEL.

Il y a eu trois peintres de ce nom: Brueghel *le Vieux;* Pierre son fils, dit Brueghel d'*Enfer;* enfin Jean, son autre fils, surnommé Brueghel *de velours*, parce qu'il était toujours richement vêtu.

Les écrivains ne sont pas d'accord sur l'époque de la naissance du vieux Brueghel. On ignore également l'année de sa mort et même le véritable nom de ce peintre; il avait pris celui de Brueghel, village près de Breda, où il vit le jour. Après avoir étudié à Anvers sous Pierre Coek, il voyagea en France et en Italie, revint à Anvers où il passa quelque temps, s'établit ensuite à Bruxelles, y épousa la fille de son maître, et mourut dans cette dernière ville. Il avait été employé par l'Empereur et par le Grand-Duc. La plupart de ses tableaux représentent des sujets d'histoire; ils sont remarquables par l'expression et la correction des figures, et par la richesse du paysage.

Pierre Brueghel le fils, étant fort jeune lorsque son père mourut, fut élève de Coningsloo. Il passa en Italie, s'attacha à peindre des siéges de villes, des incendies, des scènes de Diables, et revint en Flandre avec une certaine réputation; mais ses ouvrages sont moins estimés que ceux du vieux Brueghel.

Jean, fils de ce dernier, et le plus célèbre des

trois, fut d'abord élève de son père, après la mort duquel il entra dans l'école de Pierre Goekindt qu'il quitta pour se rendre à Cologne. Là, uniquement occupé à peindre des fleurs, des fruits, et du paysage, il acquit une habileté extraordinaire. Jaloux de revoir Rome où le bruit de ses talens l'avait précédé, il y produisit des ouvrages fort recherchés, et ne pouvait suffire à ceux qui lui étaient demandés. Il obtint les mêmes succès à Milan, et retourna en Flandre où les premiers artistes se firent un honneur d'associer leurs talens avec les siens. Tantôt ils peignaient des figures dans les tableaux de Brueghel, tantôt il introduisait des scènes historiques dans leurs paysages. On cite entre autres le fameux tableau d'Adam et Eve dans le Paradis terrestre dont Rubens a peint les figures et Brueghel tous les accessoires, paysage, quadrupèdes, oiseaux, poissons, fleurs, plantes, etc. Les deux artistes ne négligèrent rien pour perfectionner ce tableau que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de Brueghel et l'un des plus précieux de l'école flamande. Il fait maintenant partie du Musée Napoléon qui en possède plusieurs autres de ce maître. Ses tableaux sont tous de petite proportion : ils sont admirables par l'abondance de la composition, par la fraîcheur et la vivacité du coloris, et par la pureté de la touche. Le seul défaut que l'on y trouve généralement, c'est la teinte trop bleue et uniforme des lointains.

L.





Mme Guyard pinx.t *Landon direx.t*

BRIZARD.

Jean-Baptiste Britard, dit Brizard, naquit à Orléans, le 7 avril 1721, de parens aisés; il eut le malheur de les perdre à dix ans. Amené à Paris, dans la famille de sa mère, il y continua ses études. Un goût décidé pour la peinture le conduisit alors chez le célèbre Carle-Vanloo, et ses progrès furent si rapides, qu'à peine âgé de quinze ans, il se trouva en état de concourir pour le grand prix. Des circonstances particulières le décidèrent à prendre le parti du théâtre. Il resta longtemps dans la province, jouant les premiers rôles tragiques; et peut-être ne fût-il jamais venu à Paris, sans mesdemoiselles Clairon et Dumesnil qui purent juger, à Lyon, de son talent. Encore fallut-il un ordre du roi pour le déterminer à ce voyage.

Brizard était doué d'une sensibilité profonde. Il possédait tout l'instinct de son art, et, lorsqu'il s'animait, son jeu était sublime. Il dut à sa figure noble et à sa belle chevelure, autant qu'à la chaleur de son ame, la réputation de grand acteur. Un jour qu'il manqua périr dans une barque entraînée sous le pont du Saint-Esprit, par le cours rapide du Rhône, sa frayeur fut si grande, que le lendemain, à son réveil, il s'aperçut que tous ses cheveux avaient blanchi. Dès-lors il quitta

les rôles de jeunes princes, pour prendre ceux de roi et de père, dans lesquels il devint inimitable.

Le jour de sa retraite du théâtre, un homme de très-grand mérite monta dans la loge de cet acteur, avec son fils, et dit à ce dernier : *Embrassez Monsieur; c'est aujourd'hui que nous perdons un homme dont les vertus ont surpassé les talens.*

Brizard fut enlevé à la société et à ses amis, le 30 janvier 1790. Le théâtre Français ferma le jour de son convoi. M. Ducis fit son épitaphe, et la fit touchante. « Il m'a semblé, écrivait-il, « en l'envoyant à la veuve inconsolable de notre « grand acteur; il m'a semblé, en la laissant « sortir de mon cœur, que je payais un tribut « de reconnaissance à sa mémoire; car combien « n'en dois-je pas à ses talens! *Nos deux ames « s'étaient unies sur la scène;* je n'oublierai ja- « mais cette association avec un homme de bien « et l'acteur *de la nature.* Je ne puis songer sans « attendrissement à *notre* Œdipe et à *notre* roi « Léar, où il fut inimitable. Ces tristes lignes, « destinées pour son tombeau, vont renouveler « vos douleurs, je le sais, Madame; mais con- « sidérez qu'elles rendent justice à ses talens et « surtout à ses vertus, et souvenez-vous, en pleu- « rant sa mort, que vous avez rendu sa vie heu- « reuse. »

F...e.



BRUNEHAULT.

Sergent del.t *Landon direx.t*

BRUNEHAUT.

Cette femme implacable dans ses haines, terrible dans ses vengeances, impétueuse dans ses passions, s'est rendue coupable de toute les atrocités et de tous les attentats; elle a même étonné son siècle barbare, et son nom n'est passé à la postérité que chargé de l'exécration publique.

Cette autre Jézabel (Ainsi l'ont appelée les historiens de son temps) était fille d'Athanagilde, roi des Visigoths. Elle épousa Sigebert, l'un des fils de Clotaire, et fut d'abord un modèle de vertu. D'arienne elle était devenue catholique; mais l'ambition qui la dévorait, et les germes de méchanceté qu'elle cachait sous un extérieur séduisant, ne tardèrent pas à se développer, dit Grégoire de Tours. Gogon, maire du palais d'Austrasie, fut sa première victime. Après ce début dans la carrière du crime, rien ne put l'arrêter, et tous les forfaits lui semblèrent naturels lorsqu'ils lui furent nécessaires.

Etant devenue régente d'Austrasie après la mort de son second mari Mérouée, Brunehaut prit, contre ses propres fils, le parti de Gombaud, qui se disait fils de Clotaire, et fut même accusée de l'avoir empoisonné. Elle fit périr de la même manière Wintrion, duc de Champagne, parce qu'il osait se plaindre de sa tyrannie. Cependant ses sujets en furent tellement fatigués, qu'ils la chassèrent de l'Austrasie. Un pauvre paysan la reconnut, et la

conduisit à son petit-fils Théodoric, qui lui confia toute l'autorité. On dit que pour éloigner ce jeune prince du gouvernement, Brunehaut, qui deux fois grand' mère conservait les mœurs les plus dissolues, lui cherchait des maitresses, et le plongeait dans la débauche. L'évêque de Vienne lui fit à ce sujet de justes observations, mais il fut arrêté, et quelque temps après lapidé, par les ordres de la reine. Enfin, ayant empoisonné Théodoric, et après quelques jours d'une guerre malheureuse, étant tombée entre les mains de Clotaire, cette odieuse princesse reçut le châtiment de tous ses crimes. Les Français, assemblés militairement, s'écrièrent d'une voix unanime que Brunehaut méritait les plus rigoureux tourmens; elle fut livrée pendant trois jours aux tortures, et enfin attachée à la queue d'un cheval indompté, l'an 613, ou, selon quelques auteurs, l'an 614. Son supplice fut affreux si l'on considère son rang, son sexe et son âge; il fut juste si l'on considère ses crimes.

Quelques auteurs espagnols et français ont fait de vains efforts pour justifier Brunehaut, d'après un conte de Bocace. Bocace, très-ignorant en histoire, est postérieur de sept à huit siècles à Brunehaut, et pendant ce temps il ne s'est pas élevé une voix en faveur de cette princesse, ni un doute sur la justice de son arrêt.

De L.


S^T BRUNO.
Ph. de Champagne pinx.
Landon direx.

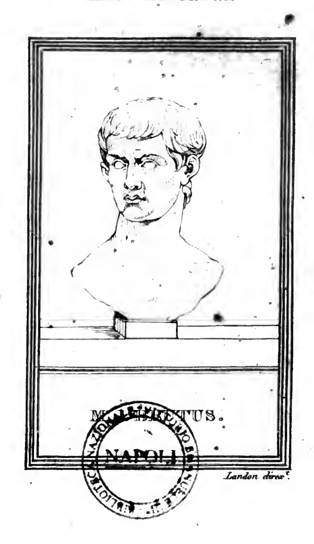
S. BRUNO.

S. Bruno naquit à Cologne, en l'an 1051, d'une famille noble et vertueuse. Il vint à Paris, sous le règne de Philippe I, commencer ses études, et parut avec un succès brillant dans ses cours de philosophie et de théologie. Il avait déja obtenu une chaire de professeur, lorsque ses connaissances, son mérite et sa sagesse lui attirèrent l'offre de plusieurs dignités ecclésiastiques. Il fut d'abord chanoine à Cologne, ensuite à Reims, et fut nommé chancelier et maître des grandes études de cette église. Obligé d'en sortir sous l'archevêque Manassès, qui la gouvernait en tyran, Bruno prit dès-lors la résolution de fuir le monde, et de chercher une solitude inconnue où il pût achever tranquillement ses jours. La première qu'il habita fut Saisse-Fontaine, du côté de Langres. Vers l'an 1084 il passa à Grenoble, et vint avec plusieurs de ses disciples trouver S. Hugues, évêque de cette ville. Ils lui proposèrent la résolution qu'ils avaient prise de vivre retirés et pénitens. Le Saint Evêque, « qui « avait vu, disait-il, sept étoiles brillantes sur le « désert de Chartreuse, » leur conseilla de l'aller habiter, et les mit en possession de cette habitation qui n'était qu'un amas de montagnes, de landes, de cavernes et de précipices. C'est là que fut le berceau de l'ordre des Chartreux qui, dans la suite, parcou-

rut toute l'Europe. S. Bruno et ses compagnons bâtirent, dans leur désert, un oratoire et de pauvres cabanes qui leur servirent de cellules; ils s'y logèrent deux à deux, à l'exemple des anciens solitaires d'Egypte, et suivirent la règle de S. Benoît qu'ils accommodèrent à leur manière de vivre. La paix que goûtait S. Bruno dans cette solitude, fut troublée par un ordre du pape Urbain II, autrefois son disciple à Reims, qui l'obligeait à venir à Rome pour aider le Saint-Siége de ses conseils. Dès que les affaires qui le retinrent dans cette ville, furent terminées, le saint Solitaire, déplacé au milieu d'une cour brillante, étourdi des intrigues et des flatteries des courtisans, refusa plusieurs évêchés, et se retira dans la Calabre. Il y mourut, en 1101, âgé de 50 ans, dans le monastère qu'il avait fondé. Il ne fut canonisé qu'en 1514.

L'habit des Chartreux était blanc. Jeûner sans cesse, garder un rigoureux silence, ou ne prononcer que ces mots: *frère, il faut mourir;* coucher dans un cercueil, creuser chaque jour sa tombe, telles étaient les pratiques singulières de cet ordre. Ses statuts étaient plus philosophiques qu'on ne pense, puisqu'ils séparaient entièrement du monde l'homme qui n'y avait laissé que des souvenirs douloureux.

B. A.



M. [illegible]TUS.

Landon direx^t.

MARCUS JUNIUS BRUTUS.

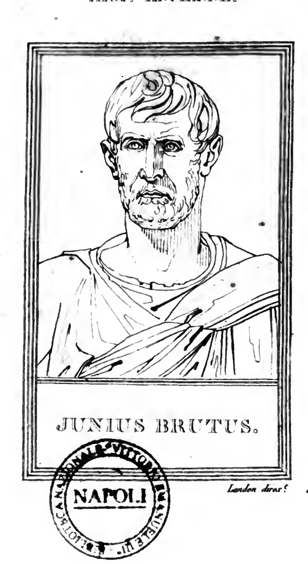
Servilie épousa Junius Brutus, et sans doute elle eut des bontés pour César qui, selon tous les historiens, fut le père de Marcus Junius Brutus, dont les fastes républicains ont consacré le nom et la conduite.

Croyant descendre du premier héros de la liberté romaine, neveu de Caton, parent de Servilius Ahala qui poignarda Spurius Mætius, parce qu'il prétendait à la tyrannie, le jeune Brutus ne respira que pour égaler ces trois modèles; et, sitôt qu'il fut en état de porter les armes, il embrassa le parti de Pompée qu'il servit jusqu'au dernier moment: ensuite, il vint trouver César, et se rangea sous ses drapeaux, dans l'espoir que le temps lui fournirait les moyens de relever son parti que la fortune n'avait pas favorisé.

César le traita en père, mais César voulait régner; et, le fer à la main, Brutus l'en punit, à la tête des conspirateurs qui l'égorgèrent en plein sénat, le 15 mars, 43 ans avant J. C. « Et vous aussi, « mon cher Brutus! lui dit César, avec douceur. » Mais l'ame de Brutus était inflexible, et le crime fut consommé; crime inutile, aux yeux de Cicéron, « projet d'enfant exécuté, avec un courage hé« roïque, par des conjurés qui ne portèrent pas la « coignée jusqu'aux racines de l'arbre. »

Malgré les cris de leurs partisans, Rome bannit les meurtriers du dictateur, Athènes leur éleva des statues, et le parti républicain nomma Brutus gouverneur de la Grèce où, secondé par son beau-frère Cassius, il leva des troupes à la tête desquelles il chassa les lieutenans de César et d'Antoine. Effrayés de ses progrès, les triumvirs marchèrent contre lui, et, battus d'abord sur terre comme sur mer, ils réunirent leurs forces sous les murs de Philippes, ville située dans la Macédoine, sur les confins de la Thrace, et dont le nom est resté à la bataille qui décida du sort de la république. Elle expira, sans retour, dans cette mémorable journée où Cassius, couvert de gloire, éprouva un échec qui découragea les siens, au point qu'il ne put les rallier; et, désespéré de sa défaite, il se tua sur le champ de bataille même, tandis que, de son côté, Brutus enfonçait les légions d'Antoine. Celui-ci ne tarda pas à prendre sa revanche, et Brutus fut contraint de se réfugier dans un bois : les soldats qui lui restaient ayant refusé de retourner au combat, Brutus, trop fier pour se plaindre, pour plier sous le joug, s'éloigna, suivi de son confident, le grec Staton, le pria de lui donner la mort, et la reçut avec la fermeté qui appartenait à son caractère. Ainsi périt, à l'âge de 43 ans, le plus vertueux, mais le plus farouche des Romains.

F.



JUNIUS BRUTUS.

Landon direx.t

L. J. BRUTUS.

Deux hommes ont rendu célèbre, dans l'histoire romaine, ce nom de Brutus, le vengeur de Lucrèce et l'assassin de César. C'est du premier qu'il s'agit dans cette Notice.

Lucius Junius Brutus était fils de Marcus Junius et de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien. Sa famille prétendait descendre d'un des compagnons d'Enée. Pour échapper à Tarquin le Superbe qui avait fait périr son père et son frère, il cacha sous un air stupide le desir ardent de la vengeance. L'affront fait à Lucrèce par Sextus, fils de Tarquin, lui en fournit l'occasion, et il se garda de la laisser échapper. Il retira du sein de la victime le poignard encore sanglant dont elle s'était frappée, et jura la perte des Tarquins. Il obtint du Sénat et du peuple le bannissement de cette famille, l'abolition de la royauté et l'établissement du consulat. Il fut le premier consul, et eut pour collégue Collatinus, mari de Lucrèce, environ l'an 509 avant J. C.

Des ambassadeurs de Porsenna, roi d'Etrurie, chez lequel Tarquin s'était réfugié, ourdirent à Rome une conspiration dans laquelle entrèrent les deux fils de Brutus : ce père inflexible, l'ayant découverte, se conforma aux lois sévères qu'il avait fait porter contre la royauté. Il condamna ses fils

à mort, et poussa le courage (ou la cruauté) jusqu'à présider à leur supplice. Cette action est de celles qui seront toujours louées ou détestées, selon le point de vue d'où on les envisagera. Virgile l'a jugée avec une grande impartialité : il semble plaindre Brutus, il n'ose le condamner; mais il ne dissimule pas que des motifs étrangers à l'amour de la patrie ont pu le diriger.

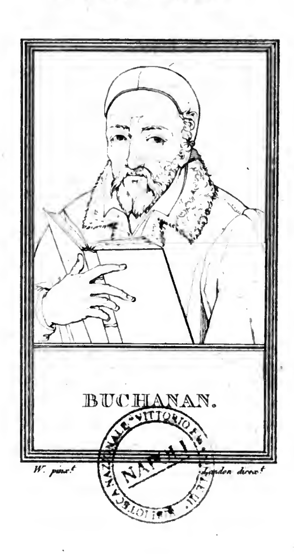
Infelix ! ut cumque ferent ea facta minores.
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.
ÆNEID. Lib. 6.

Les neveux de Collatinus étaient aussi coupables; mais leur oncle, quoiqu'à regret, les laissa périr. Après le sacrifice que Brutus faisait à Rome, il n'était permis à personne d'écouter la pitié.

L. J. Brutus périt l'année même de cette sanglante catastrophe. Dans un choc de cavalerie, près du lac Régille, Aruns fils aîné de Tarquin et lui se reconnurent, et coururent l'un sur l'autre avec tant de furie, qu'ils se percèrent tous deux au même instant. Le Sénat lui rendit des honneurs extraordinaires, et les dames romaines portèrent, pendant une année, des vêtemens de deuil, en témoignage du respect et de la reconnaissance qu'elles avaient voués au vengeur de la pudicité de Lucrèce.

D. D.





BUCHANAN.

W. pinx.t *Landon direx.t*

BUCHANAN.

Georges Buchanan naquit en Ecosse en 1506; mais la France a quelque droit de le réclamer, puisqu'il reçut son éducation et exerça ses premiers talens à Paris; la langue latine, qui était dans le seizième siécle la langue universelle des savans, les rendait citoyens du monde civilisé, et Buchanan, l'un des meilleurs latinistes de son siécle, jouit de ce privilége.

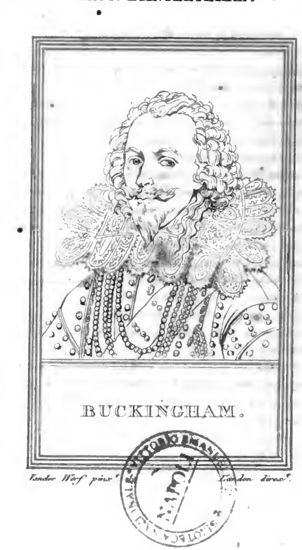
Revenu dans sa patrie en 1536, il fut chargé par le roi Jacques V de l'éducation de son fils naturel, lord Murray; mais bientôt deux poèmes satiriques, composés en partie par ordre du roi, ayant attiré à Buchanan la haine du Clergé, Jacques V eut la faiblesse de souffrir que l'auteur fût privé de sa liberté; il s'évada, revint en France, et y passa encore huit années; au bout de ce temps, il accompagna en Portugal André Govea, et enseigna à l'université de Coimbre la philosophie d'Aristote; mais Govea étant mort, la haine du Clergé qui avait forcé Buchanan à fuir de sa patrie, le poursuivit de nouveau. On l'enferma dans les prisons de l'inquisition où il languit trois ans. De retour en France, seul abri que Buchanan eût trouvé contre les orages, il y fut précepteur du jeune comte de Brissac, dont le goût pour la littérature et pour les sciences

répondit aux soins de son instituteur. Buchanan paraît avoir eu aussi quelque part à l'éducation de Montaigne, car ce célèbre auteur en parle dans ses Essais comme d'un de ses *précepteurs domestiques*.

Ce ne fut qu'en 1560 que Buchanan retourna dans sa patrie où il embrassa ouvertement la religion réformée; c'est alors qu'en prenant une part active aux troubles de son pays, il ternit l'éclat d'un nom distingué dans les lettres; il se joignit à lord Murray dans les persécutions que ce frère dénaturé dirigea contre la malheureuse Marie Stuart; et l'on voit avec peine que cette infidélité envers sa reine légitime valut à Buchanan une pension d'Elizabeth, et le titre de gouverneur du jeune Jacques VI.

Buchanan mourut en 1582, dans sa soixante-seizième année. Il n'a écrit qu'en latin; on a de lui, outre les poèmes satiriques dont on a parlé, des Tragédies, des Odes, une Paraphrase, des Psaumes de David, un Poème de la Sphère, etc. Mais son principal ouvrage est l'Histoire d'Ecosse, à laquelle on n'aurait que peu de reproches à faire sans l'excessive partialité que l'auteur y témoigne contre sa souveraine. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Histoire est dédiée à Jacques VI, fils de l'infortunée Marie Stuart.

C. B.



Vander Werf pinx.t Landon direx.t

BUCKINGHAM.

L'extravagante faveur dont Jacques et Charles I accablèrent Georges Villiers, fut une des principales causes de la chute des Stuarts. La leçon est solennelle et rend ce favori fameux.

L'influence des favoris était alors le vice à la mode dans les principales cours de l'Europe. Louis XIII faisait de *Cadnet* un connétable de France : en Espagne, Philippe III créait duc de Lermes *Sandoval ;* tandis que *Robert Carr* et *Georges Villiers*, de simples gentilshommes qu'ils étaient, devenaient tout-à-coup l'un duc de Sommerset et l'autre duc de Buckingham.

Les courtisans de Jacques I s'apercevant que Robert Carr perdait de sa faveur auprès du Prince, aidèrent à l'élévation de Georges Villiers qui, âgé de 21 ans, et doué d'une figure avantageuse, obtint d'abord l'affection de Jacques, et devint en peu de temps l'homme le plus puissant des trois royaumes.

Depuis le commencement de sa fortune jusqu'à sa mort, Buckingham gouverna avec empire la cour et la nation. Arbitre de l'administration, il ne fut jamais qu'un parvenu présomptueux. Sa conduite prouve ce que dit Hume, « qu'il ne « posséda aucune des qualités de l'homme d'état. » En personnage de roman, il partit *incognito* pour

Madrid, avec le prince de Galles (Charles I), afin de connaître l'Infante destinée à ce prince; et là il courtisa l'épouse du premier ministre Olivarès, et irrita cet homme puissant par ses mauvais procédés. De retour à Londres, il fit rompre le mariage du prince de Galles, et déclarer la guerre à l'Espagne; puis il maria Charles I à Henriette de France, union plus funeste qu'une guerre, puisqu'elle contribua plus que toutes les autres circonstances à soulever la nation contre la famille royale, et qu'elle décida la perte de Charles. Dans le voyage que Buckingham fit à Paris, pour ce mariage, il entama encore une intrigue d'amour avec la reine de France, Anne d'Autriche, et s'attira la haine du cardinal de Richelieu qui se vengea sur l'Angleterre, en y fomentant les troubles sous lesquels succomba la dynastie des Stuarts. Enfin Buckingham, devenu l'objet de la haine universelle, fut attaqué par la chambre des communes, comme l'auteur de tous les abus, de tous les maux dont gémissait la nation. Charles I soutint son favori, et l'on vit commencer, entre le monarque et le parlement, cette lutte acharnée qui finit par détrôner les Stuarts, après avoir fait tomber la tête de Charles I. Buckingham aurait certainement subi le même sort, si un particulier n'eût prévenu sa destinée, en l'assassinant d'un coup de couteau, en 1628. Il était né en 1592.

J.





BUFFON.

Pujos del.t *Landon direx.t*

BUFFON.

Georges-Louis Leclerc, de Buffon, né à Montbard, le 7 septembre 1707, d'un conseiller au parlement de Bourgogne, fit ses premières études au collége de Dijon. A l'âge de 19 ans, il se lia, dans cette même ville, avec le jeune lord Kingston dont le gouverneur cultivait les sciences, et par suite de cette liaison, il fit avec eux le voyage d'Italie. Alors Buffon annonçait un goût dominant pour les mathématiques. Ce voyage parut changer sa destination. En Italie, les arts et les grands souvenirs de l'histoire s'emparent des imaginations vives et des ames passionnées. Buffon, plus contemplatif que sensible, ne fut frappé que des grandes scènes de la nature, et revint marqué du sceau de naturaliste. Mais son père, qui le destinait à la magistrature, l'envoya prendre ses grades à l'université d'Angers. Buffon s'y battit avec un Anglais, le blessa, et vint à Paris. Il fit ensuite un voyage de trois mois en Angleterre. Là se terminent et ses voyages et sa jeunesse. Les premiers travaux que publia Buffon furent des traductions d'ouvrages anglais, savoir de la *Statique* de Halles, en 1735, et des *Fluxions* de Newton, en 1740, l'une et l'autre enrichies de préfaces où l'on remarque déja le ton noble et soutenu qui caractérise le beau style de l'histoire

naturelle. Il fut nommé, en 1739, intendant du jardin du roi. Il en fit son affaire principale, car il n'en sépara point sa gloire, sa première, sa seule passion. En 1744, il commença la construction de l'édifice proprement dit le Cabinet d'histoire naturelle; cet édifice, qu'il fit encore agrandir, dans ses dernières années, l'amphithéâtre pour les cours publics, l'étendue, plus que doublée du jardin, son enceinte somptueuse, sont dûs à M. de Buffon. En même temps il mettait toutes les parties du monde à contribution pour enrichir les collections et augmenter les moyens d'étude. Des souverains se rendaient en quelque sorte ses tributaires, et l'on vit des corsaires, retenant des caisses d'histoire naturelle destinées au roi d'Espagne, envoyer à leur adresse, celles qui portaient le nom de Buffon.

L'intendant du jardin du roi aurait toujours bien mérité des sciences par ce qu'il a fait pour cet établissement; mais la gloire de Buffon est dans ses ouvrages.

Il sembla imiter la nature qui produit lentement, et en silence, ses merveilles. Il employa dix années à recueillir des faits, à les combiner, à s'exercer dans l'art difficile d'écrire, « et au « bout de ce temps, dit Condorcet, le premier « volume de l'Histoire naturelle vint étonner l'Eu« rope. » Il publia successivement les différentes parties de son Histoire naturelle, pour dérober, a-t-on dit, la chaîne de ses idées aux hommes vul-

gaires et à l'espèce de persécution que le clergé et les parlemens pouvaient exercer contre les livres et leurs auteurs. En effet la Sorbonne l'attaqua, pour ainsi dire, dès son début. Il eut la sagesse de donner des explications suffisantes pour sa tranquillité, et qui satisfirent la vanité *sorbonique*, plutôt que la conscience des docteurs. C'est un exemple de la condescendance que les sages se doivent à eux-mêmes et à leurs entreprises. Au lieu de s'embarrasser dans des querelles ou des persécutions qui troublent leur existence, ils laissent dire et faire l'autorité et l'envie : et, par de nobles travaux, par des ouvrages qui commanderont aussi, non l'obéissance, mais l'estime ou l'admiration, ils établissent une puissance qui sera de tous les temps, celle de la vérité et de la raison. Mais ici encore s'applique la comparaison déja faite avec la manière dont la nature opère en grand : c'est avec le temps et une infinité de germes que la raison et la vérité établiront leur empire, et non par secousses et bouleversemens. Ce n'est point une révolution, une conquête : c'est un ordre de choses qui doit naître de l'action successive des principes et de l'instruction individuelle. Chaque bon ouvrage y concourt. C'est comme écrivain que Buffon est admirable. « Historien, orateur, « peintre et poète, il a pris tous les tons et mé« rité toutes les palmes de l'éloquence, a dit « Vic-d'Azyr.... Il employe, suivant le besoin,



« deux manières : dans l'une un jour doux, égal, « se répand sur toute la surface ; dans l'autre, une « lumière vive, éblouissante n'en frappe qu'un « seul point. Personne ne voila mieux ces vérités « délicates qui ne veulent qu'être indiquées aux « hommes. Et dans son style, quel accord entre « l'expression et la pensée! Dans l'exposition des « faits, sa phrase n'est qu'élégante. Lorsqu'il ap- « plique le calcul à la morale, il se contente de « se rendre intelligible à tous. S'il rend compte « d'une expérience, il est précis et clair ; on voit « l'objet dont il parle. Mais on s'aperçoit sans « peine que ce sont les sujets élevés qu'il cherche « et qu'il préfère. Dans ses tableaux où l'imagi- « nation se repose sur un merveilleux réel, comme « Manilius et Pope, il peint pour instruire..... « Comme eux, il attend le moment de l'inspiration « pour produire, et comme eux il est poète..... » « M. de Buffon, a dit M. de Saint-Lambert, est un « de ces génies rares que toutes les sortes d'esprit « peuvent admirer. » Plusieurs écrivains d'un grand mérite ont relevé les diverses beautés du style de Buffon. Mais il avait fait plus : il avait donné, en 1743, son secret, dans son discours de réception à l'Académie française. Là on trouve, en un petit nombre de pages, ce qui a été dit et pensé de mieux sur l'art d'écrire.

La vie privée de Buffon offre des détails intéressans. Son existence entière est une sorte de

consécration à la gloire. Tout est co-ordonné à ce but. Ce que l'on taxerait de vanité, de faiblesse ou d'égoïsme dans un autre, devient imposant, quand on considère l'objet qu'il s'est proposé, son long et absolu dévouement à la plus noble entreprise. Il vivait huit mois de l'année dans sa retraite de Montbar : au lever du soleil, il se rendait dans une tour isolée où personne n'avait le droit de le troubler, une fois que son génie s'y était mis en méditation. De là il promenait dans une enceinte interdite au reste des humains. « Libre, indépen-
« dant, il errait dans des allées ; il précipitait, il
« modérait, il suspendait sa marche. Tantôt la tête
« vers le ciel, dans le mouvement de l'inspiration
« et satisfait de sa pensée ; tantôt recueilli, cher-
« chant, ne trouvant pas, ou prêt à produire, il écri-
« vait, il effaçait, il écrivait de nouveau, pour effacer
« encore ; rassemblant, accordant avec le même
« soin, le même goût, le même art, toutes les par-
« ties de son discours, il le prononçait à diverses
« reprises, se corrigeant à chaque fois ; et, content
« enfin de ses efforts, il le déclamait pour lui-même,
« pour son plaisir, et comme pour se dédommager
« de ses peines. Tant de fois répétée sa belle prose,
« comme les beaux vers, se gravait dans sa mé-
« moire ; il la récitait à ses amis, il les enga-
« geait à la lire eux-mêmes en sa présence : alors
« il l'écoutait en juge sévère, et il la travaillait
« sans relâche. » *Vic-d'Azyr.*

d*

Les morceaux que Buffon estimait le plus sont le *Discours du premier homme*, successivement animé par le développement de ses différentes sensations, la peinture *des déserts de l'Arabie*, dans l'article *Chameau*, et une autre peinture dans l'article du *Kamichi*. Le prince Henri de Prusse auquel il avait lu à Montbar l'article *Cygne*, lui envoya de Berlin un service en porcelaine décoré de cygnes représentés dans toutes les attitudes. Le prince en avait lui-même donné les dessins.

Louis XV érigea en comté la terre de M. de Buffon. L'impératrice de Russie, Catherine II, correspondait avec lui; Montesquieu et Helvétius furent ses amis; J. J. Rousseau baisa religieusement le seuil de son cabinet; le poète Lebrun l'a célébré dans une belle ode. Enfin Buffon se vit honoré par ses contemporains et par l'Europe. Il s'était marié, en 1752 et avait eu un fils que la révolution moissonna, en l'an 3. C'est un des meurtres les plus odieux de cette époque.

Buffon mourut octogénaire, en 1788. Sa figure, sa taille, son maintien, étaient, comme ses ouvrages, pleins de dignité et de noblesse.



E. del.t *Landon direx.t*

BURKE.

Edmond Burke, né à Dublin en 1730, après avoir fait les études les plus brillantes dans l'université de cette ville, vint à Londres, et y publia, en 1756, deux ouvrages qui lui acquirent beaucoup de réputation. Le premier est un pamphlet intitulé *La Société naturelle vengée, ou Coup-d'œil sur les maux produits par la civilisation;* c'est une ironie piquante contre les œuvres philosophiques de Bolyngbroke, qui venaient de paraître. Le second est le *Traité du Sublime*, plusieurs fois réimprimé depuis. Burke, d'abord secrétaire, puis l'ami du duc de Buckingham, devint par son crédit membre de la chambre des communes, et de ce moment se livra tout entier aux affaires publiques. Il se montra presque toujours dans le parti de l'opposition, et s'y fit remarquer par la chaleur et l'énergie de ses discours. Il combattit avec beaucoup de force les mesures violentes qui amenèrent l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique; joua un grand rôle dans la discussion au sujet de la régence, à l'époque de la maladie du roi, et se porta accusateur contre le gouverneur de l'Inde, Hastings, qu'il dénonça et poursuivit comme coupable de vexations et de tyrannie. Dès le commencement de la révolution française, il en prévit les conséquences, s'en montra l'antagoniste le plus ardent, et fit tous ses efforts pour éclairer les souverains de l'Europe sur leurs

véritables intérêts. Bien plus, lorsque le célèbre Fox parut pencher vers les principes des républicains français, Burke, qui jusqu'alors avait été lié d'opinion avec lui, crut devoir renoncer solennellement, en plein parlement, à son amitié. Il était dès-lors dans la résolution de se retirer des affaires, et il se flattait de se faire remplacer dans le parlement par son fils, jeune homme d'une grande espérance, lorsque celui-ci lui fut enlevé par une mort prématurée. Depuis ce triste événement, Burke vécut dans la douleur et la retraite. Après le désastre de Quiberon, il fonda, dans le voisinage de sa demeure, un établissement pour l'éducation des orphelins français qui avaient perdu leurs pères dans cette funeste expédition. Il prit, jusqu'à son dernier jour, le plus grand intérêt à ces enfans, et se fit plusieurs fois porter au milieu d'eux, lorsque ses forces ne lui permirent plus de marcher. Il mourut en 1797. Il était membre du conseil privé, et avait été dans le ministère, en 1782, pendant un temps fort court. Ses discours et ses ouvrages politiques, très-estimés en Angleterre, ont été recueillis et imprimés de son vivant, en 3 vol. *in*-4°.

L. M.



BURNET.

Beale pinx t *Landon direx t*

BURNET.

Gilbert Burnet naquit à Edimbourg, en Ecosse, le 18 septembre 1643, d'une famille noble et ancienne. Ses études achevées et son père mort, il se mit à voyager. Il parcourut l'Angleterre, la Hollande et la France; il y fréquenta les hommes les plus savans du temps. De retour dans sa patrie, il fut nommé membre de la Société royale de Londres, et obtint l'église de Salton. Pendant deux ans il vécut dans l'austérité, la retraite et l'application. Sa santé en souffrit. Dès-lors il changea de vie, et partagea ses instans entre le monde et l'étude. Chapelain du duc d'Hamilton, il s'occupait à écrire les Mémoires des deux derniers ducs de ce nom, lorsqu'il devint amoureux de la nièce de son maître, et s'en fit aimer. Il s'enfuit avec elle à Londres, où il l'épousa. On prétend que Charles II lui offrit par deux fois un évêché, et qu'il le refusa constamment, ce qui lui attira la disgrace de ce prince, et lui fit interdire jusqu'au droit de prêcher. Charles II n'avait point d'enfans de sa femme; les ennemis du catholicisme, craignant d'avoir un jour pour maître le duc d'Yorck, frère du roi, qui professait cette religion, déterminèrent Burnet à prouver par un écrit la légitimité du divorce en cas de stérilité. Le duc d'Yorck étant monté sur le trône, Burnet prit le parti de voyager de nouveau. Il alla en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne et en Hollande.

Ce fut en Hollande qu'il s'attacha au prince et à la princesse d'Orange. Ils le firent entrer dans leur conseil, et il les seconda beaucoup dans l'entreprise qui les rendit maitres du trône d'Angleterre par l'expulsion de Jacques II, beau-père de Guillaume. Il suivit l'usurpateur en Angleterre en qualité de chapelain, et fut nommé dans la suite précepteur du duc de Glocester. Trop rempli de confiance dans la force de son tempérament, il négligeait de soigner sa santé quand elle était altérée. Il fut emporté par une maladie inflammatoire, le 17 mai 1715, à l'âge de soixante-douze ans. Il avait été marié trois fois.

Ses ouvrages sont en grand nombre. Ils sont de controverse et d'hisoire. On ne lit plus les premiers depuis long-temps; les autres n'ont pas conservé une grande réputation. L'emportement et la crédulité d'un homme de parti s'y font sentir trop souvent, et le style en est lourd et diffus. Le plus connu de ces ouvrages est une histoire des événemens de son temps, depuis le rétablissement de Charles II jusqu'à la révolution qui fit Guillaume roi d'Angleterre. Burnet eut la gloire de convertir le fameux comte de Rochester, cet homme si débauché et si spirituel. Il a écrit l'histoire de cette conversion.

A.


BUTLER.
Tyson pinx.t
Landon direx.t

BUTLER.

Samuel Butler naquit en 1612, à Strensham, dans le comté de Worcester, d'un riche fermier. Il commença ses études dans le lieu de sa naissance, et les acheva à Cambridge ; mais son peu de fortune ne lui permit pas de faire son cours d'académie comme étudiant. De retour chez son père, il y passa plusieurs années, pendant lesquelles il approfondit chaque science en particulier, et chercha des délassemens dans l'étude de la musique et de la peinture. Présenté chez la comtesse de Kent, elle le fit son bibliothécaire, et bientôt il gagna l'amitié du célèbre Selden, qui ne dédaignait pas de le consulter sur ses ouvrages.

L'inconstance de la destinée entraîna, quelque temps après, Butler à la suite de sir Samuel Luke, un des principaux officiers de Cromwel. Ce fut alors, dit-on, qu'il conçut et exécuta son poëme d'*Hudibras,* satyre ingénieuse des partisans de Cromwel, dont la faction, ivre de ses succès, avait levé le masque, et se montrait à découvert.

Les troubles appaisés, le comte de Carbery prit Butler pour son secrétaire. A cette époque, il épousa miss Herbert qui jouissait d'une fortune honnête; elle fut perdue en entier par de mauvais placemens. En 1663, Butler publia la première partie de son poëme, et la seconde l'année suivante; elles furent bien accueillies. Charles II,

dont le poëme faisait l'éloge en décriant la faction du protecteur, citait souvent cet ouvrage, et en apprit même quelques morceaux par cœur, mais sans récompenser autrement l'auteur. Les courtisans l'étudièrent à l'exemple du souvorain, et bientôt il fut dans les mains de tout le monde.

Butler publia en 1678, une troisième partie d'*Hudibras ;* considéré en général cet ouvrage brillant d'originalité est un modèle de gaieté, de saillies et d'une critique fine et spirituelle; mais les détails offrent des longueurs, des puérilités, des réflexions indécentes et des pensées basses et grossières. Malgré ces défauts, ce poëme est un monument de génie qui ne peut être rivalisé.

Hudibras rappelle *Don Quichotte*, et le sort de Butler ne fut pas plus heureux que celui de Cervantes; tous deux s'efforcèrent de corriger leur nation avec l'arme du ridicule, et, tandis que leurs ouvrages étaient universellement applaudis, l'un mourut d'infirmités et de besoin au fond d'une prison : l'autre traîna dans l'indigence une vie longue et pénible.

Butler mourut en 1680, âgé de soixante-dix-huit ans ; il fut enterré secrètement dans le cimetière de Covent-Garden, aux dépens d'un ami. Soixante ans après, on érigea un monument à sa mémoire dans l'abbaye de Westminster.

AN.



BYNG

BYNG.

John Byng, fils du fameux amiral Georges Byng, était parvenu aux premiers grades de la marine anglaise, avec la réputation d'un grand tacticien, lorsqu'il fut choisi en 1756 pour commander une escadre destinée à porter du secours dans l'île de Minorque, menacée par les Français. A son arrivée, il trouva le débarquement effectué, et la flotte française, sous les ordres de la Galissonnière, protégeant le siége du fort Saint-Philippe. Convaincu de l'infériorité de ses forces, Byng résolut de se tenir sur la défensive, et quoiqu'une partie de son escadre eût commencé le combat avec l'avant-garde ennemie, il ne jugea pas à-propos d'y prendre part, croyant devoir éviter un engagement général. Les flottes se séparèrent, et aussitôt après, Byng convoqua un conseil de guerre, dans lequel on reconnut à l'unanimité l'impossibilité de secourir le fort Saint-Philippe, et la nécessité de faire voile pour Gibraltar, qui pouvait être attaqué. Byng s'y rendit, croyant avoir mérité la reconnaissance de son pays par sa conduite, tandis qu'elle y excitait au contraire un mécontentement universel. Cette disposition des esprits fut entretenue, et même exaspérée, par le ministère, qui cherchait à dérober aux yeux du public la faute qu'il avait commise en envoyant des forces aussi peu considérables au secours de Mahon.

Byng, destitué et ramené prisonnier en Angleterre, fut traduit devant une cour martiale. Après plusieurs jours de discussion, les juges furent d'avis qu'*il n'avait pas fait tout ce qui dépendait de lui pour anéantir l'ennemi dans le combat qu'il avait été de son devoir d'engager*, et conformément à l'article 12 de la loi martiale, ils le condamnèrent à être fusillé, le recommandant cependant à la clémence du roi, en raison des motifs qui l'avaient empêché de prendre part à l'action. Par cette singulière sentence, ils avaient espéré satisfaire l'animosité du public sans charger leur conscience. Ils reconnurent bientôt que la perte du malheureux amiral était résolue, et l'un d'entre eux, membre de la chambre des communes, y fit passer un bill qui devait amener la révision du procès; mais il fut rejeté par la chambre des pairs, et Byng ne songea plus qu'à détruire, par sa fermeté dans ses derniers momens, l'injuste imputation de lâcheté qui lui avait été faite. Il subit son supplice avec le plus grand courage, après avoir protesté par écrit de son innocence, et en avoir pris à témoin ses ennemis eux-mêmes, le 14 mars 1757.

Les Anglais, en reconnaissant la rigueur excessive, l'injustice même, de la sentence portée contre cet infortuné, allèguent pour l'excuser, qu'il était nécessaire de faire un exemple, et citent à l'appui de cette assertion les succès de leurs amiraux depuis cet événement. Aussi l'Europe entière met-elle Byng au nombre des victimes sacrifiées *à la raison d'état*.

M.



